N° 269 — Tome LXXV 1er Septembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, ALBERT DE BERSAUCOURT, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, FERNAND CAUSSY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, PIERRE HORTALA, RUDYARD KIPLING (LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON *trad.*), LOUIS LE CARDONNEL, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, PÉLADAN, CONSTANTIN PHOTIADÈS, RACHILDE, GABRIEL RENAUDÉ, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 269 — 1er Septembre 1908

Edmond Barthèlemy	*Saint-Simon*	5
Louis le Cardonnel	*Poèmes*	28
Péladan	*De l'inutilité de la Réforme protestante*	30
Constantin Photiadès	*Voyages*	49
Pierre Hortala	*Poème à la Servante*	61
Albert de Bersaucourt	*Les Pamphlets contre Victor Hugo* (fin)	65
Rudyard Kipling (Louis Fabulet et A. Austin-Jackson *trad.*)	*Deux Contes*	85

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVIII. Chapeaux*	103
Rachilde	*Les Romans*	106
Jean de Gourmont	*Littérature*	110
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	113
Georges Bohn	*Le Mouvement Scientifique*	119
Henri Mazel	*Science Sociale*	123
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	128
Carl Sigr	*Questions Coloniales*	133
Louis Le Cardonnel	*Questions morales et religieuses*	137
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Spiritisme*	141
Gabriel Renaudé	*Les Bibliothèques*	146
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	149
R. de Bury	*Les Journaux*	154
Ernest Gaubert	*Les Théâtres*	158
Charles Morice	*Art moderne*	162
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	166
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	173
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	178
Fernand Caussy	*Variétés : La Police des Mœurs sous le Directoire*	183
Mercvre	*Publications récentes*	187
—	*Echos*	187

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS à 3 fr. 50 le volume

LAUDE ANET

NOTES SUR L'AMOUR

ENÉ BEHAINE

HISTOIRE D'UNE SOCIÉTÉ

JLES BOIS

LE VAISSEAU DES CARESSES

BEL BONNARD

LES HISTOIRES

JLES CLARETIE

LA VIE A PARIS (1907)

ICHEL CORDAY

MARIAGE DE DEMAIN

USTAVE GEFFROY

L'IDYLLE DE MARIE BIRÉ

JLES HURET

EN ALLEMAGNE : DE HAMBOURG AUX MARCHES DE POLOGNE

ENRY KISTEMAECKERS

MONSIEUR DUPONT CHAUFFEUR

EORGES LECOMTE

L'ESPOIR

AURICE MAGRE

LA CONQUÊTE DES FEMMES

ALENTIN MANDELSTAMM

UN AVIATEUR

ICTOR MARGUERITTE

JEUNES FILLES

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'Optimisme de Schopenhauer, Étude sur Schopenhau par S. RZEWUSKI. 1 v in-16..... 2 fr.

Le droit social, le droit individuel et la tran formation de l'Etat, par LÉON DUGUIT, professeur à la Fac de Droit de l'Université de Bordeaux. 1 volu in-16..... 2 fr.

La criminalité politique, par L. PROAL, conseiller à la C d'Appel, lauréat de l'Institut. DEUXI ÉDITION, augmentée d'une préface nouvelle. 1 volume in-8..... 5

La liberté de conscience en France, Depuis l'Édit Nantes jusq la séparation (1598-1905), par G. BONET-MAURY, correspondant de l'Insti DEUXIÈME ÉDITION, revue et augmentée. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histo contemporaine*..... 5

La science de la Civilisation, Prolégomènes et bases p la philosophie de l'histo et la sociologie, par E. DE MAJEWSKI. 1 vol. in-8 6

Les principes philosophiques de l'histoire droit. Tome I. Les transformations du droit, par P. DE TOURTOUL professeur à l'Université de Lausanne. 1 vol. in-8..... 5

L'intellectualisme de Saint-Thomas, par P. ROUSSEL docteur ès-lettres. 1 in-8 de la *Collection historique des grands philosophes*..... 6

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Fondée en 1876

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Dirigée par Th. RIBOT

de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France

Chaque numéro contient

1° Plusieurs articles de fond ;

2° Des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiq français et étrangers ;

3° Un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiq* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ;

4° Des notes, documents, observations pouvant servir de matériaux ou don lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement : Un an : **30** francs ; départements et étranger, **33** fra

La livraison : **3** francs.

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE
Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois
Direction : 26, rue de Condé, à Paris

ECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.
Secrétaires de la Rédaction : Georges BOHN et A. van GENNEP.

Sommaire du n° 56 (15 Août 1908).

Psychologie dans l'œuvre de Flaubert — II, par M. JULES DE GAULTIER.
Euf et le milieu, par M. ÉTIENNE RABAUD.
Fondements psychologiques du Calvinisme, par M. GONZAGUE TRUC.
Idées de H.-G. Wells sur l'humanité future, par M. CHARLES DUGUET.
Notes et Analyses :
Discussion sur les faits et gestes des animaux, par Mlle ANNA DRZEWINA.
A. CHIDE : Le Mobilisme moderne, par M. MARCELLIN DUBOIS.
Vicomte de REISET : Anne de Caumont La Force, comtesse de Balbi, par M. RAYMOND DE PASSILLÉ.
La Valeur historique du Folk-lore, par M. A. van GENNEP.
Livres Nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de former un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

FRANCE, un numéro....	2 fr. »	UNION POSTALE, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois	11 fr. »	— six mois	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande

XIIe ANNÉE, 1908

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à **l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)**

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (11e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Étranger, 15 francs par an
Le numéro 50 centimes

Le n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet,* [illegible], et accompagnée d'un timbre de *25 centimes.*

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

ÉDITION NATIONALE

VICTOR HUGO

Il ne reste plus que **QUARANTE COLLECTIONS**

GARANTIES BIEN COMPLÈTES
DE L'ÉDITION NATIONALE DES OEUVRES DE VICTOR HUGO

Ni Musset, ni Balzac, ni Lamartine, ni Chateaubriand, aucun de nos grandes Gloires nationales ne possède un pareil monumen

Il est utile de dire que l'Édition Nationale élevée à la gloire d Victor Hugo a coûté :

TROIS MILLIONS & DIX ANNÉES DE TRAVAIL

qu'elle est illustrée de 2.200 compositions dues à 200 artistes, tou en renom, et que ces 2.200 illustrations sont gravées en taille-douc (procédé long et coûteux).

Cette grande édition dépasse tout ce qui a été fait en Franc comme librairie d'art, et l'on peut affirmer que jamais un pare effort ne se reproduira — pareille publication est impossible.

PRIX DES DERNIÈRES COLLECTIONS

(43 volumes in-4° brochés)

750 francs au lieu de 1290

payables 30 francs par mois

NOTA. — Il reste quelques exemplaires de l'édition de luxe :

I. — Sur papier Vergé de Hollande à 1.200 francs.
II. — Sur papier Impérial du Japon à 2.500 francs.

La Librairie CUMIN & MASSON, à Lyon, seul vendeur de ce dernières collections, envoie sur demande (franco par poste) *:*

I. — Un spécimen de cette publication comprenant :
1° Une feuille de 8 pages de texte ; 2° Diverses eaux-fortes.
II. — Un catalogue détaillé de l'édition et des conditions de vente.

SAINT-SIMON

La première édition véritablement complète et fidèle des *Mémoires* de Saint-Simon, celle de 1856-1858, l'édition Chéruel (1), donnerait lieu à quelques réflexions sur le mouvement d'idées dont elle fut l'occasion, relativement au XVIIe siècle. Sans nous attarder là-dessus, notons seulement deux traits de ce mouvement, dont l'un semble mériter de rester comme la marque distinctive de toute bonne critique touchant Saint-Simon, touchant, par conséquent, aussi son siècle (dont il demeure le peintre par excellence), le Grand Siècle, auquel, depuis Voltaire et en passant par Victor Cousin, l'on avait toujours prêté, au détriment de sa véritable grandeur, beaucoup trop de majesté, de pompe, de noblesse conventionnelle.

Chose singulière quand il s'agit de Saint-Simon, les idées libérales contribuèrent beaucoup au succès des *Mémoires* en 1856. Presque imperceptible, latent, inconscient, et d'ailleurs neutralisé, en 1829 (date de l'édition donnée par le marquis de Saint-Simon), ce libéralisme se retrouva en 1856, mais avec quelles autres allures ! C'est lui, presque seul, qui, dans le public, fit le commentaire du livre. Ce commentaire portait en effet sur ce qui, dans l'œuvre de Saint-Simon, était, en gros, le plus compréhensible pour une époque de démocratie : nous voulons dire la sévérité de Saint-Simon à l'égard de Louis XIV. Mais cette sévérité, où se résument toutes les idées de l'auteur

(1) On sait qu'il y a l'édition complète de 1829-1830, qui donne un texte « corrigé », immensément fautif. La récente édition Boilisle est un monument d'érudition.

des *Mémoires*, avait des motifs puisés dans le droit monarchique même ? Mais, en combinant fortement avec celui-ci le droit aristocratique, l'historien s'écartait deux fois des idées modernes ? Peu importait : ce qui surnageait, ce qui se dégageait pour les esprits avec une sorte de signification abstraite et absolue, c'était cette hostilité de Saint-Simon envers le Grand Roi, quels qu'en fussent les motifs.

Tout cependant pouvait n'être pas absolument à côté, dans cette opinion. Il pouvait y avoir là-dedans, très incertain, très confus, très mêlé de principes d'erreur et de falsification, mais enfin non entièrement improbable, quelque chose comme un instinct de ce qu'avait dû être l'historiographe du Grand Siècle, de ce qu'avait dû être le spectateur, et par conséquent le spectacle. D'ailleurs, que cet instinct existât effectivement dans le public de 1856, cela ne menait pas loin, cela équivalait, ou à peu près, à zéro. Trop d'efforts, trop d'efforts impossibles, pour percer jusqu'au vrai de ce spectateur et de ce spectacle, incombaient à ce vague instinct public. Apprécier, d'après les données historiques, et non sous l'empire de l'illusion du jour, le parti-pris de Saint-Simon à l'endroit de Louis XIV ; là-dessus, examiner l'accord de ce parti-pris, historiquement défini, avec le caractère et le tempérament de Mémorialiste ; retrouver sa double efficace et dans l'historien et dans l'homme ; enfin, de ce point de vue central de l'opinion et de la psychologie de l'écrivain, suivre le regard de celui-ci sur son temps, considérer, avec ses yeux à lui, Louis XIV, les Ministres, les Commis, les Nobles, la Cour, etc. ; constater, avec ses yeux à lui, qui étaient du moins ceux du plus pénétrant et multiple témoin, et non avec vos yeux à vous, — ou, ce qui revient au même, avec les yeux d'un Saint-Simon dont on s'est fait une toute personnelle et fausse idée, — la réalité des choses du Grand Siècle : comment demander cela au public, fût-ce à un public ayant l'intuition de ces obligations et le sentiment des conditions d'un succès vraiment digne de l'œuvre ?

Mais ce qu'un public, même en un certain sens averti, ne pouvait évidemment faire à lui seul, une Critique nouvelle, cette Critique dont Sainte-Beuve se trouvait être plus ou moins le précurseur, le fit à cette époque. Ce qui n'était là qu'un instinct vague était ici une méthode lucide et efficace. Sainte-

Beuve, en présentant la nouvelle Edition aux lecteurs, montrait la manière dont il fallait lire les *Mémoires*, et qu'on devait leur demander avant tout une « vérité d'impression », — nonobstant les inexactitudes, — « la nature et le tempérament d'observateur et d'écrivain (de l'auteur) étant connus ». Mais Taine surtout, Taine qui venait d'écrire les *Philosophes français*, donnait de Saint-Simon et de son œuvre l'idée la plus large et la plus puissante. La publication de l'édition Chéruel s'achève en 1858 ; la première série des *Essais de critique et d'histoire*, où se trouve l'essai sur *Saint-Simon*, est publiée de même en 1858 : et cet essai, si Sainte-Beuve n'eût officiellement présenté l'édition, eût été la préface la plus belle et la plus complète qu'on eût pu rêver pour elle. Seul, le *Balzac* de la deuxième série des *Essais* renouvelle les mêmes impressions, relativement à un écrivain et à un temps. Et de fait le *Saint-Simon* et le *Balzac* se font pendant. Avec le Romancier, le Mémorialiste est « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine ». Au grand siècle ou dans l'âge contemporain, cette nature humaine prend, chez le Mémorialiste et chez le Romancier, le même puissant degré de réalisme en tous sens, dont les Sociétés que l'un et l'autre ont décrites gardent à jamais le caractère.

Né le 15 janvier 1675, d'un père alors âgé de 67 ans et remarié à Charlotte de l'Aubespine, de trente-cinq ans plus jeune que lui, Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, reçut l'éducation de tous les jeunes gentilshommes, de tous ceux du moins qui en recevaient une. On est d'accord pour dire qu'il montra tout jeune le goût de l'histoire. Très ancienne, sa maison n'était parvenue à la grande fortune que sous le dernier règne, par la faveur de Louis XIII à l'égard de Claude de Saint-Simon, père de l'écrivain. Le culte de Louis XIII était une tradition de famille à laquelle Louis de Saint-Simon resta pieusement attaché, et tellement attaché qu'il a fait de ce roi un prince de plus de mérite que Louis XIV. Présenté à la Cour à l'âge de dix-neuf ans, en 1691, il prit aussitôt du service dans les armes, monta la garde à la porte des appartements royaux, puis se battit vaillamment à Fleurus et à Nerwinde, devant Namur et Charleroi, et continua dans l'état militaire jusqu'après la paix de Ryswick, — période sans grand éclat, dont le

seul intérêt pour nous est qu'elle vit se commencer les *Mémoires*, durant une campagne en Allemagne, au camp de Gau-Böckeleim, en juillet 1694. Ils ne seront achevés que soixante ans plus tard. — Au début de la guerre de la Succession, en 1702, un passe-droit, d'ailleurs fort criant, dont il fut victime lors d'une promotion nouvelle, dégoûta Saint-Simon du métier des armes, qu'il n'avait jamais dû beaucoup aimer, bien qu'aussi brave que personne. Il démissionna. Ce fut l'origine de sa disgrâce. « Eh bien ! Monsieur, voilà encore un homme qui nous quitte ! » dit à Chamillart Louis XIV, et le bon plaisir royal se détourna de l'imprudent. Il ne faut pas, du reste, s'exagérer cette disgrâce : elle ne fut si cuisante, et n'eut en secret son tragique, — son âpre tragique ! — qu'en raison de l'intelligence d'un homme comme Saint-Simon, « plein de vues », disait en mauvaise part Mme de Maintenon, et qui, somme toute, jugé sans antipathie dans ses talents, pouvait prétendre à beaucoup. Mais à l'espoir près, peu permis, d'être jamais « très bien voulu » du Roi, sa situation à la Cour, où tout son temps se passait désormais, restait facile, aussi facile qu'il était permis en un pareil lieu, sans rien qui marquât extérieurement la disgrâce. Gendre de l'illustre maréchal de Lorges, ami particulier du duc de Beauvilliers, le gouverneur du duc de Bourgogne, lié aussi d'amitié avec de hauts personnages en place, avec le duc de Chevreuse, le ministre Chamillart, le chancelier Pontchartrain, tant de considérables tenants lui assuraient une circulation aisée et large dans le monde. Il y paraît à ses *Mémoires*, bien heureusement. Telle à peu près, jusqu'à la mort du Roi, demeura sa vie ; sauf deux orages qui manquèrent de fondre sur lui de haut lieu, attirés par son humeur un peu remuante aussi, et qu'il sut à chaque fois dissiper en une audience avec Louis XIV, dont le récit est un chef-d'œuvre ; sauf un vague retour de la faveur royale indiqué par un projet, non réalisé, de nomination du duc comme ambassadeur à Rome ; d'ailleurs avec une tranquillité finalement aussi parfaite que possible, la bienveillance du monarque étant, de guerre lasse, revenue, toujours platonique quant aux emplois, mais tout de même réchauffante comme le soleil ; avec un relèvement général de l'existence du duc, là-dessus ; et même, — aux derniers temps du règne, après la mort du grand Dauphin, — avec des heures presque sou-

riantes, la « première pointe d'aurore » d'une fortune imminente quand le duc de Bourgogne, dans la confiance de qui Saint-Simon se trouvait fort avant, étant devenu héritier présomptif d'un roi très vieux, toutes les espérances furent permises. Espérances qu'emporta la mort prématurée du duc de Bourgogne.

Après la mort de Louis XIV, qui survécut trois ans à son petit-fils, l'amitié du duc d'Orléans, lié dès l'enfance avec Saint-Simon, cette amitié si compromettante sous le feu Roi, si profitable maintenant, semblait devoir assurer une revanche du côté des emplois, de l'influence pratique, de toutes les satisfactions qu'un homme aussi capable que Saint-Simon convoitait. Elle se produisit, en effet, mais relative, mêlée de bien des restrictions, de bien des difficultés nouvelles. Le duc d'Orléans échappait par maints côtés à Saint-Simon. Intelligence admirable, esprit vif et libéral, abrégé merveilleux de ce XVIII^e^ siècle qu'il annonçait et inaugurait, le Duc d'Orléans était d'ailleurs un découragé ; un démoralisé de longue date, j'ai toujours pensé un peu par la faute de Louis XIV (sans parler de Dubois), qui infligea à la jeunesse de son neveu l'humiliation d'un mariage avec sa bâtarde, M^lle^ de Blois, immoral abus d'autorité, capable de flétrir et de jeter au cynisme l'âme ainsi violentée de bonne heure. Homme de plaisir, peut-être un peu pour ce motif invétéré, tournant en chansons, en galanterie, en épicurisme intensif, le découragement de toute sa vie, Philippe d'Orléans avait contracté, dans cette dissolution, des vices plus graves encore que les vices physiques, des vices de caractère, dont le moins fâcheux n'était pas l'irrésolution, l'horreur des responsabilités, le goût des moyens termes poussé à un degré où il empêche tout discernement quant aux situations. Autant de points où Saint-Simon perdait prise, homme de mœurs fortes, et « d'une suite enragée », comme lui disait le décevant Prince, en ses dérobades désinvoltes et souriantes. Ajoutez l'abbé Dubois, si maître, lui, la « fouine » souple, de l'esprit du Régent, et au profit de qui, la plupart du temps, s'accomplissaient ces trahisons. Aussi, bien que participant au gouvernement, Saint-Simon n'eut-il guère plus d'action sur les affaires qu'au temps du feu Roi, ni comme membre du Conseil de Régence, ni, à plus forte raison, comme ambassadeur extraordinaire en Espagne, mission toute

d'apparat, dont il rapporta la Toison d'or pour son fils aîné, et, pour lui-même, des dettes. La mort soudaine du duc d'Orléans fut pour Saint-Simon le signal de la retraite. On souhaitait médiocrement à Versailles la continuation de sa présence aux affaires. On le lui fit entendre. Saint-Simon ne demandait pas mieux que de comprendre. Il prit congé de la Cour, et s'occupa, dans sa retraite, où il devait vivre trente-cinq années encore, de la rédaction définitive de ses *Mémoires*. Il mourut le 2 mars 1755, âgé de quatre-vingts ans.

Il y aurait quelque ironie, dans notre civilisation pressée, où le spectacle de la vie n'est plus qu'un kaléidoscope vertigineux et indistinct, où l'esprit de société devient de plus en plus sommaire, à demander aux gens d'écrire leurs « Mémoires ». Des Mémoires à propos de quoi ? Il faut un champ social de choses « mémorables » autrement riche et nuancé que le nôtre. On ne peut donc se figurer, ici, d'après ce qui existe aujourd'hui, les conditions de ce qui fut autrefois. Ces conditions de la littérature des « Mémoires », quelles étaient-elles ?

Dans la civilisation du XVII^e^ siècle, l'on prenait le temps d'observer. L'on observait à loisir et finement. Pourquoi ? Il y avait la curiosité, très répandue, le plaisir de connaître, plus ou moins en détail, « les aventures du temps ». Mais il y avait aussi, semble-t-il, un instinct social plus profond et plus artiste que la simple curiosité. Le talent de faire figure et de se maintenir dans le monde, où les délicatesses et aussi les dangers de la sociabilité étaient si multipliés, comportait beaucoup de nuances, une tactique très soigneuse. De là comme une nécessité de se représenter à soi-même le tableau précis de ce monde, où il fallait évoluer avec grâce, d'en avoir une idée nette, enfin. A ceci pourvoyaient les « Mémoires », en leur sens le plus secret, je crois, qui était le sens mondain, social, où s'impliquait le sentiment qu'avait l'individu de son propre intérêt, de sa sûreté, de son ambition. Là, l'homme dont la grande affaire était de vivre en société se recueillait, réfléchissait, plume en main, sur les caractères, les situations, les circonstances, et sur « tout ce qui avait un rapport particulier à lui ». Sa science du monde en était plus claire et plus délicate, sa conduite plus avisée. La plupart des gens qui, au

XVIIe siècle, ont tenu journal de leurs faits et gestes et des faits et gestes d'autrui ont dû obéir plus ou moins obscurément à ce mobile ; Saint-Simon comme les autres, dans le moment où il commença ; Saint-Simon surtout, quel que fût, par ailleurs, son goût désintéressé d'historien par vocation.

Car il fut de bonne heure ambitieux, et par suite désireux de bien se rendre compte des choses de son monde, ce petit homme remuant, bilieux, qui, né avec le sérieux qu'on dit appartenir aux rejetons très tardifs, n'avait pas eu d'enfance, et, peu avantageux de sa personne, d'ailleurs, guère non plus de jeunesse. Dès les premiers chapitres des *Mémoires*, celui qui tient la plume, celui qui prend à la volée les notes dont sera formé plus tard le récit définitif, montre son humeur active ; l'autorité précoce avec laquelle il soutient la dignité, remplit les charges et use des prérogatives héritées de son père. Il a becs et ongles. Il est très d'aplomb sur les choses de son rang. Il inspire et mène les ducs et pairs plus âgés que lui, les vétérans de la duché-pairie, comme en cette affaire du procès en préséance intenté par les pairs au maréchal de Luxembourg. Etc., etc. Et pendant les premières années nous le voyons de la sorte cheminer dans la carrière, d'un pas un peu précipité, mais en tous cas en homme capable.

Vient la disgrâce.

Elle est la circonstance à considérer entre toutes celles où se poursuivit la composition des *Mémoires*. Jusque-là leur auteur ne différait en rien, sauf par le talent, des auteurs de *Mémoires ;* et il n'en différerait point même par la disgrâce, que les Retz et les Bassompierre ont connue comme lui : mais c'est la façon dont il la prit et dont elle influença son talent qui introduisit la différence, la nouveauté, l'immense nouveauté.

Disgracié, il l'était au point (du moins la chose se grossissait-elle ainsi pour un tel homme) que le Roi ne daignait même point marquer qu'il fût indisposé. Une disgrâce à formes négligentes, double épreuve quand on est Saint-Simon ! Certaines prérogatives d'étiquette qu'on lui maintenait, — des « bagatelles », comme il dit, avec une amertume qui veut sourire et qui y réussit mal, — étaient d'expresses assurances secrètes, qu'on lui formulait, dans ce muet langage des cours si redoutable, de la suprême indifférence royale. Il continuait d'être

admis, par exemple, aux honneurs du « Bougeoir (1). » Pour un observateur aussi fin que Saint-Simon, la surprise de s'entendre nommer pour cette distinction (peu compromettante), nonobstant ce qui s'était passé, dut compter plutôt parmi les surprises désagréables. Il y avait une humiliation sous l'honneur; la sereine inattention qui désespère, au fond de cette grâce. Tout ce qu'il y voyait, c'est qu'on faisait trop peu état de lui pour daigner se montrer fâché. Voilà sur quelles nuances glacées et glaçantes Saint-Simon retombait toujours maintenant, dans la décevante méditation de sa fortune arrêtée. Affres aiguës d'une impétuosité, où tout n'était pas vain, qui tenait aussi à un certain tour de tête en dehors du commun, à une certaine profondeur de cœur inconnue au vulgaire! Et ces talents qu'on ne daignait pas utiliser, — si ce n'est pour tenir le Bougeoir! — qu'on ne voulait point, ne les employant pas, ajuster au cadre régnant, on les lui reprochait comme un désordre, comme un crime! Malignement, pour mieux alarmer le monarque, les courtisans exagéraient ce mérite pressenti. Il en courait des bruits perfidement admiratifs, calomnie à rebours. Et cela gagnait de proche en proche, montait toujours plus vers le Maître, pour se formuler finalement en le meurtrier « plein de vues » de Mme de Maintenon, tout contre la susceptible oreille royale!

Se figure-t-on avec quelle fougue, quelle plénitude qui se déverse, ce Saint-Simon, mis à l'écart, repoussé, refoulé, se rabattait secrètement sur ses *Mémoires?* « La force », comme on a dit, « la force se voyait dédaigneusement dénier son arène »; et, de ces *Mémoires*, il se faisait l'arène qu'il ne trouvait pas ailleurs, et il luttait là, bataillait, dominait, dans cette arène secrète, élargie à la mesure de l'athlète qui y prenait corps à corps le Grand Siècle tout entier. Arène élargie à la mesure d'un athlète exceptionnel, car qui ne voit que la notion du genre des « Mémoires », telle que le XVIIe siècle l'avait connue, éclate ici de toutes parts, et devient quelque chose d'énorme. Utile pour se former le jugement sur les choses du monde, soit rétrospectivement, soit dans le moment, cet exercice n'en restait pas moins distinct de la vie

(1) On sait qu'à chaque coucher le Roi désignait un des gentilshommes présents pour tenir le Bougeoir pendant qu'il lisait ses prières. C'était d'ordinaire une distinction fort appréciée.

effective, qu'il dominait sans s'y confondre; et chez Saint-Simon lui-même, il dut en être d'abord ainsi. Mais, après la disgrâce, l'on eut ce fait unique d'un Mémorialiste dont les Mémoires devenaient, au fort de sa jeunesse et de sa maturité, toute l'affaire, toute la vie. Etait-elle donc, cette vie ardente et profonde d'un Saint-Simon, dans le « tissu de petitesses arrangées » dont se composait l'existence de Cour? Non. Etait-elle dans les emplois qu'on lui refusait? Non. Alors, les *Mémoires!* Et quels *Mémoires*, dès lors, où toutes les forces vives de l'homme furent jetées sans partage! C'est à ce moment, emporté définitivement dans la pente que la destinée ménageait à sa nature, à sa véritable nature, c'est à ce moment, certes, que, selon sa merveilleuse expression, la plume, dont la verve jusqu'ici avait pu être plus circonspecte, « la plume lui tourna dans les doigts ».

Elle lui « tourna » d'autant plus dans les doigts que la faculté maîtresse de son esprit y trouvait son compte. Il lui fallait donner libre expression à cette rapidité de jugement qui distingue son intelligence. Il était observateur-né. En fait de connaissance subtile et profonde des caractères, des situations, ce n'est pas trop d'avancer qu'il entendait, comme dit le proverbe, « l'herbe pousser ». Il avait, et ceci à un point presque excessif, ce sens intérieur des choses, cette spontanéité fatale de vision, cette perspicacité divinatrice, suraiguë et quasi-diabolique de toutes les grandes cervelles. Elle était, chez lui, saisissante, phénoménale, presque étrange; elle faisait scandale, dans le commerce ordinaire de la vie, jusqu'auprès de ses meilleurs amis, qu'elle incommodait, qui ne se seraient jamais, quant à eux, « avisés de tout cela ». Le bon et sage duc de Beauvilliers, par exemple, qui l'aimait particulièrement, qui le traitait comme son fils, était tout près de le trouver insupportable, et pis que cela, en son manque de modération, en ses jugements téméraires (pensait-il), comme sur cet abbé de Polignac, charmant, et, — ajoutait Saint-Simon, — dangereux, « avec des voiles et de la délicatesse qui lui faisaient des dupes », dont le but, d'après Saint-Simon, n'était rien moins que de supplanter Beauvilliers auprès du duc de Bourgogne. Beauvilliers semblait assez disposé à faciliter à l'abbé de Polignac les approches du jeune prince à qui ses conversations pouvaient être utiles : et, à Saint-Simon, qui se récriait con-

tre une telle imprudence, il demandait, assez brusquement, « quelle duperie il pouvait y avoir à cela ». La scène est caractéristique :

« Fort bien, lui dis-je, vous m'interrompez et suivez votre idée, et moi je vous prédis, qui le connais bien, que vous êtes les deux hommes de la Cour (1) qui lui convenez le moins, qui l'entraveriez le plus, et qu'une fois établi par vous auprès de Mgr le duc de Bourgogne, il le charmera comme une sirène enchanteresse, et vous-même, à qui je parle, qui, avec tant de raison, vous croyez si avant dans le cœur et dans l'esprit de votre pupille, il vous expulsera de l'un et de l'autre, et s'y établira sur vos ruines. » A ce mot, toute la physionomie du duc changea, il prit un air chagrin et me dit avec austérité : qu'il n'y avoit plus moyen de m'entendre, que je passois le but démesurément, que j'avois trop mauvaise opinion de tout le monde, que ce que je prétendois lui prédire n'étoit ni dans l'idée de l'abbé, ni dans la possibilité des choses, et que, sans pousser la conversation plus loin, il me prioit de ne lui en plus parler. « Monsieur, lui répondis-je fâché aussi, vous serez obéi, mais vous éprouverez la vérité de ma prophétie, je vous promets de ne vous en dire jamais un mot. » Il demeura quelques moments froid et concentré; je parlai d'autre chose, il y prit et revint avec moi à son ordinaire.

L'événement donna raison à Saint-Simon; et, en bien des cas, malgré maintes outrances qui le jetaient non seulement au delà mais à côté du vrai, les choses, par le tour qu'elles prirent, confirmèrent cette sorte d'instantanée révélation psychologique qu'il avait des gens. C'est ce coup d'œil, secondé par une curiosité méthodique et inlassable, qui lui a fait démêler, sous la politesse en quelque sorte professionnelle de gens tenus, comme dit Stendhal, « de passer ensemble, sans s'aimer, sans se faire de malpropretés, plusieurs heures par jour », les sentiments et les intérêts en fermentation dans cette énorme Cour de Versailles. Dans ces sphères idéales de la puissance et de la fortune, où réside comme un éternel sourire, où les choses ont perdu tout frottement, où tout a comme une fleur de douceur, de facilité, de courtoisie, de bonté, il a perçu toute l'obscure et inquiète vie sous-jacente (beaucoup plus malaisée à découvrir qu'on ne croit, car l'espèce de bonheur épars sur les cimes sociales a, tout superficiel qu'il soit, sa magie et

(1) Les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse.

son intimidation, cette intimidation dont un Dangeau apparaît perpétuellement frappé); il a entrevu tout le violent dessous décomposé des passions, des rivalités, des menaces, des soucis, tout cet insoupçonné rongement intestin qui fait s'ébahir le vulgaire quand on le lui montre dans la vie des grands, et le confond de l'étonnement de les trouver si peu heureux! Circulant en son habitude et sa science du monde dans les galeries de Versailles, parmi les « pelotons » incessamment noués et dénoués des courtisans, c'est là ce que lui montrait son observation à la promptitude électrique, qui saisissait au vol, — pour y résumer toute une situation, — un mot, un geste, une attitude, le furtif involontaire des physionomies, — des physionomies les plus composées qui furent jamais! — les menues ombres de l'épanouissement aulique, l'imperceptible et redoutable vacillation se trahissant çà et là dans « l'arrangement de petitesses ».

Bien souvent, il est parti de ces « petitesses » observées, de ces petitesses et de leur satire, dans laquelle, comme La Bruyère, il se trouvait « contraint », les grands sujets étant défendus (les grands sujets, pour Saint-Simon, c'étaient les grandes affaires), mais qu'il savait, lui aussi, « relever par la beauté de son génie », — bien souvent il est parti de là pour nous ouvrir les perspectives les plus vastes, pour rendre sensibles à notre esprit les significations-maîtresses de cette Société. Ou plutôt, ce sont les significations qu'il entrevoit, lui, peut-être pas très strictement conformes à la notion classique de ces mœurs monarchiques, où, du haut jusqu'en bas, il saisit avant tout, quant à lui, avec une âpreté sans doute un peu trop vive pour le goût officiel du siècle, un fait de *lutte* (1), qui nous fait oublier plus qu'à moitié le fait d'*ordre*, mais dont il convient de reconnaître la réalité. Il y a de la sorte, dans les *Mémoires*, des endroits où l'on s'arrête comme à de soudaines et larges échappées sur le fond des choses. En un certain passage, Saint-Simon note un manquement à l'étiquette; c'est Mme de Torcy, femme du ministre, qui l'a commis : aux tables royales, elle s'est assise indûment aux places réservées aux dames plus haut placées qu'elle dans la hiérarchie. Louis XIV a vu l'usurpation; il s'est contenu ; mais sa colère

(1) A côté de choses justes, il s'est exagéré par là même le caractère du duc du Maine, même abstraction faite de ses sentiments pour la bâtardise.

ensuite n'en a que mieux éclaté. A ses façons envahissantes, on s'apercevait bien que Mme de Torcy était femme de ministre. Son mari, très ambitieux aussi, mais plus prudent, n'osait plus du moins faire passer son carrosse entre le dernier des princes du sang et ceux des ambassadeurs; elle, d'un front serein, s'asseyait en plein entre les princesses du sang et les duchesses ! Et Louis XIV, toujours si mesuré dans la manifestation de ses sentiments, habitué à clore sobrement et en une fois les incidents les plus fâcheux, s'attarde ici dans son impression, a des renouveaux de colère, revient sur l'incident à plusieurs reprises, le lendemain, les jours suivants, avec une sorte de complaisance irritée qui pèse sur la Cour angoissée. Et à mesure que se prolonge la description de la colère royale, se découvrent les complications de la pensée royale, et, avec elles, tout un ordre d'effets profonds et lointains, les complications mêmes de la Société qui a pour règle cette pensée. La faveur du Roi pour les Ministres, c'est-à-dire pour des roturiers, est grande, considérables qu'ils sont, en fait, plus que les Ducs et Pairs ; et c'est parce que cette faveur est si grande qu'il faut qu'elle soit tacite. Des impudences comme celles de Mme de Torcy divulguent toute une politique. Et dans une nouvelle reprise de colère, mais de colère qui calcule, le Roi, en une suite d'allusions, de sous-ententes livrées aux méditations de la Cour, commente à demi mot l'ordre de choses régnant ; avertit sans en avoir l'air qui de droit de n'en être ni trop enhardi, les Ministres, ni trop découragé, les Nobles ; flatte sa Noblesse pour lui faire oublier qu'il la laisse par trop démunie d'emplois; enfin laisse comme s'échapper et mêle les regrets, les vagues menaces, les protestations, les assurances d'un Père de la Patrie qui ne peut agir autrement. Puis la question brûlante ayant été ainsi touchée, en cette espèce de monologue du Bon Plaisir, la pensée royale passe outre et ne permettra point qu'on y revienne. Mais pour un mémorialiste comme Saint-Simon, la défense ne vaut point.

Il a tâté le pouls de toutes ses fièvres à la Cour; il a sondé les secrets de ce monde éclatant; jugé de l'état des intérêts cachés; suivi à la trace les intrigues, qui circulent et se développent en profonds courants obscurs d'ambitions, d'inimitiés, de vues, d'idées mi-fausses, mi-justes; débrouillé la stratégie des cabales. La description est admirable de celle du duc de

Vendôme, énorme, qui englobait des provinces entières de la Cour, qui ne menaçait rien moins que le duc de Bourgogne, et profita longtemps de l'inaction curieuse de Louis XIV, plein de complaisance pour Vendôme, et comme fasciné, ici, par la superstition du sang d'Henri IV. Ce coup d'œil de Saint-Simon n'a rien perdu de la variété, du mouvement, des nuances et des significations de scènes immenses, comme la mort du grand Dauphin, le Camp de Compiègne, le lit de justice des Tuileries, et cette scène, moins développée mais d'une singularité unique, de la déclaration du rang des enfants de M. du Maine, qu'il a si aigûment prise sur le vif. Ce fut une phase décisive de la fortune, d'ailleurs éphémère, de M. du Maine; et la haine de Saint-Simon pour les Bâtards, d'autant plus excitée qu'ils étaient alors triomphants, a tout noté : ce cabinet du Roi, vaste, avec ses meubles larges, ses tentures, ses tapis; l'attente, point très souriante, des assistants en groupes retirés contre le mur, dans la pénombre; l'entrée du Roi dans le cercle, son air de maître se préparant à imposer une volonté nouvelle; et là-dessus, la rencontre inouïe, officielle et publique, sous les exprès auspices du Roi, des Bâtards et des Légitimes, des fils de l'Amour, de la Personne, et des fils de la Raison, du Monarque; la tendresse du Roi pour les premiers, sa déférence pour les seconds; et puis cette soudaine, cette curieuse humilité de Louis XIV, demandant, non plus en maître, mais en père soucieux de l'avenir, leur protection aux Légitimes en faveur des Bâtards; cette pression sur les épaules du duc du Maine, qui le courbe devant les Légimes, qui le joint bien humblement à la sollicitation; la bassesse du Bâtard tout prêt à embrasser les genoux de ses demi-frères; le grand Dauphin et le duc de Bourgogne interdits, stupéfaits, glacés, sans voix; l'insistance angoissante du Roi devant leur silence; leur inertie terrifiée tenue et réputée pour consentement; et enfin, à l'issue de ceci, le flot des courtisans chez M. du Maine triomphant, le zèle panique, les félicitations et les louanges à l'envi de tout ce monde, scandalisé pourtant de l'audacieuse démonstration royale, humilié, mais incapable de discuter aucune situation créée par le Roi, et dominé, — comme par l'instinct même de conservation, — par le souci de « bien faire sa cour ». Il y a là quelques pages des plus âpres que Saint-Simon ait écrites.

Cet observateur qui a noté tant de scènes et tant de caractères s'est fait, sous l'influence de cette occupation continuelle, une destinée... assez singulière pour un grand seigneur, surtout pour un grand seigneur du XVII^e^ siècle : une destinée d'homme de lettres. Malgré tout le mystère dont il s'entourait, écrivant sous doubles et triples verrous, le soir, aux chandelles, dans sa « boutique », qui était le recoin le plus secret du « trou d'entresol » qu'il occupait dans le Château de Versailles, malgré cela, quelque chose de lui perçait qui sentait l'écrivain, l'homme du point de vue littéraire. Nous savons bien que nul moins que lui ne pensait être cet homme, et qu'il n'avait pas la moindre idée de faire, moralement parlant, juste le métier, le métier d'auteur, qui convenait le moins, dans son opinion, à une personne de sa qualité. Mais, en fait, il était, dans la vie, l'homme de son talent, et l'on n'écrit pas impunément les *Mémoires*. Oui, quand je dis que cela lui fit, à ce grand seigneur, à ce duc et pair si entiché de sa caste, si imbu du plus antique esprit nobiliaire, qui s'avouait, avec une bonne grâce hautaine, inhabile aux belles phrases (pensait-il), à peu près comme ses aïeux avaient pu se faire honneur de savoir tout juste tracer leur signature, quand je dis que cela lui fit une destinée d'homme de lettres, j'entends tout ce qui résulte, pour le caractère, du fait d'écrire, et d'écrire avec génie. J'entends aussi le tour que ce caractère donnera à la conduite même, et la façon dont le monde en usera avec l'homme de cette conduite. La clairvoyance portée à un certain degré de génialité, celle d'un Saint-Simon, a des effets curieux : c'est que les gens deviennent à votre égard ce que vous sentez si bien qu'ils *sont*, ne se doutassent-ils pas eux-mêmes de ce qu'ils sont. Il y a, dans la perspicacité affinée à un degré où elle est comme une seconde vue, une force de suggestion qui rend les gens, dans leur conduite envers vous, conformes à l'idée que vous vous faites d'eux. Une telle lucidité crée, à la lettre, dans autrui, *ce* qu'elle y conçoit avec tant de force. Insensiblement, par sa vertu propre, elle éveille à une claire et pleine action, en ce qui vous concerne, les sentiments obscurs qui sommeillaient dans la conscience du prochain, qui peut-être y seraient toujours restés embryonnaires, si elle ne les y avait découverts et comme couvés jusqu'à éclosion. Le monde finit toujours par agir envers vous dans le sens du parti-pris que vous avez

sur lui. Si l'on réfléchit sur un Saint-Simon; si on le considère dans le vide de sa vie de Cour où la disgrâce le prive d'emplois et d'affaires, dans la plénitude effervescente de sa vie intime où la même disgrâce le munit de rancunes, l'entretient dans un perpétuel mouvement de pensées, de réflexions, de jugements et exalte constamment en lui le pouvoir d'observation; si l'on songe que ce pouvoir, développé loin de tout contrôle, et sans application pratique où il trouve sa mesure, vaut pour lui-même, devient disproportionné, et l'emporte chez ce grand seigneur, d'ailleurs génial à son insu et en dépit de lui-même, sur toute autre chose, — comment douter que la vue de Saint-Simon sur le monde ne soit assez irrésistible et originale, assez compromettante, pour y déterminer jusqu'aux conditions et au caractère de sa réputation, à lui-même, Saint-Simon, et lui faire, là, un destin en rapport avec le sens de son génie qui « rentrait tout entier », selon la remarque de Sainte-Beuve, « dans la sphère des Lettres »? Destin piquant, pour l'aristocrate de vieille roche, pour l'homme de la tradition, de la hiérarchie, du dédain nobiliaire, qui était bien loin de toute prétention littéraire; et destin choquant pour l' « honnête homme », pour l'homme du monde à qui, — ses occupations spéciales n'étant point déclarées, — on demandait sans plus d'être cet homme du monde, et que sa qualité de « grand écrivain posthume » frappait, de son vivant, d'une mystérieuse incapacité sociale (1). Destin disparate, entrevu, qui sait? à certaines heures; plein d'une douleur obscure. Et c'est peut-être le sentiment confus, la sourde inquiétude de ce qu'il était, lui, Saint-Simon, en réalité et à fond, avec le désir de reprendre une vie normale, qui se trahit dans les hésitations à continuer ces damnés *Mémoires*, qu'à plusieurs reprises il marqua, comme dans ces consultations sollicitées du pieux Abbé de la Trappe, comme dans cette « Introduction » où on le voit se payer de toutes sortes de raisons, dans la question de « savoir s'il est permis d'écrire l'histoire, singulièrement celle de son temps ».

C'est surtout, c'est naturellement dans les rapports de Saint-

(1) Il cessa de danser de bonne heure, dès 1708, à 34 ans. Il n'aimait pas la chasse. Il ne jouait pas. Il restait longtemps enfermé chez soi. Défauts compromettants, à Versailles, chez un grand seigneur.

Simon avec Louis XIV que cette individualité de grand et terrible écrivain in-petto mit ce quelque chose d'indéfinissable, qui cependant, des deux parts, était indubitablement perçu comme un malaise et un malentendu, et une réciproque malveillance. Louis XIV se sentait jugé. Puissance éblouissante, devant qui tout courbait le front, il sentait quelque part, — exception déplaisante! — deux yeux d'aigle fixés sur sa splendeur solaire, et qui en discernaient les taches. Peut-être même discernaient-ils trop exclusivement cela, ces yeux invincibles et abusant de leur force capable de transpercer un tel rayonnement; peut-être Louis XIV pouvait-il s'estimer méconnu. Après tout, il y avait quelque chose d'émouvant, de *juste* dans la gloire royale, non pas son brillant, fait seulement pour un Dangeau, mais une sorte de magnanimité qui avait de quoi toucher les cœurs, qui toucha des cœurs honnêtes et sérieux, comme le duc de Beauvilliers, comme le duc de Bourgogne. Mais Saint-Simon, qui nous fait connaître ces sentiments, le fait plutôt en ennemi, dépité de cette vénération que la gloire inspirait à la droiture.

Ce parti-pris irréductible de Saint-Simon à l'égard de Louis XIV est, quelle qu'en soit la justice, une chose considérable : de lui dérivent les idées de Saint-Simon sur Louis XIV, son règne et son temps, idées dont l'importance historique devient chaque jour plus évidente (1).

Il serait bien inutile de déplorer, au nom de l'équité, ce puissant parti-pris générateur : supprimez-le, Saint-Simon lui-même est supprimé ; réformez-le, Saint-Simon lui-même est, non pas réformé, mais déformé, car il est la forme même de son esprit. Comme il est unité d'opinion, de même il est unité de compréhension, de vision ; et, bref, pour employer les expressions mêmes de l'esthétique, non impropres ici, il est chez Saint-Simon, chez ce grand peintre d'histoire, la manière déterminée de traiter le sujet.

Il remonte loin (sans parler de ses causes idiosyncrasiques, dont nous avons pu voir quelque chose) : à vrai dire, au premier jour de la présence de Saint-Simon à la Cour. Certains faits donnaient son caractère et ses conséquences propres à cette entrée dans le monde louis-quatorzien. Saint-

(1) Consulter là-dessus le tome de Notes adjoint par Chéruel à son édition et les Notes de l'édition Boilisle.

Simon arrivait à la Cour avec des idées vieilles. Il les tenait de son père, et il ne s'en défit point. Comment exprimer cela ? par ces idées, par cette éducation pieusement gardée, il était de ces gens, dont l'espèce, d'ailleurs peu nombreuse, était odieuse au grand Roi, qui savaient comment cela était fait, cette splendeur du fameux règne. Louis XIV était, dans la royauté française, un individu à part : il était, en quelque sorte, le parvenu du pouvoir absolu. Et comme tous les parvenus, il n'aimait point qu'on lui rappelât ses débuts, surtout l'époque de la Fronde, où sa fortune n'avait pris définitivement le dessus qu'après d'humiliantes incertitudes. Or, le père de Saint-Simon en était resté à la Fronde : favori du feu roi, et, comme tel peut-être, démonétisé dans la nouvelle Cour, il n'avait eu aucun motif de mettre ses idées au courant. Mettre ses idées au courant, c'est-à-dire oublier la période besogneuse du règne, la période de pénible préparation, savoir se débarrasser de tout ce qui pouvait sentir la Fronde, la familiarité d'un temps de misère où même le loyalisme avait son franc-parler dans une Cour qui, à l'époque, avait tellement besoin de lui ; bref, devant la splendide réussite monarchique, qui vous mettait si loin de la modestie des commencements, ne montrer jamais, ne laisser percer jamais qu'un sentiment unique : la plus déférente admiration. C'est ce qu'il était, pour le vieux duc de Saint-Simon, trop tard pour faire ; c'est ce que ne fit pas davantage son fidèle fils, qui, tout jeune qu'il fût, avait l'espèce de vieillesse politique de son père.

Cette liberté d'esprit que, par éducation et par caractère, Saint-Simon gardait deux fois plutôt qu'une devant le pouvoir absolu lui donnait tout loisir d'en apercevoir les abus. Ses idées là-dessus sont des correctifs ; mais, entendons-nous, non point des correctifs comme en pourrait proposer un théoricien politique, au sens moderne du mot, des correctifs conçus du point de vue d'un libéralisme abstrait. Rien de moins libéral et de moins spéculatif que Saint-Simon. Il parle pour lui-même, en sa propre faveur, avec son impétuosité d'humeur habituelle ; il parle en Duc et Pair jaloux de ses prérogatives méconnues par l'absolutisme royal, ambitieux de voir la duché-pairie reprendre sa fonction consultative et même délibérative dans la Constitution du Royaume ; il parle en noble d'antique souche, que la domestication dorée de Versailles a

exaspéré ; qui s'indigne de voir cette noblesse française, « si célèbre, si illustre », devenue, sous le despotisme égalitaire du grand Roi, « un peuple presque de la même sorte que le peuple même, et seulement distingué de lui en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes même, au lieu que la Noblesse est devenue un autre peuple qui n'a d'autre choix que de croupir dans une mortelle et ruineuse inactivité qui la rend à charge et méprisée, ou d'aller à la guerre se faire tuer à travers les insultes des commis des secrétaires d'Etat et des secrétaires des intendants » ; il parle en ennemi de ces commis, de ces secrétaires d'Etat, de ces ministres, pris dans la roture par la précautionnée main royale, qui les sent plus souples que les grands seigneurs, et mis par elle au-dessus de l'aristocratie d'épée, au-dessus des plus hautes et des plus traditionnelles puissances « d'un royaume tout militaire » ; il parle en homme de la hiérarchie et du privilège, sachant et ayant les vertus que commandent la place dans l'une et la jouissance de l'autre, inquiet, outré des empiétements et des progrès de cette roture, de cette bourgeoisie, qui, derrière ses parvenus des bureaux et du parlement, formant sa tête en haut lieu, s'avance, avide, avec son égoïsme, son industriosité, son argent, sa bassesse ; il parle, enfin, en observateur sans complaisance d'une civilisation où, par le nivellement imposé d'en haut, par l'ascension des petites gens (1) et l'humiliation des grands, il voit tous les rangs se confondre, les disparates se multiplier, la société s'élargir sans mesure et sans forme par une tolérance veule, sceptique sur tout, excepté sur la richesse et les objets de la vanité. Nous n'examinerons pas, les choses ayant suivi un cours sur lequel il est inutile de vouloir revenir, si les solutions proposées par Saint-Simon auraient pu être efficaces. Une organisation de la noblesse en un triple degré de gentilhomme, de seigneur, de duc et pair, avec un pouvoir politique attribué à celui-ci, en eût-elle renouvelé le ressort ? La substitution de conseils, composés de ducs et pairs, à ces colosses de puissance secrète et effective qu'étaient les ministres de Louis XIV eût-elle fait partici-

(1) Voyez, par exemple, la longue diatribe, si injuste, quoique procédant d'une claire vue générale, contre le maréchal de Villars, de trop mince noblesse (petit-fils d'un greffier de Condrieu, à en croire Saint-Simon), pour être duc et pair, et qui le fut cependant.

per ce qu'il y avait de plus sérieux dans la noblesse à l'administration du royaume et, en donnant à l'aristocratie une régulière capacité politique, influé sur l'avenir de la société française ? Enfin, quant au tiers-ordre, la convocation des Etats-généraux eût-elle donné, en 1717, d'*autres* résultats qu'en 1789 ? Questions vaines ! Mais le sentiment de la situation même qui suggérait ces solutions était juste, tout passionné qu'il fût, et faisait honneur à l'esprit de Saint-Simon. Tout le développement du XVIII^e^ siècle a suffisamment montré que telles étaient bien les causes, — despotisme égalitaire du pouvoir royal, abaissement politique de l'aristocratie traditionnelle, ascension du tiers-ordre bientôt rival et victorieux de la royauté isolée au milieu des ruines de sa noblesse, — par où devait se consommer, au jour marqué, la transformation de la société française.

En ce qui concerne le pouvoir royal, toutefois, il y aurait peut-être lieu de se demander si Saint-Simon, dans la violence de son parti-pris, ne se serait pas exagéré cette cause de nivellement. Une question à élucider serait si la Société française ne tendait pas, d'elle-même, à l'égalité, par l'abaissement de la Noblesse, sans que le pouvoir royal eût la principale part ou même une grande part d'influence dans cette évolution. C'est un peu une illusion, que l'absolutisme de nos rois (1), voire même d'un Louis XIV, les recherches historiques dégagent de plus en plus cette vérité, et le déterminisme social pourrait s'étudier, fût-ce au XVII^e^ siècle, non pas exclusivement à Versailles. Il est fort possible que la puissance royale ait donné toute sa mesure, ici, en régularisant seulement le mode d'un travail social qui se fût opéré de lui-même, sans elle, mais alors dans des conditions beaucoup plus confuses, avec des risques d'anarchie, de dissolution soudaine, et en ce cas l'on ne saurait trop rendre hommage à l'efficacité d'un tel pouvoir pondérateur. C'est ce qu'il ne faut pas demander à Saint-Simon de faire ; c'est-ce qu'il ne pouvait faire, du reste, étant donnée la différence des deux points de vue historiques, du sien qui le bornait et le butait, comme tous ses contemporains, à la seule personnalité royale où, croyait-

(1) Voir, dans *la Vie intime d'une Reine de France* (Marie de Médicis), de M. Louis Batiffol, une curieuse étude de l'anonyme et énorme force anti-absolutiste qui résidait dans l'ancienne administration française.

on, se résorbait la société, du nôtre qui nous fait discerner dans la substance même de la société des agents plus puissants que la plus absolue souveraineté monarchique; — et c'est ce qu'il n'aurait point fait, dans tous les cas, ayant, sur la vertu d'ordre et de conservation de l'autorité monarchique incarnée dans un Louis XIV, certain terrible doute irréductible qui eût suffi à lui seul pour tout obscurcir aux yeux de Saint-Simon, quand bien même tous ses autres doutes se fussent dissipés dans l'irradiation de la gloire royale.

Ces Bâtards, car ce sont eux qui motivaient ce doute mortel, ces Bâtards de Louis XIV, qui reviennent tout le long des *Mémoires,* furent l'obsession de Saint-Simon. Légitimés, puis établis, eux et leurs descendants, dans le rang et les prérogatives des Princes du sang, enfin déclarés habiles à succéder, en sorte que le principe sacré de l'hérédité légitime sur qui reposait depuis dix siècles la continuité de la monarchie française était implicitement déclaré caduc : voilà le scandale renouvelé, le crime de lèse-royauté sans cesse aggravé, commis par celui-là même qui, entre tous les rois, avait été l'incarnation la plus complète de la royauté, dont la conscience monarchique de Saint-Simon demeura incurablement blessée. On peut croire que Louis XIV sentait bien ceci dans le duc. Le grand seigneur taisait la douleur de son hautain loyalisme : mais cela perçait, avec le reste de sa secrète individualité d'observateur et de moraliste, adonné à l'on ne savait quelles mystérieuses et redoutables écritures. Leur susceptibilité, à l'un et à l'autre, au roi et au duc, fut constamment à vif sur ce point-là. Cela fut très sensible en plusieurs occasions curieuses. Après la déclaration du rang des enfants de M. du Maine, Louis XIV, apprenant, avec une surprise mêlée de joie, que Saint-Simon était allé, comme les autres, porter ses félicitations au duc (il avait bien fallu!) : « Oh! si celui-là y est allé, dit-il, c'est donc que j'ai bien fait. » Quand le même duc du Maine fut publiquement reconnu habile à succéder, de tous les visages de l'assistance, c'est celui de Saint-Simon que le regard royal alla chercher et fixa longuement... Poignante lutte silencieuse de deux consciences, de la conscience royale parvenue à ce point d'assurance qu'elle croyait ses décisions infaillibles et capables de tout légitimer, fût-ce ce qu'il y avait de plus illégitime, la bâtardise en tant qu'introduite dans le

droit héréditaire monarchique; et de la conscience du duc et pair qui savait bien qu'il est des choses que toutes les puissances de la terre ne peuvent légitimer. Ce n'est point l'opinion de Saint-Simon qui a prévalu, et l'on peut le regretter. Il a été souvent injuste : en ce qui concerne Mme de Maintenon, par exemple, il eut le jugement court, il fut en tous cas mal qualifié pour apprécier ici la conduite du roi : car de la hauteur du point de vue royal, alors en sa culmination et son universalité, il apparaissait peut-être, dans le champ de la vie et de l'harmonie, quelque chose, — touchant cette femme, — quelque chose que Saint-Simon ne pouvait voir, de son niveau à lui, de caste. Mais si, dans le cas de Mme de Maintenon, son incompréhension fut peut-être, de sa part, un tort, la marque de ce qu'il pouvait y avoir de borné dans ses idées et dans sa position; pour les bâtards, au contraire, il eut tout à fait raison de ne point comprendre, de ne rien comprendre, sinon qu'en leur accordant une telle place dans l'Etat, l'on commettait, une de ces fautes de morale qui comptent en politique, l'on jetait le discrédit sur la royauté.

Stendhal ne trouve pas de profondeur dans Saint-Simon. « Sa profondeur ne mord pas au fond des choses (1). » C'est là, en effet, une impression que l'on peut éprouver en lisant Saint-Simon. Mais il y faut prendre garde. Stendhal, je crois bien qu'il eût aimé que les *Mémoires* eussent été rédigés, si cela se fût pu, plutôt par Bayle, qu'il oppose à Saint-Simon dans ce jugement. Rédigés dans l'esprit et la manière du sceptique Bayle, ils eussent évidemment eu plus de saveur, de « profondeur » pour Stendahl, pour ce grand esprit sec, qui avait de Bayle, et du XVIIIe siècle, la force d'analyse, mais concentrée, chez lui, rectifiée, épurée, et d'autant plus glaciale et tranchante. Fouillé par un burin d'un tel métal, — le burin que Stendhal supposait Bayle capable de manier, et qui n'était peut-être que le sien propre en appétit de « mordre » plus avant la planche une première fois mordue par Saint-Simon, — c'eût à coup sûr été un beau portrait que celui, par exemple, de Fénelon, ce faux ange, ou du duc de Noailles, cet homme de proie; un portrait plus beau, non pas d'étoffe, mais d'acuité.

(1) Stendhaliana (*le Temps*), 12 et 13 février, par M. Jean Carrère. Cité par M. R. de Bury (*Mercure de France* du 1er mars 1908).

Il manque à Stendhal, dans les *Mémoires*, le ragoût du scepticisme. A d'autres égards, il manque peut-être aussi (mais le desideratum de Stendhal ne porte plus là-dessus), dans la façon dont Saint-Simon met en œuvre ses « documents sur la nature humaine », quelque chose de ce qu'a si bien l'autre grand manieur de documents psychologiques, quelque chose de l'intensité de pensée, de la profondeur, fût-elle un peu morbide, de Balzac. Mais là encore il faut prendre garde. Saint-Simon reste, malgré tout, un homme du XVII^e^ siècle, et l'on ne doit pas lui demander d'être profond à la manière moderne. Scepticisme de Stendhal, intensité de Balzac, il n'a pas connu, cet homme du XVII^e^ siècle, le mal de la pensée, comme nos grands contemporains. Il ne scrute pas la nature *intime* de l'objet : placé et pris dans le mouvement du monde, — dans le train de la société du Grand Siècle, — cet objet découvre des surfaces que Saint-Simon note avec la précision pittoresque d'un La Bruyère (précision non point concertée, ici, mais trouvée de verve), sans guère aller au-delà, quant au fond, de ce que les définitions et qualifications psychologiques ont de plus général. Gens et choses, il saisit la vie surtout sous les espèces mondaines, pour ainsi dire : leur caractère, pour lui, est presque tout entier dans l'allure que leur imprime l'activité sociale. L'homme au repos, redevenu tout à fait lui-même, lui échappe, ou plutôt disparaît sous une épithète abstraite : mais, mis en face, pour la peindre, de la société la plus animée et la plus intéressée à son propre jeu que l'Histoire présente, il s'est trouvé, l'on peut le dire, le plus grand *génie descriptif* qui se soit jamais employé à une telle occupation. — Mais, encore un coup, serait-il donc si purement descriptif ; serait-il donc si peu profond ? Nullement. Profond, il l'a été autant que l'ont permis les habitudes d'esprit de son époque : autant, et davantage. Considérez la vie de société d'alors, à la Cour et à la Ville : pensez-vous qu'elle apparaissait à tout le monde, — même à tout ce monde si poli et si fin, — ce qu'elle lui apparaissait, à lui, ce qu'elle nous apparaît, grâce à lui, dans son livre ? Réfléchissez aux convenances infinies qui la réglaient, qui savamment y concertaient et y atténuaient toutes choses, et, sur ce qui était déjà apparence, tissaient sans cesse un voile d'apparences. Or, Saint-Simon, dans un tel monde, s'il n'a point dit le mot des âmes, au

sens où nous entendons ce mot et où, seuls alors, pouvaient peut-être l'entendre un Pascal et un La Rochefoucauld, Saint-Simon, en revanche, dans le style brûlant de vie que l'on sait, a dit, quoi? Quelque chose presque d'aussi essentiel dans une telle société : le mot des *situations ;* des situations les plus enveloppées, comme, seul, ce monde si poli du XVII^e^ siècle savait les envelopper ! De là sa valeur exceptionnelle comme Mémorialiste et Historien.

EDMOND BARTHÈLEMY.

POÈMES

AU LAC TRASIMÈNE

A Alessandro Canonico Alfieri.

Que le printemps sourie au flanc de tes coteaux,
Ou que le bel été rayonne sur tes eaux :
Dans la paix du matin, comme aux heures pensives
Du soir, qui fait rentrer les barques vers tes rives ;
Sous l'écume mêlée à ton profond saphir
Tu me sembles, ô lac, rouler un souvenir.
Quelle image te hante à jamais, Trasimène ?
Est-ce Annibal, vainqueur de la force romaine,
Et te rappelles-tu combien de soldats morts
Ont rougi de leur sang tes vagues et tes bords ?
Non, une radieuse, une pure mémoire
Bannit ces visions de défaite et de gloire :
François vînt dans ton île, un jour. Ah séraphin !
Il aurait souhaité d'y demeurer sans fin.
Les élans de son âme émurent ton silence :
Tu connus son extase et vis sa pénitence.
Au sable du rivage il mouilla ses pieds nus :
Puis soudain il partit : tu ne le revis plus.
Son zèle l'emportait, l'apôtre ardent et tendre,
Et magnanime, avant de mourir sur la cendre,
Il voulait dans l'Eglise et dans l'humanité
Répandre les ferments de sa fraternité.
Mais tu n'as pas en vain reflété son visage :
Un rayon de son nimbe est sur toi d'âge en âge.
C'est lui que vient chercher ici le voyageur :
Car les siècles séduits courent à son odeur ;
Tes brises, de lui seul encor sont parfumées,
Et tes ondes toujours en resteront charmées.

★

AU PRINTEMPS D'ASSISE

A Bino Binazzi.

C'est ta victoire, un peu tardive, que j'attends,
Printemps d'Assise, pur entre tous les printemps :
Lève-toi dans ta grâce, unis à l'air limpide
Le chant de ta clarté frémissante et candide.
Bien que l'hiver encor lutte avant de mourir,
Voici, pour t'admirer, les étrangers venir.
Sois-leur hospitalier : fais, au seuil des églises,
Autour d'eux se jouer tes rayons et tes brises ;
Que les verts oliviers, le ciel, la terre, l'eau,
Tout leur parle à la fois du grand Poverello.
Dis-leur ces mots charmants d'espoir que tu sais dire
A l'âme, en lui versant ton lumineux sourire :
Ravis-les ; et, pour eux, si leur cœur tourmenté
Cherche la Vérité divine et sa beauté
Parmi l'enchantement de ta beauté qui passe,
Sois, ô printemps d'Assise, un printemps de la Grâce.

LOUIS LE CARDONNEL.

Figline, Valdarno, Toscana, 27 juillet 1908.

DE L'INUTILITÉ DE LA RÉFORME PROTESTANTE

Ouvrez un manuel de destination scolaire, à la date de 1517, vous y lirez que la Réformation émancipa l'Occident, affranchit la pensée, provoqua ses nouveaux développements, et que, nécessaire comme la Révolution française, elle constitue une des grandes dates de l'évolution doctrinale. Chateaubriand lui-même n'écrit-il pas : « La réformation porta l'homme à s'enquérir, à chercher, à apprendre. Ce fut, à proprement parler, la vérité philosophique qui, revêtue d'une forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse... », et plus loin : « Le protestantisme s'introduisit, par les savants et les gens de lettres. »

De pareilles assertions ne sont plus soutenables : la documentation, qui, depuis un siècle accumule les matériaux, fournit les pièces nécessaires pour réviser les jugements hâtifs ou intéressés de l'histoire officielle.

Que les croyants ne s'étonnent pas à la pâleur de l'épithète « inutile ». Elle rejette l'augustin Martin Luther parmi les révolutionnaires et range son œuvre dans les événements politiques. Selon l'ordre des faits, aucun n'eut des conséquences aussi formidables que l'humeur du moine saxon. Les opinions, le plus souvent, n'ont été que des passions, revêtant l'expression scolastique ou métaphysique pour se légitimer et fournir aux intérêts un déguisement favorable.

L'orthodoxie prononça sa sentence, le 15 juin 1520, par la bulle *Exsurge*. Ni l'hérésie luthérienne, ni la révolution protestante n'entrent dans l'économie de cette étude. Elle se borne à examiner l'apport du moine saxon à l'évolution intellectuelle de l'Occident ? Ce que l'on attribue à l'hérésie dans l'ordre spirituel : sécularisation de la théologie, émancipation philosophique, exégèse et libre-pensée, tout a été accompli par les humanistes.

Je supplie le lecteur de ne pas céder au mouvement d'une intransigeance légitime en nos temps. Ces pages ne tendent pas

à une apologie de la Renaissance, mais à une œuvre d'équité à rendre à chacun sa part de responsabilité. Je ne prétends pas que la Renaissance ait été sans reproche, ni même bonne, mais elle accomplit les œuvres spirituelles qu'on attribue au protestantisme, et devant qu'il parût.

Que ces œuvres aient été souhaitables, licites, heureuses : ce sont là des débats étrangers à mon sujet : je prouverai seulement que l'humanisme fut l'adversaire du protestantisme qui vint corrompre et dévaster sa moisson. La papauté fut humaniste avec Nicolas V, Pie II, Léon X. Les accusations de paganisme viennent du nord et ne tendent qu'à ternir la tiare, qui fut illuminée du Saint Esprit, en patronnant et en sanctifiant un mouvement irrépressible de l'intelligence.

La *Dispute du Saint Sacrement* et l'*Ecole d'Athènes* se font face et se reflètent mutuellement. Combien de personnages passeraient d'une fresque à l'autre, sans en altérer l'infinie dignité ? Pour Raphaël, les sages furent les ancêtres des saints; et les saints sont les successeurs des sages : ce n'est pas du paganisme, mais de l'humanisme. Le Moyen-Age jura par Aristote, et la Renaissance par Platon. Malgré que le Stagirite croit la matière incréée, il tint la place d'un père de l'Eglise et les scholastiques cherchèrent dans son œuvre la démonstration rationnelle du dogme parce qu'ils ignoraient, ou à peu près, le Platonisme, qui fournit de réels arguments à l'immortalité de l'âme, comme à la personnalité de Dieu. Le platonicien est toujours mystique et partant de sentiment religieux, tandis que l'Aristotélisme abrita les mouvements de la libre pensée. Du legs antique si une tradition méritait le baptême et une quasi adoption de la part des chrétiens, c'est assurément celle de l'Académie et non celle du Lycée. Un Gémiste Phléton paganise : son polythéisme littéraire accuse une sorte de patriotisme intellectuel s'entêtant à l'invocation des dieux de l'Olympe; mais un Marsile Ficin résume sa tendance ainsi : « *Platonicas, mutatis paucis, christianos fore* ». La paix spirituelle est un bien si précieux qu'elle explique et légitime tous les moyens de la conserver ; et la paix spirituelle s'appelle l'orthodoxie ; état idéal de la conscience collective. Si forte que soit notre aspiration vers le bien, le péché la contrarie, l'opprime et l'abaisse sans cesse : un chrétien même fervent ne cesse point d'être un pécheur. Quel rêve ont donc

fait ceux qui se figurèrent que l'homme incurable en ses vices deviendrait et se maintiendrait sain en ses idées, et qu'il ne commettrait plus ce péché de l'esprit qui fut le premier, le péché Luciférien contre la lumière ! L'hérésie est un crime, parmi les autres, et d'autant plus violent que l'époque et le milieu sont riches en croyance. S. Paul ne se plaint-il pas des dissensions; S. Justin le martyr n'écrit-il pas contre les hérésies ; et n'avons-nous pas un catalogue de celles du v^e^ siècle?

On distingue quatre espèces d'hérésie d'après leur source. La première oppose la révélation à elle-même par une interprétation individuelle : c'est toujours une sottise : car, en matière dogmatique, la tradition correspond à l'expérience. La seconde provient d'une nouvelle lecture des textes; philologique ou archéologique, elle n'est séditieuse que par ses conséquences et non en elle-même. La troisième résulte d'une comparaison entre les religions ou entre l'orthodoxie et la philosophie et souvent s'inspire d'un pur zèle apologétique. Enfin, l'hérésie se produit encore par la rencontre de l'enseignement religieux et de l'évidence expérimentale.

Exemples : Luther en niant la justification par les œuvres et en promulgant l'égalité des esprits devant les textes sacrés renverse l'édifice ecclésial et aussi la base nécessaire de toute communion.

L'hébraïsant qui traduit le troisième mot de la Genèse « bara » par « sépara » au lieu du « creavit » de la Vulgate n'est pas forcément un ennemi du catholicisme, quoiqu'il fournisse un argument à la coéternité de la matière et du premier moteur.

Au contact amené par les Croisades, les chrétiens découvrirent que les musulmans n'étaient nullement idolâtres et que la doctrine de Mahomet ressemblait à celle de Moïse.

Enfin, lorsque Léonard de Vinci nie l'universalité du déluge, par des preuves géologiques, et que Galilée démontre le mouvement de la terre, il y a conflit plutôt qu'hérésie.

Ces heurts inévitables résultent de la vie spirituelle, comme d'une fatalité : et les méchants seuls en tirent argument. Le Père Lancio, répétant à l'inventeur de la gravitation, dans le carrosse qui les mène au Palais du Saint-Office : *Terra autem in æternum stabit, quia terra in æternum stat*, représente l'effort vers l'unité spirituelle, et c'est ne rien entendre à l'âme humaine que de s'en moquer.

Chacun s'exagère la part de vérité qu'il entend : cette exagération rentre dans les phénomènes constitutifs de notre espèce. Il ne faut pas en accuser telle ou telle doctrine, mais au contraire déduire de chacune le poids d'humanité, c'est-à-dire d'aveuglement, qui l'obscurcit. Le remède à ces maux constitutionnels se trouve dans la charité. Personne n'osa tant de choses et si hardies que St François d'Assise, son humilité parfaite les rendit possibles et les conserva excellentes. S'il avait formulé la moindre proposition, il eût été suivi fanatiquement et c'était une révolution d'autant plus terrible que ses éléments eussent été plus purs. Ses disciples commençaient chaque discours par : « La paix soit avec vous! » Ils l'apportaient, en effet, parce qu'ils ne discutaient jamais : ils ne prêchaient que de chaleur et d'exemple. « Que votre conduite soit telle que quiconque vous verra ou entendra loue le Père céleste »! Cette simple phrase contient la vraie réforme. L'amour trouve la vérité entière et d'un élan la révèle. Mais combien de tonnes de minerai humain faut-il traiter pour en extraire un atome, à l'état radiant?

On croit communément que les théologiens primitifs dédaignèrent la philosophie. Sans s'arrêter à Jean Scott, qui imite la forme dialoguée et tente d'élever la foi à la hauteur de la science, Pierre Lombard qui assura le triomphe de la scolastique est un élève de la dialectique aristotélicienne. Il estime que si l'Ecriture enseigne l'existence de Dieu, elle ne définit ni l'être, ni la vie; il conclut qu'il est impossible de s'en tenir à l'Ecriture et aux Pères. Les 349 questions principales et les 3.500 questions secondaires d'Alexandre de Halès rentrent dans la philosophie pure. Vincent de Beauvais, qui mériterait d'être connu, même à côté de saint Thomas, a tenté dans son *Miroir universel* d'écrire une véritable Encyclopédie, le miroir le plus fidèle de la haute culture en l'an 1250. La théologie, pour le lecteur de Saint-Louis, ne forme qu'une partie de la science divine; de la théodicée il passe à la cosmologie, étudie l'œuvre des six jours; puis l'homme et les œuvres de l'homme, sciences et arts. Car, pour lui, les sciences contribuent à ramener l'homme déchu vers Dieu et à relever du péché originel : et l'histoire sert à démontrer l'action de la Providence. On ne citerait pas un chapitre de l'Encyclopédie de Diderot qui ne trouve sa place dans ce plan admirable; et

une citation suffira à montrer que l'esprit de la Renaissance florissait déjà au XIII^e^ siècle et s'exprimait comme Léon X : « Les premiers rangs, dans l'empire des lettres, appartiennent sans contredit aux écrivains originaux qui étendent les connaissances humaines, qui agrandissent une science, qui enrichissent un art, qui conçoivent ou expriment des idées nouvelles. »

Avec Raymond de Sebonde et son *Livre des Créatures*, la distinction des vérités naturelles et des vérités révélées s'affirme. Il propose le dogme à la raison (vers 1430). Montaigne nous a laissé son jugement sur cette théologie naturelle : « Il entreprend par raison humaine et naturelle d'établir et vérifier, contre les athéistes, tous les articles de la religion chrétienne : en quoy, à dire la vérité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là ; je crois que nul ne l'a égalé. » Le penseur des *Essais* ne se trompe guère ; ce professeur de médecine mis à l'index en 1595 (pour son prologue seulement) inaugure la réaction contre les scolastiques et quoique Turnèbe voie dans son ouvrage la quintessence de saint Thomas, on y rencontre les mêmes principes des manuscrits de Léonard. La création enseigne le créateur : il n'est besoin ni de lecture, ni d'étude, ni de temps, pour s'instruire d'après cette nouvelle méthode : quinze jours suffisent pour épeler la véritable Ecriture, la bible de la nature ; et celle-ci on ne l'apprend pas par cœur, ni on ne la copie : on ne l'oublie jamais cependant. Chaque créature est une lettre : en combinant les lettres on écrit des mots et on s'exprime : c'est dans la création qu'il faut lire la pensée divine. Là, aucune interpolation : le texte est bien authentique.

De la contemplation des créatures l'homme s'élève à la connaissance de Dieu, et les perfections de l'univers préparent à connaître celles infinies de son auteur ; en analysant ces perfections on découvre l'économie du plan divin : et les trois actes de cette synthèse s'appellent : Création, Rédemption, Glorification.

Nous avons indiqué, cursivement, les deux étapes de la théologie, philosophique, puis naturelle, nous touchons à ce qu'on pourrait appeler la théologie expérimentale.

« La doctrine sacrée s'occupe de chaque chose au point de

vue de la révélation, elle règle la croyance. » Sage parole du plus grand des sommistes. Il y aurait un magnifique discours à écrire sur la vie du dogme : nous considérons trop la révélation comme une barrière : c'est une base, non un principe d'immobilité. Un axiome n'est-il pas susceptible de conséquences innombrables? Il s'explique, s'applique, se développe. Saint Vincent de Lérins prévoit une expansion et comme une floraison du dogme : « La postérité se félicite de comprendre ce que auparavant l'antiquité croyait, sans en avoir l'intelligence ». Pour saint Thomas lui-même, « les hommes doivent avancer, avec la succession des temps, dans la connaissance de la foi ». Cette conception de la vérité vivante apparaît véridique, mais rien ne vit sans péril, sans maladie, sans souffrance, sans lutte et la vérité subit le sort d'une fortune humaine. On a fait tort à la splendeur du dogme en le solidarisant avec la discipline forcément temporaire et muable, et la morale en plusieurs points locale et ethnique. « La philosophie est la connaissance de la vérité, non de toute vérité quelconque, mais de celles d'où toutes les autres découlent. » Qui dit cela, un humaniste? Non. Saint Thomas. On le voit, les scolastiques traitent la philosophie, en philosophes ; et saint Clément dira : « J'appelle philosophie non pas les doctrines des stoïciens, des platoniciens, d'Aristote ou d'Epicure, mais le choix de tout ce qui se trouve de bon dans ces systèmes et c'est ce choix que j'appelle la véritable philosophie. »

La Renaissance se trouve donc formulée par l'auteur des *Stromates* : elle ne fit autre chose que de choisir dans les ouvrages réapparus de l'antiquité ceux qui, comme *le Songe de Scipion*, concordaient avec la foi. Un Marsile Ficin pratique le précepte de l'évêque d'Hippone : « changez quelques mots et quelques idées, et la doctrine néo-platonicienne sera toute chrétienne. »

L'opinion des Pères abonde en exhortations de puiser à la source antique : « Il est facile de montrer que la vérité presque tout entière se trouve par fragments dans les écrits des philosophes, » dit Lactance.

Admirable éclectisme et combien propre à la synthèse!

Théologie et philosophie sont si étroitement mêlées dans les sommes qu'on les distingue seulement par la méthode : la première descend de Dieu à la créature et à l'univers; la se-

conde s'élève de la connaissance du monde à celle du ciel et nul n'a jamais pu penser, sans aberration à séparer ces deux échelles de la connaissance, semblables à celles que vit en songe le patriarche.

Maintenant, celui qui viendra dire « la Bible est l'unique principe de la théologie », ce sera un barbare et s'il abandonne l'interprétation de ce livre si lointain, si obscur, si disparate à la fantaisie de chacun, ce sera un imbécile. Ouvrez les yeux dans l'obscurité, vous ne tarderez pas à voir des lueurs et des formes confuses; lisez sans comprendre, vous concevez des notions fantastiques, comme l'impeccabilité de l'âme qui croit.

L'égalité, sous n'importe quelle forme, contredit à la raison et l'égalité spirituelle tourne au comique. Quand on songe au petit nombre des penseurs qui ont mérité et obtenu de l'autorité sur les hommes, le suffrage universel, en matière de causes premières et de fins dernières, dépasse les facéties les plus outrées.

Les prétendus paganisants de Careggi, les adeptes de la doctrine Médicéenne inclinèrent vers le mysticisme philosoque; du moins ils conservèrent un jugement sain et s'ils ont échoué dans leur généreuse tentative de fondre l'esprit antique et l'esprit chrétien, ils l'ont tenté. Chose singulière, et qui se remarque à toute époque, les grands zèles qui s'efforcent de pacifier les partis spirituels se voient accusés de tiédeur et on les frappe impitoyablement. Burckhardt cite bien des expressions bizarres comme la quadruple *nobilitas* de Jésus-Christ dans le Plasma, mais il avoue qu'aucun humaniste n'a professé l'athéisme; j'ajouterai qu'aucun n'a embrassé la Réforme.

Après avoir retrouvé chez les théologiens l'origine orthodoxe de l'humanisme qui tendait, au moins dans la volonté de ses promoteurs, à un concordat entre l'antiquité et le christianisme, il faut, quittant les docteurs, se mêler aux fidèles, au moment où les frères mineurs réalisaient la plus audacieuse des formes évangéliques. Tandis que les frères prêcheurs, (*domini canes*) veillaient à l'orthodoxie et tenaient le rôle de docteurs et d'inquisiteurs, les franciscains épousaient la pauvreté.

Nous qui avons aujourd'hui une existence si compliquée, si lourde de détails et de soucis divers, nous mesurerons bien le

génie de celui qui conçut ces moines sans couvent, sans ressource, sans aucune attache temporelle et véritablement libres de toute entrave. Jamais la terre ne vit aussi vivantes et parfaites images de l'Evangile. A l'évocation de la floraison franciscaine quel esprit cultivé ne se sent ému! Cependant, ce courant si pur prépara l'éclosion des Fraticelles et le succès de Joachim de Flore et on vit les mineurs soutenir contre les prêcheurs la nécessité d'abandonner les biens ecclésiastiques. A chaque pas, un spectacle déconcertant arrête l'historien. L'auteur du *Stabat*, ce chef-d'œuvre incomparable, jeté dans un cachot par Boniface VIII et l'*Evangile Eternel* qu'on ne connaît que par sa condamnation, destiné à prendre la place du Nouveau Testament dès l'année 1260! Le frère Michel de la Marche est brûlé à Florence ; il a accusé Jean XXII d'hérésie, car ce pape prétend que les successeurs des apôtres peuvent posséder.

On remplirait des volumes avec les traits singuliers des annales religieuses ; la doctrine du Poverella, la plus pure qui ait été proférée, formait des séditieux et sur les bûchers montaient des hommes qui étaient peut-être des saints, hormis un point d'entêtement irréductible. Au lendemain du mystérieux procès des templiers, le plus grand poète de l'ère chrétienne devait nous peindre, dans un cadre théologique, l'incroyable agitation du monde catholique. Le chant IV nous montre au pied du château aux sept enceintes un groupe tel que seul un humaniste l'a pu former. Electre mère de Dardanus, Hector, Enée, Cesar, Camille, Penthésilée, Latinus et Lavinie et Brutus. Puis, en levant les yeux, il aperçoit le maître de ceux qui savent, Socrate et Platon, et, présence inquiétante, celui qui a fait le grand commentaire, ce même Averroës que les peintres primitifs jettent sous les pieds de S. Thomas triomphant. Lorsqu'il dit (*Paradiso XI*) que Troie, Enée et Rome ont été la figure prophétique du saint lieu où siège le successeur de l'illustre Pierre, il honore simultanément l'antiquité et le christianisme. Dans le *Convito*, le gibelin cite Boèce et Tullius comme ses initiateurs à la philosophie.

Boccace, le même dont les *Contes* sont si connus, a commenté l'Alighieri, en termes solennels: « J'irai jusqu'à avancer que la théologie n'est rien autre qu'une poésie de Dieu... non seulement la poésie est théologie, mais encore la théologie est

(1) *Le Doctrine de Dante* (Sansot).

poésie ». Nul ne se méprendra sur le noble sens de ces combinaisons hardies : elles tendaient à unifier, c'est-à-dire à pacifier l'état intellectuel. Chaque esprit, sans abandonner son rêve, tâche de le christianiser et Cecco d'Ascoli tire de l'astrologie les preuves de la divinité du Christ.

Pétrarque exhorte dans une lettre le dominicain Marsyli « à frapper, de nouveau, ce chien enragé d'Averroës, qui ne cesse pas d'aboyer contre le Christ et contre la religion catholique ».

A la fin du XIII^e^, Pierre d'Abano professait l'Averroïsme à Padoue ; et Patrizzi exhortait le pape à défendre l'étude d'Aristote, comme incompatible avec le christianisme et à préférer Platon qui se montrait d'accord avec l'Eglise, sur quarante-trois points.

Aristote formait des quasi-matérialistes, Platon engendrait un mysticisme archaïsant singulièrement hardi. Gemiste Plethon, ce Julien intellectuel, prétendait que la religion de Mahomet et celle de Jésus feraient place à une croyance plus vraie et issue du paganisme et ce Gemiste tint un grand rôle au concile ; il avait pour disciple Bessarion, qui fut cardinal et qui faillit succéder à Paul II et il fut patronné par Cosme l'Ancien. Son nom cependant n'a pas dépassé le cercle étroit de l'érudition; et sa rêverie, si impie fût-elle, n'a donné lieu à aucun désordre.

Ici se place une remarque importante : l'humaniste est un aristocrate et que l'on appellerait aujourd'hui un homme de gouvernement. Il ne pense, ne parle et n'écrit que pour ses pairs; jamais il ne jettera à la foule, et dans la rue, ses idées, il n'en appellera ni à l'épée des seigneurs, ni à l'écho de la canaille, comme Luther. Tel qui croit apporter une révolution spirituelle dans son cerveau ne s'adressera qu'à l'élite, à ce petit nombre si fortement trempé qu'il ne craint aucune contagion. La piété et l'orthodoxie d'un Bessarion sont incontestables ; il aimait et admirait l'hellénisme de Pléthon sans cesser d'être un prélat exemplaire, comme un de nos contemporains s'éprendrait de la *Bagavat*, sans que cela touchât à sa profession et à sa pratique du catholicisme.

L'idée de former un clergé de philosophes, pour des fidèles de choix, rentre plutôt dans l'esthétique que dans la matière religieuse : et du reste, n'est-ce pas plutôt un grec qui veut

ressusciter sa patrie cérébrale qu'un nouveau dogmatiseur, celui qui s'écrie :

« Bienheureux héros qui, lorsque vous viviez sur la terre, étiez la source de grands bien envoyés par les Dieux,Salut, ô vous, nos ancêtres et nos pères, ayant été pour nous les images des Dieux, comme les auteurs immédiats de notre nature mortelle ; ô associés et commensaux, ô confrères et parents, qui êtes parvenus à une existence plus divine que la nôtre, vous qui avez sacrifié votre vie pour la liberté de vos concitoyens afin de maintenir la prospérité de l'état — quand la destinée nous appellera de la part des dieux, comme elle vous appela, bienveillants et propices,accueillez-nous, arrivant en amis près de vous, amis. »

La sagesse de l'humanisme se retrouve chez le protecteur de cette doctrine. Allons un 14 novembre, à Fiesole, au banquet fondé par Cosme l'Ancien et que préside le Magnifique. Au milieu d'un bosquet, le buste de l'Académicien préside. Il y a là Ghirlandajo, l'hellène Chalcondyle, le docteur Benivieni, le précepteur de Laurent, Gentile d'Urbin, le précepteur de Léon X, Ange Politien, un jeune homme beau comme Apollon, Pic de la Mirandole, et un adolescent robuste, c'est Michel-Ange, enfin un petit homme qui semble commander à tous, Marsile Ficin. Voilà le groupe principal de la Renaissance ; on y chercherait vainement un hérétique.

Le chanoine de Sainte-Marie-des-Fleurs, après ses heures, chante les hymnes orphiques en s'accompagnant de la lyre et dans ses lettres il commence ainsi : « Marsile Ficin donne au genre humain le salut, savoir la connaissance et le respect de soi. » Il commencera un sermon, en ces termes :

Sur les traces des antiques sages, nous poursuivons, au milieu de cette église, l'enseignement de la religieuse philosophie de notre Platon. De cette demeure des anges,nous contemplerons la vérité divine. Mais, ô mes frères très chéris, entrons avec un esprit de pureté dans cette demeure que Dieu tout Puissant a remplie d'anges plus purs, à la place de ceux qui naguère tombèrent dans les ténèbres.

Le langage du pontife nous dispense de rechercher la foi des fidèles. Cette petite chapelle respire la paix. Quelle noble confrérie d'enthousiastes ! Que viendrait faire l'inquisiteur parmi ces chrétiens si sages dans leur indépendance ? L'accu-

sation de panthéisme se brise contre des passages comme celui-ci, si explicite d'une foi profonde à la personnalité de Dieu :

« Pour Dieu brûle notre cœur, pour Dieu notre poitrine soupire, la langue le chante, la tête, les mains, les genoux l'adorent, les œuvres des hommes le réflètent. Si Dieu n'entend pas cela, il est ignorant, ingrat et cruel si, nous forçant à l'invoquer chaque jour, il ne nous exauce pas. Mais Dieu, qui est sagesse, bonté, clarté infinie, ne peut être ingrat, ni cruel. »

Marsile, pieux et singulièrement tolérant, tient compte aux musulmans de ce qu'ils honorent le Christ comme né de la vierge Marie, par l'opération mystérieuse du souffle vivant.

Si, fermant le traité de la *Religion chrétienne*, nous ouvrons le livre de l'*Immortalité des âmes*, nous y trouverons la pneumatologie de l'Aréopagite mêlée à celle de Plotin. Le caractère transcendantal de ces spéculations en écarte non seulement la multitude, mais encore beaucoup d'hommes instruits ; elle ne modifie ni la discipline, ni les mœurs, sinon par un conseil de douceur ineffable. Marsile réunit les trois formes, croyance, mysticisme et philosophie ; suivant le choix des citations on le placera parmi les théologiens, ou les dévots, ou les novateurs. En face de sa loyale et digne figure se place celle de Savonarole, l'adversaire de la Renaissance, puisque les protestants l'ont revendiqué, comme ils revendiquent les Albigeois dont personne ne connaît la doctrine.

Quand on s'arrête devant frère Jérôme, on rencontre Alexandre VI et le satanique César Borgia ; effet de contraste qui, pour être purement esthétique, n'en gêne pas moins la critique. Le procès de la Renaissance doit être jugé devant le bûcher de la place de la Seigneurie et les écrivains catholiques n'ont pas réfléchi assez profondément que frère Jérôme est le prototype dont frère Martin donnera la caricature tragique. Par ses mœurs, par sa foi, par ce qu'il a dit ou écrit, frère Jérôme est un saint et cependant sa condamnation fut légitime, elle fut d'ordre temporel. Le pape-pécheur n'était ni un homme ordinaire, ni même sans piété ; il acceptait que le dominicain lui dît ses vérités, à lui comme aux autres, il n'accepta pas qu'il fît appel aux armes étrangères pour le détrôner. Savonarole fut brûlé, non pour avoir comparé Rodrigues Borgia à l'Antechrist, mais parce qu'il avait écrit au roi de France pour lui

demander de déposer le pontife ; il périt comme conspirateur, et non comme contempteur de son chef hiérarchique.

Sous un rosier de Damas, dans ce couvent de Saint-Marc, que le saint archevêque Antonin avait récemment réformé, il prêcha et avec un tel succès, malgré son faible organe et l'accent lombard, qu'il dut bientôt convoquer son auditoire au Dôme. S. François disait « Bénédiction » et Savonarole « Malédiction et Malheur », et comme Œdipe il assuma sur sa tête l'anathème qui frappe les révolutionnaires, même s'ils se proposent le bien pour résultat.

Les réformés peuvent retenir un trait luthérien du prédicateur. Il ne quitte point la Bible et ne veut pas d'autre texte et cela le met déjà en contradiction avec la culture si avancée de l'époque. Il croit à l'identité de la civilisation et de la sainteté splendide et redoutable illusion : il représente bien la sainteté, mais violente, impérieuse, despotique, et le Médicis incarne la civilisation parce qu'il est modéré et pacifique. Au lit d'agonie de Laurent, il demande, pour prix de l'absolution, la liberté de Florence : et vraiment, il ne sait pas ce qu'il demande ! Il avait salué les Français de Charles VIII comme des libérateurs. Il fit proclamer Jésus-Christ roi de Florence et changea les mœurs. Ce fut la réalisation d'un rêve : on n'entendait que des chœurs spirituels, les débauchés n'osaient se montrer, le dimanche se passait à chanter des *Laudes* dans les champs : tout le monde disait le rosaire. Le jeudi gras de 1498, un auto-dafé consuma un amas de livres, d'images et de tableaux, à l'instar du bûcher d'Ephèse, où saint Paul jeta le livre des mystères. Sa plus grande violence s'exerça contre le clergé : les sermons sur Ezéchiel ne laisseront rien à dire aux réformés que les mots sales : il reprend, amplifie le ton d'Amos contre les prêtres juifs et tonne, avec les accents de l'an mil.

« Du fond de l'Allemagne, il nous arrive des lettres de vingt personnes qui déclarent adhérer à la nouvelle doctrine », dit-il quelque part. Cette adhésion révèle la haine du Nord contre le resplendissant Midi : il n'y avait qu'une nouvelle discipline et dont il faut voir l'envers. C'est un ordre dangereux de lancer les enfants à la rescousse des vaines parures : au nom de Jérôme, ils attaquaient les femmes dans la rue et leur arrachaient les boucles avec un peu d'oreilles. Le zèle de détruire les objets profanes entraîna la perte de très belles choses.

Alexandre VI, soit qu'il se jugeât, soit qu'il jugeât sainement Savonarole, l'avertit avant de lui intenter un procès et ne le déclara que suspect. Ses disciples offraient de soutenir par l'épreuve du feu que l'Eglise a besoin d'être régénérée, que l'excommunication lancée contre Jérôme était nulle : ils opposaient le prédicateur au pontife.

Conséquent avec sa doctrine de la vertu comme principe social, Jérôme ne reconnaît plus l'autorité dès qu'elle ne se légitime pas par la sainteté, et, en cela, il est hérétique.

En face d'un pape de bonnes mœurs, la question se résoudrait d'elle-même : en face de Borgia elle est résolue depuis Eschyle. Prométhée et Savonarole ont voulu le bien, mais radical et immédiat : or, le bien ne se produit que par pénétration et de façon harmonique.

Mis à la torture, le dominicain s'obstina et périt sur le bûcher en face de la pierre où il avait fait graver que Jésus-Christ était le roi de Florence : le pape lui accorda l'indulgence plénière. Le 23 mai 1498, la populace insulta son prophète, mais ses restes devinrent des reliques.

Les Allemands s'amusent lourdement : Rudelbach a vu des précurseurs de Luther dans sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne. En 1523, un opuscule du dominicain parut avec une préface de l'agitateur saxon où il saluait son précurseur, « quoiqu'il y ait encore de la fange théologique au pied de ce saint homme ».

Savonarole mourut dans le sein de l'Eglise, puni mais absous. Ce n'est pas un hérétique : il agit en démagogue et s'enivra d'un succès prodigieux qui ne pouvait avoir de lendemain, et ce ne fut pas un saint.

Les mêmes, qui invectivent l'orthodoxie de ses invites au bras séculier, approuvent l'audace de l'individu qui fait appel à la foule et à l'étranger.

Savonarole chargeait le roi de France de purifier le Vatican et les gamins de simplifier la toilette des dames. Ce sont là des audaces sans excuse. Ce moine manqua d'humilité et d'obéissance : sur quatre vœux il n'en garda que la moitié et la preuve de son incroyable présomption se trouve dans l'inanité de sa réforme. Il enivra une cité du plus saint enthousiasme, ce ne fut qu'une ivresse passagère et qui ne laissa de trace que dans le souvenir ému des hommes d'exception. L'art, à Santa

Maria Novella, à San Marco et au Vatican l'a mis parmi les docteurs et l'*index* de Trente ne touche à ses ouvrages que *donec emendati prodeunt*. En lui s'éteint l'âme du Moyen-Age, dans une exaltation d'an mil : la cendre de son bûcher effaça le geste usurpateur de son entêtement, et son exemple rendit manifeste que l'homme ne doit pas prétendre à se substituer au temps et que la fin ne justifie pas les moyens.

A considérer l'entreprise de Savonarole comme une réforme, elle se produisit dans les meilleures conditions pour le lieu : Florence était alors le centre intellectuel de l'Occident : pour l'heure ; il n'y eut jamais de pontife aussi scandaleux que Borgia ; pour l'homme ; on n'en citerait pas de plus exemplaire en son privé que Jérôme. Enfin il ne prêchait que la vertu, sans aucune nouveauté ! Pourtant sa tentative avorta, moins par l'intervention du pape que par son caractère artificiel. Faut-il ignorer assez l'âme humaine pour attribuer à la parole la puissance de changer les hommes en anges et que la voix d'un moine transformerait réellement la Florence du Pulci en miniature paradisiaque de Fra Angelico !

Saint François, qui parut au peuple comme un second Jésus, qui était thaumaturge, grand troubadour, merveilleux intuitif de la psychologie et de la politique et avec un génie sublime pratiquait la vraie humilité et la vraie obéissance. Cet incomparable saint ne produisit qu'un mouvement assez court. Son verbe presque divin commença à s'évaporer dès ce dimanche 26 juillet 1228 où Grégoire IX vint à Assise pour la canonisation du Stigmatisé.

Tout homme qui se flatte de remplacer la Providence est un pauvre esprit, sans étendue, sans critique.

Une volonté ne prévaut jamais contre l'ordre des temps et lorsqu'elle le tente, elle suit un cours d'orgueil et non de vérité.

Les œuvres de foi n'ont qu'une marque certaine, leur pacificité, au moins celles des oints. Or, Savonarole ne rêvait rien moins qu'une expédition militaire contre Rome.

Beaucoup de gens admirent comme prouesse les clameurs contre les abus. Martin Luther passe auprès des simples pour avoir démasqué les vices du clergé. En plein concile de Latran, le moine Egidius, de Viterbe, s'écriait : « Peut-on voir, sans pleurer, le dérèglement monstrueux qui règne dans leurs mœurs ! l'ambition, l'impudicité, le libertinage et l'im-

piété qui triomphent dans le lieu saint », et dans le même concile, Antoine Pucci évoquait « cinq cent mille chrétiens égorgés par le fer depuis vingt ans. Voyez le siècle; voyez les cloîtres; voyez le sanctuaire; quels énormes abus à corriger! Il faut commencer par la maison de Dieu, mais non s'arrêter là ».

De nos jours, on peut tout dire et tout imprimer; chaque matin des feuilles ennemies démasquent avec ténacité leurs adversaires et les abus ne cessent point et l'opinion harassée de tant de révélations ne réagit plus.

Personne à Florence n'ignorait l'ambition et l'impudeur des Borgia; Savonarole, en s'acharnant contre Alexandre VI, ne servait que sa propre impatience. Le vrai Saint s'efforce de compenser par ses mérites et ceux qu'il suscite dans autrui les abominations du siècle. Vociférer est un acte de tribun : un citoyen peut détrôner un tyran; le moine qui tente de renverser un pape cesse d'être moine et ne saurait prétendre au nimbe.

Le pontificat de Léon X est une date prestigieuse: Rome se trouve virtuellement le centre de l'univers; la tiare brille d'un aussi vif éclat que jadis la couronne césarienne. La puissance spirituelle n'avait pas encore atteint ce caractère vraiment catholique; et aujourd'hui même on n'évoque pas ce tableau sans en rester ébloui.

Le plus beau spectacle parmi tant d'aspects merveilleux c'est l'âme du pape, de ce très grand Léon X, que l'Allemagne traite de païen en ses libelles et que les catholiques n'ont pas défendu comme il le mérite.

Elève d'Ange Politien, de Chalcondyle, de Bolzani encore jeune, et de ce sang précieux à l'égal des plus illustres qui coule aux veines de Médicis, Léon X est l'homme le plus cultivé de son temps, le plus généreux, le plus doux.

Sans doute, il chasse à Cervetri et il pêche à Bolsène, il joue aux cartes avec ses cardinaux : ce sont les ombres de ce beau cadre; Paul Jove ne nous satisfait pas en déclarant ces passe-temps dignes d'un prince noble et heureux.

Ce n'est pas par inconscience, comme on l'a prétendu, que Léon X accepte les annotations d'Erasme au Nouveau Testament et la dédicace du livre de Hutten sur la Donation de Constantin; il obéit à une politique transcendantale. A lui sont

dédiées la bible polyglotte de Ximenès, la grammaire hébraïque de Guidacerio, la version d'Aristote d'après l'arabe.

Il indique à Vida le sujet de la Christiade et loue Sannazar du *partu Virginis*. Salvens en France, Heytmer en Allemagne, Bazzono en Vénétie cherchent pour lui les livres rares; il paye cinq cents sequins un Tacite plus complet que l'édition de Milan.

De l'imprimerie fondée par Chigi, sortent Sophocle, Homère, Pindare. Il mourut jeune et laissa le trésor vide : mais il avait enrichi l'humanité de mille chefs-d'œuvre.

Supposons-le moins prince et beaucoup plus prêtre, qu'il se fût entouré de théologiens et qu'il n'eût donné sa faveur qu'aux sciences sacrées : cela aurait-il empêché un moine, lecteur de Tauler, de dire que nous appartenons tous au sacerdoce et qu'il est plus utile de se prémunir contre l'œuvre que contre le péché ?

Melanchthon explique le succès du Saxon : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a débarrassés des évêques; on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction. » Il faut se souvenir que le clergé possédait le tiers des terres en Germanie et que la sécularisation, promise par le réformateur, représentait pour les nobles une considérable augmentation de territoire.

Savonarole eût-il fulminé contre Léon X? On n'ose répondre, quand on voit son pontificat jugé comme une renaissance du paganisme. Que signifie ce mot exaspérant ? comment *paganus* s'applique-t-il aux hommes les plus policés? Les premiers chrétiens désignèrent ainsi les gens des campagnes qui restèrent plus longtemps attachés aux superstitions de l'ancien culte. Depuis, les Jourdains de l'histoire ecclésiastique ont fait des pendants des mots « païens et chrétiens », et tout ce qui n'est pas chrétienneté est païennie. Cette expression sert comme celle de gentilité, qui équivaut à l'humanité, moins une infime fraction de la race sémitique.

Léon X fut le pape des Gentils, le pontife humaniste; il aima trop les arts, disent les plus modérés. Que ceux-là veuillent bien nous dire quels services les Cajetan, les Egidius de Viterbe, les Emile Cesio, les Ferreri, les Sadolet, les Ghiberti, tous profonds théologiens et presque saints — ont rendu à l'Eglise, en comparaison du peintre Raphaël Sanzio, qui depuis

des siècles arrête la pensée audacieuse de l'éternel Attila par ses fresques incomparables.

Les chefs-d'œuvre, apologies non pareilles, témoignent en faveur de la doctrine qui les inspira. Ce fleuve d'étrangers qui passe presque chaque jour à travers la Sixtine et monte le médiocre escalier des *chambres*, rend hommage moins au pape régnant qu'à Léon X. Beaucoup avouent hautement qu'ils ne sont pas catholiques ; personne ne passe volontiers pour un barbare. Ce ne sont point des pèlerins, ces porteurs du Murray et du Bædeker, ils viennent cependant, de très loin, et à grands frais, pour saluer l'œuvre du Médicis. Nul ne rougit d'ignorer les théologiens cités plus haut et tout le monde veut avoir vu les Raphaël ! Ils sont obligatoires, quoique sacrés : et c'est grâce au génie humaniste que le plus incrédule se voit forcé à étudier le dogme chrétien, sous peine de rester parmi les ignares.

Les cieux racontent la gloire de Dieu et les chefs-d'œuvre celle du catholicisme, et dans une langue vraiment universelle, celle des formes. En Occident, l'art disparaît dès que le catholicisme s'éteint. Dürer, le plus grand des artistes germains, en est le dernier. L'humanité religieusement a vécu d'images plus que de textes, et malgré le changement prodigieux amené par l'imprimerie, l'architecture et ses succédanés continuent à parler théologie éloquemment. L'immaculée Conception se trouve proclamée par une suite de Madones, sans que l'esprit ait à s'enliser dans les ornières rationalistes ; l'art opère par une affirmation sensible d'une grande puissance. Il réalise ce qu'il exprime et rend visibles les abstractions. Il existe une logique des formes tout à fait victorieuse et le dogme lui emprunte un blason clair et lisible pour le croyant comme pour l'infidèle. Luther employa l'image ou plutôt la caricature contre Rome. Les amateurs d'estampes connaissent le pape-âne et le moineveau.

Le pape-âne avec la main droite semblable au pied d'un éléphant (pouvoir spirituel) et la main gauche d'un homme (négation du pouvoir temporel) ; avec un pied droit à sabot de bœuf (prélats) et un pied gauche en griffon (canonistes) ; avec ventre et poitrine de femme écailles de poisson aux bras ; tête de vieillard adhérente à la cuisse et enfin un dragon que la décence défend de préciser : voilà les thèmes que le réfor-

mateur donnait à Lucas Cranak au même temps où Léon X commandait la « Chambre de la Signature ».

Dans une œuvre qui doit durer autant que ce monde, et où l'inspiration est peut-être le plus constant facteur, on ne peut juger une manifestation dans le temps où elle se produit; ses conséquences la classent et la qualifient.

Or, l'Eglise, par son essence, tend à l'universalité plutôt qu'à la sélection rigoureuse des fidèles et des moyens. Le pêcheur d'hommes ne fait pas le tri des poissons, suivant leur qualité : il prend tous ceux qu'il peut atteindre et ses filets doivent être appropriés à ce mode : à vouloir jeter le même appât et les mêmes engins partout et toujours, il compromettrait son vœu.

Nous avons vu la philosophie donner d'abord sa méthode à la théologie, puis s'incorporer à elle.

Le catholicisme ayant pour textes sacrés deux livres de langue morte, l'un hébreu et l'autre grec, tous deux transportés dans une langue de caste, le latin, il était fatal que l'étude s'étendît aux autres livres de ces trois langues pour en tirer des éclaircissements et des confirmations. Ce mouvement ressuscita d'une part la Kabbale, le Talmud, et rendit attentif aux commentaires arabes : tandis que le contact intellectuel avec les Asiatiques, amené par les Croisades, créait des préoccupations nouvelles.

Nous ne pouvons pas nous figurer le ravissement d'un chrétien découvrant l'idéalisme de Platon, le mysticisme de Plotin : il lui semble que sa foi s'agrandit et s'élève : et de fait sa pensée perçoit, par la comparaison, un plus grand nombre de rapports : il retrouve, même chez les gnostiques, le logos de saint Jean. Enfin il étudie la langue choisie entre toutes comme langue sacrée et en lit les chefs-d'œuvre pour se préparer à la bonne expression des choses divines.

L'antiquité philosophique et littéraire ne ressuscite pas sans montrer ses institutions et ses personnages ; la comparaison historique en étendant l'horizon cérébral le peuple d'une multitude de points forcément profanes.

Dans cette voie d'investigation, l'esprit moderne ne s'arrêtera pas : on découvre un nouveau monde et chaque partie de l'ancien se précise chaque jour davantage. Le commerce réunit momentanément des hommes d'origines très diverses et ils

échangent leurs idées avec leurs objets. Dès le XIVe siècle, Venise accueille les doctrines avec les produits du Levant ; et les Grecs chassés de Byzance achèvent de compliquer la mentalité occidentale.

Le monde moderne commence, incapable d'une autre unité que celle qui résulte de la culture ; or, celui qui a charge de l'âme universelle ira-t-il, contre la profonde parole de son Maître, verser le vin nouveau dans le vieux vase, c'est-à-dire proposer à des hommes ignorants de la scolastique ses vénérables formules ?

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

VOYAGES

A Mme la Baronne de Lallemand.

> Je n'osé onques tourner la face devers Joinville, de paeur d'avoir trop grand regret et que le cueur me attendrist.
>
> LE SIRE DE JOINVILLE.

D'autres vanteront l'étendard de vapeur amplement épanoui sur un tillac jusqu'à ce que ses franges s'effilochent entre ciel et mer ! D'autres se pâmeront à la panique des paysages, devant les campagnes qui se sauvent en emportant leurs pelouses pêle-mêle avec leurs potagers et leurs pacages ! D'autres berceront avec délices la cantilène de leur songe aux cadences de la houle !... Moi, je crains legalop de la locomotive, cette dame vagabonde que son humeur trop fantasque emporte sur la grand'route ! Oui, après la suie du wagon, je ne hais rien tant que les malsains engourdissements sur le pont du paquebot, les membres tressautant aux trépidations de la chaudière ou grelottant à la bave des embruns, les compagnons que je n'ai point choisis et dont le papotage polyglotte me tracasse et me tympanise...

Jamais si peu de commerce avec soi-même qu'en voyage ! Conflits effroyables des sensations, souci tout matériel du bien-être ou du mal-être, nausée de la nourriture, dégoûts et désirs qui sans pudeur empiétez sur le plus intime de ma pensée, une telle usurpation très vite me démoralise !... Pourquoi les suaves citronniers de Céphalonie n'envoient-ils pas à mon navire, qui cherche la Grèce par delà le bruissement de la mer Ionienne, quelques bouffées de feuillages et de fleurs, comme un premier message du printemps hellénique ?...

★

Mon adolescence, autrefois, cultivait la nostalgie de certains territoires et de certaines villes dont le seul nom me ravit de stupeur. Elle imaginait la Polynésie, où chaque îlot madréporique, sous le panache de son palmier, flotte comme un

jardin suspendu sur les vagues. Combien souvent je me suis promené en esprit à Honolulu, sur l'esplanade qu'ombragent les brillantes bannières des bananiers !... Dans aucun autre archipel du Pacifique la végétation ne germe avec plus de luxuriance qu'au royaume d'Hawaï... Une impétueuse impulsion sans cesse m'entraînait aux clairières où je savourais la mangue et la goyave en compagnie d'indigènes sveltes qui empilaient, dans ma case, l'orange d'or sur la noix de coco et qui m'embarquaient dans leurs pirogues à la poursuite du poulpe ou de la perle. Puis, au crépuscule, quand le ciel blanchissait comme une cire vierge, ils m'installaient sous un arbre à pain, parmi les bosquets de bambous auxquels s'enlace la liane. La flûte et le tam-tam scandaient alors le rythme d'évolutions diverses, et particulièrement du *lomi-lomi* et du *hula-hula*, qui sont, de toutes les danses, les plus licencieuses. — Comment oublier de tels mirages? — Mon corps a si mollement reposé sur les coraux herbeux d'Océanie, mes narines se sont soûlées de si capiteux aromates aux Paradis du Sud que ma surprise serait médiocre de pêcher la truite en Nouvelle-Zélande ou d'inspecter à Molokaï la léproserie du Père Damien...

Mon Dieu! c'est la magie et le mystère des continents submergés qui me séduisent, et c'est aussi le charme de vos voyages et de vos naufrages, Gulliver et Crusoé!... Ne pourrai-je atterrir, un jour, sur la grève d'Atlantide? Ne verrai-je ni la blême contrée des Lotophages, ni Ophir tout odoriférant des elixirs et des gommes que négociaient, à grands frais, les escadres du sage roi Salomon?... Ne saisirai-je pas cette fugitive Thulé qui insensiblement recule vers l'extrême banquise du Pôle?... Ah! quel enchantement de renouveler par delà Cancer et Capricorne les périples de Néarque et d'Hannon ! Quand voguerai-je — à l'exemple des preux et des paladins qui appareillaient sur une rade historiée de couleurs héraldiques — vers le pays des Sères où se termina la conquête d'Alexandre? Mon pilote mettra la barre sur la péninsule parfumée des épices. Et là, loin de trafiquer la cannelle et la girofle avec l'opium et l'indigo, je scruterai le littoral baroque où gîte, selon de véridiques portulans, la race des hircocerfs, des hippogriffes et des harpies... Ni les cyclopes ni les pygmées cannibales ne m'empêcheront de séjourner aux provinces du

Prêtre Jean et de Balkis, reine de Saba... Bien plus tard seulement, une fois l'empire de Cathaï exploré, je me ressouviendrai de l'Europe, afin d'y ramener et d'y prolonger avec honneur une vieillesse non moins fameuse que celle de Marco Polo à Venise...

Mes réminiscences se réveilleront volontiers pour mes amis et pour moi-même. Entre mille autres épisodes, je raconterai cette nuit constellée de là-bas où le miaulement de la mousson ne put nous cacher le bruit d'une carène fendant les flots, si bien que nous accourûmes effrayés à bâbord. Un bâtiment d'extraordinaire tonnage, la coque ballonnante comme un ventre d'hydropique, filait devant nous à une vitesse prodigieuse. Un fanal cramoisi flamboyait à sa proue. Et nos cheveux se hérissèrent, et la sueur glaça nos tempes, car la silhouette funèbre et fantastique, et le silence de la dunette et la voilure couleur de sang ne dénonçaient que trop la frégate fantôme qui porte à son bord un capitaine maudit : le Hollandais Volant !...

A des interlocuteurs de gai visage et de corps musculeux, j'interdirai les sérénades, les mascarades, et leur promettrai une plus fougueuse musique sur l'eau, de crainte que leur vigueur ne s'engourdisse à l'image paresseuse de la Méditerranée entre des canaux et des lagunes.

— « L'Océan veut un maître ! » leur dirai-je. « Recrutez-moi donc un équipage de hardis gaillards et cinglez vers l'Equateur. La mouette, au débouquement de la passe, conjurera de son aigre cri salutaire la cantate mielleuse des Sirènes. Adamastor, debout au cap des Tempêtes comme une colossale statue d'airain, vous indiquera de son bras tendu la voie des Indes. Et de singulières créatures vous étonneront aux zones torrides, l'ornithorynx, le kangourou, un oiseau dont la queue se bifurque en forme de lyre, le cygne en deuil de Nouvelle-Hollande, et le kracken, cette pieuvre si monstrueuse que les plus poltrons n'osent y croire. Et peut-être, les brises alizées se taisant, par un soir d'accalmie, de nouveau tonnera, dans l'immensité des solitudes australes, ce héraut invisible qui, aux premières années de notre ère, proclamait à toute voix la déchéance du Grand Pan !... »

★

Hélas ! combien de navigateurs s'en reviennent navrés,

n'ayant rien vu de ces merveilles ! Ce qui rendait si captivantes leurs chimères, sur le mail de leur petite ville et aux étroits jardins où l'on empaille les groseilliers à l'approche de l'hiver, c'était la perspective de l'éloignement, la promesse et le péril d'une escapade hasardeuse, — peut-être le prestige d'un vocable exotique.

Les quatre syllabes d'Honolulu éclataient comme une explosion dans la tranquillité d'une rêverie provinciale. C'était, en moins d'une seconde, une vertigineuse descente aux antipodes.

Mais quiconque se transporte réellement aux îles Sandwich maudira les quais en pierre blanche où cornent des tramways électriques, les consulats adossés aux entrepôts, aux douanes, et le souverain aborigène qui confère avec un bénévole sourire la plaque de Kalakaua Ier. Ces déboires constituent la rançon des voyages.

On revendiquait presque une nouvelle planète, Altaïr ou Bételgeuse, pour soleils, la fantaisie en défaillait par avance de convoitise, et voilà qu'on retrouve partout les répliques innombrables d'une même banalité. — A trop changer de matelas, finirait-on par coucher à terre?

★

Non, car il est une technique des voyages!...

Elle ne consiste pas dans l'expérience de certaines transactions, achat d'un ticket, enregistrement d'une valise. Le virtuose du genre n'est donc pas le légendaire Anglais qui compulse des horaires et parlemente sans impatience avec les contrôleurs de wagons-lits. Partir et parvenir se rapportent à l'art de voyager comme, à l'art de vivre, la naissance et la mort : extrémités qui délimitent l'intervalle intéressant. L'entre-deux seul nous occupe. Et, de même que le sage spéculatif entretient toujours dans son esprit le calme et la clairvoyance indispensables à la méditation, jamais le pèlerin voluptueux ne négligera les deux sources d'allégresse qui sont la curiosité et la sympathie de son âme.

La misère est qu'avant de se livrer on se marchande âprement. Trop de prudence nous dupe. Or, la condition nécessaire du plaisir est cette libre curiosité par laquelle chacun s'affranchit de soi-même et qui, du reste, ne suffit pas encore où l'on veut dépasser la superficie. Nul ne saisira jamais la

moelle ni le tuf des choses, avant que des affinités sentimentales et intellectuelles se soient ourdies entre l'observateur et son objet. Nulle perspicacité sans l'amour. C'est du dedans et non du dehors que s'exerce un regard vraiment lucide. Mais quelle infinie richesse de cœur suppose une telle pénétration!...

★

Le philosophe païen hésitait à prescrire ou à prohiber les voyages. Et je m'explique son embarras en réfléchissant que les Grecs n'aimèrent jamais les traversées inutiles, même après que le commerce des Phéniciens les eût familiarisés avec la mer. Hélène ou Toison d'Or, il fallait une proie inestimable pour attirer au loin les guerriers des temps héroïques. Si Hérodote et Platon s'enquièrent en personne des peuples étranges, Socrate, un Athénien, refuse de franchir les berges de l'Ilissus. Et ceux qui se risquent au delà ne rapportent qu'un gain médiocre. Leur orgueil national proteste contre toute accointance avec le barbare. Ils l'étudient à distance et de fort haut, comme l'ibis ou l'ichneumon.

Quant aux Romains, qui s'asservirent trois continents pour transplanter leurs prolétaires, ils domestiquaient le monde avec une sérieuse méthode, parce que la déportation systématique donnait de bons résultats. Mais la majesté du nom romain ne tolérant pas le contact entre fonctionnaires et administrés, leurs penseurs, comme leurs poètes, jugent superflus les déplacements... Qui passe la mer, affirment Horace et Sénèque, ne change que son ciel. *Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.* L'âme, partout, reste identique. Et c'est justement cette âme récalcitrante et rigide comme une argile trop sèche que Tacite prête, malgré lui, à son insu, aux personnages de sa *Germanie.*

En définitive, ni les Grecs ni les Romains, et pas plus les Musulmans exterminateurs d'infidèles que les Juifs bouffis d'amour-propre ethnique ne tentèrent de résumer en eux-mêmes plusieurs civilisations hétérogènes et de dilater leur intelligence par le bonheur de comprendre et d'aimer davantage. Une telle sympathie n'échauffe que les cœurs épris d'une plus vaste société. Jésus-Christ, le premier, fit jaillir l'étincelle. Ce fut son plus prodigieux miracle. Et si jamais, dans l'obscur déroulement des âges, sonne pour les religions cadu-

ques le clairon d'un Jugement Dernier, les apôtres martyrs seront glorifiés d'être morts en attestant à leurs bourreaux la fraternité universelle des hommes.

★

Cette fraternité comporte un don de soi trop absolu pour que chacun s'y décide. La plupart des voyageurs s'en prennent à la nature, alors que leur sensibilité s'immobilise dans la plus fainéante inertie. Gœthe, il est vrai, déclare que la poésie, après avoir anticipé sur le monde idéal, ne reçoit que trouble et importunité du monde actuel. « Car celui-ci prétend fournir pour la seconde fois à la poésie ce que déjà elle possède sous une autre forme. » Mais il n'y a de répétitions proprement dites que pour une conscience émoussée !... Jamais deux représentations plastiques ne coïncident exactement. Tant pis si le talent ne suffit pas toujours à percevoir la délicate variété des contours et des nuances ! Que l'artiste se fasse seulement aussi souple que le monde est multiple : il s'épargnera les déceptions !

Celles-ci viennent souvent de la stupeur où nous jette l'imprévu. N'est-ce pas, en pareil cas, notre manque d'élasticité qui nous vexe ?... Si le public s'acharne à dénigrer des œuvres belles, mais singulières, c'est que la rencontre d'un génie vraiment original est trop neuve pour qu'elle ne déconcerte pas le faux amateur. Il cabale et critique alors, tremblant que son désarroi ne décèle son incompétence. Et de même, en voyage, qui n'échange pas facilement sa rêverie contre le réel, accusera de son mécompte l'Estramadure ou la Toscane...

★

Bien peu imiteront l'Américain Lafcadio Hearn, qui, pour mieux s'acclimater au Japon, se fit plusieurs fois Japonais par le langage, par le costume, par le régime, par l'épouse qu'il choisit indigène, et jusque par le fils qu'il intruisit lui-même dans l'idiome et dans la culture dont il s'était passionnément imbu à force de les enseigner comme maître d'école aux petits enfants jaunes. Longues années, il résida loin du littoral que déshonore la cupidité colérique de l'Européen, là-bas, parmi les anachorètes et les érudits du Nippon qui l'aimèrent et

l'avouèrent pour l'un des leurs, dans la patriarcale province d'Oki. Il travaillait sans hâte à ses livres, ne regrettant ni les criardes républiques des Antilles, ni les bureaux de rédaction à New-York, ni même la riche Louisiane où les nègres bateliers rament sur le Mississipi en nasillant de bizarres barcarolles. Chaque soir, revenant chez lui — à Matsué — Lafcadio Hearn troquait sa robe d'instituteur contre une ample tunique soyeuse ; puis, à la fraîcheur furtive du crépuscule, jouissait sur sa vérandah de la plus tendre contemplation.

Les mousses, les rochers naturels, les chrysanthèmes, et les pavots, et les pivoines de son minuscule jardin raffiné figuraient sous un symbole multicolore et tangible quelque fiction abstraite comme la Chasteté, le Repos de la Conscience, la Sérénité du Sage ou la Connaissance des Mystères.

Il appréciait adroitement les allusions de l'allégorie.

Ne comprenait-il pas le sourire stoïcien de toute une race, depuis qu'une nuit, à Kioto, il avait vu un jeune garçon s'incliner devant une statue de Jizo et reproduire fidèlement sur sa face puérile le sourire inextinguible de l'idole?

Et Lafcadio Hearn évaluait par ce signe à quel point l'imprégnait une civilisation toute contraire à la sienne...

Eh bien! en admettant que la nature soit la pagode où sourit tout un peuple de divinités propices, la sagesse nous exhorte à recueillir dans nos prunelles un reflet rayonnant de leur bienveillance pour en illuminer notre vie. Telle est la fin des voyages. Parce qu'elle ne se révèle pas toujours à l'adolescence, et que plus tard le froid de la vieillesse nous empêche de la suivre, Platon nous assigne une période de vingt années, entre la quarantaine et la soixantaine, pour nos courses.

Si la mémoire en sa fraîcheur garde mieux les langues étrangères, l'intelligence en sa maturité s'adapte plus docilement aux civilisations disparates. Le point capital, dans l'un et l'autre cas, est que l'entendement cristallise suivant des systèmes géométriques différents. La série de ces métamorphoses, loin d'épuiser, loin de réduire les personnalités, les confirme par une opulente efflorescence et les régénère par on ne sait quelle exaltation de leurs énergies ascensionnelles...

★

Je le confesse, cette formule de biographie qu'on nomme

« la théorie des milieux » toujours m'a sourdement déplu. Néanmoins je n'ose la condamner, car j'aurais peine à me persuader que mon essence subsiste identique sur la rocaille d'Acarnanie et sur le gazon de Seine-et-Oise. Un instinct m'avertit que mes départs et mes retours m'accompagnent d'une transformation assez semblable aux modulations de la musique. Le thème initial s'amplifie ou se magnifie, plutôt qu'il ne se modifie, dans le fluide réfringent où il immerge. Et, si imperméable qu'on se pique d'être aux influences externes, on épie curieusement sur soi-même le contrecoup de ces vicissitudes. Notre âme ne s'environnera jamais de palissades assez hautes.

Il est donc permis d'attribuer une vertu souveraine aux suggestions d'un décor. Tel déménagement, à Paris, stimulerait une imagination qui s'étiole à l'ombre du Marais ou des ternes Gobelins. Le courage se noie aux immondes pluies qui ruissellent sur le pavé des cours. Où l'aube n'entre jamais toute claire, la chambre se change vite en arsenal de cauchemars. La nostalgie nous assiège alors d'un voyage de plaisance au Paradis. Et comment refuser à notre âme anémiée les voiles pourpres des balancelles sur le golfe de Salerne, les jasmins qui étreignent passionnément les balustres des miradors dans l'Andalousie frémissante et crispée au crépitement de ses guitares, et la limpide Lombardie, tout ensemble pâturage et bocage, vaste jardin célébré des cigales, grange des grains, citerne des eaux salubres, si fertile et si nourricière qu'elle fut, pour le génie septentrional de Gœthe, une seconde mère en même temps qu'une amante?...

*

Oui, rien n'atteste mieux la véhémence avec laquelle un beau voyage ressuscite l'inspiration que le froid matin de septembre 1786 où Gœthe se met en route pour l'Italie. A peine s'il a prévenu Charles-Auguste. Point du tout Mme von Stein. La délaissée ne soupçonne pas que son ami emporte là-bas toutes les ébauches, drames et poèmes en préparation, le manuscrit d'*Egmont*, quelques scènes du *Tasse*, abandonné depuis 1780. Enfin, la plus volumineuse liasse est celle d'*Iphigénie*, complètement achevée en prose, qu'on s'obstine à croire la fille naturelle de Mme von Stein, alors qu'elle appartient à l'actrice Co-

rona Schroeter, la « Bonne », la « fleur qui se montre au monde » et « dont le nom même est une parure ». — Depuis longtemps il ne reste qu'à transcrire la tragédie en vers ; mais les strophes ne s'alignent pas...

Dans quelle autre carrière mémorable est-il un intermède aussi pénible que les dix premières années à Weimar ? — Relevailles laborieuses après *Goetz* et *Werther*. Rien que des avortons difformes entre 1775 et 1786 ; un barbouillage mal replâtré de galopin, *les Complices*, puis les fastidieuses fadaises qui s'intitulent *Ervin et Elmire* ou *Claudine de Villa-Bella*. En vain Gœthe s'excuse-t-il sur l'importance de ses fonctions : théâtre d'amateurs pour la duchesse-mère Amélie, exploitation des mines d'Ilmenau. La ballade le rebute ; le souffle s'épuise dans ses poumons. Deux âmes adverses le déchirent : d'abord la révolutionnaire, follement infatuée de Shakespeare et de cathédrales gothiques ; puis cette studieuse élève des Grecs, à l'école chez Spinoza, chaste et de savante culture comme la mathématicienne Hypatia qui professait le panthéisme sur l'estuaire du Nil. — Entre elles deux, il hésite. — A laquelle obéir ?

Soudain, il se rappelle que ses voix modulent une mélodie plus pure, chaque fois qu'une mission le ramène à la campagne dans l'innocente assemblée des bouleaux et des aulnes. Le meilleur de ses « lieder », durant ces dix stériles années, ne le doit-il pas à des excursions dans le Harz ? Eh bien ! qu'il se détache de son duc, loin du frivole et futile cénacle !... Et qu'importe la correspondance avec sa trop instruite amie ?... Toute maîtresse se remplace. — Après la pauvre Charlotte Buff, voici le tour de Charlotte von Stein !

Gœthe s'enfuit brusquement. Et moi, j'ose le dire, je ne guette pas sans angoisse le progrès de sa chaise de poste. Ah ! mon poète, escaladez enfin ce montueux Tyrol !... Iphigénie se réveillera d'elle-même dans les vergers et les vignobles où la verdure tremble et miroite au soleil vif de Virgile. Respirez le parfum des magnolias sur les berges du lac de Garde ! Cherchez à Vérone, sous le balcon de Roméo et Juliette, le grenadier en fleurs où vibre une aurore plus musicale que l'alouette ou le rossignol !... Et si vous admirez outre mesure à Vicence les bâtisses de Palladio, ne craignez pas que je vous reproche vos contre-sens ou vos faux-sens, ni cette antiquité qui vous éblouit

à travers vos lectures de collège. Confondez à votre aise Ictinus avec le Bernin et Phidias avec Bramante ! Je bénis la méprise qui enfante vos chefs-d'œuvre...

Les plus enviables trésors que vous emporterez d'ici ne sont pas vos *Elégies Romaines*, encore moins vos *Epigrammes* ni la relation de votre voyage. Cette littérature, on le sait, a été rédigée après coup dans le pavillon de Weimar. Ainsi s'explique la ressemblance de vos Italiennes avec cette petite pécore de fleuriste dont vous fîtes votre concubine et plus tard votre épouse. Vos Bettine et vos Faustine, ce sont des filles que chacun a eues sans se vanter, car leurs faveurs ne coûtaient rien. Et puis, souffrez que je l'avoue, tant de désinvolture dans le libertinage nous déroute. Cela est moins païen que tudesque ; les anciens y mettaient plus de formes. Horace lui-même ne se familiarise pas excessivement avec la volupté. Ce qu'il appelle une peste, un fardeau, la plus pernicieuse des frénésies et des fièvres, se réduit pour vous à une gymnastique délectable...

N'aimâtes-vous que par les muscles ?... Ceux-ci gonflaient énergiquement l'abondance laiteuse de votre chair. Vous étiez un robuste barbare qui ne gémissait pas en étreignant contre sa poitrine la succulente fille dont il célébrait les nattes, les tresses et les chaleureuses carnations. Jamais votre cœur, ayant mesuré l'insuffisance de ses félicités, au plus fort du plaisir ne défaillit de colère : le sang coulait trop paisible à travers les spacieux canaux de vos veines. Ni étouffements ni syncopes. Une béatitude indulgente après la crise, quelques regards affectueux, quasi paternels, sur la campagne assoupie qui se reposait lourdement de sa fatigue, une rêverie satisfaite, — et vous marteliez d'un doigt rude vos hexamètres sur l'épiderme de votre maîtresse...

Mais ce qui vaut cent fois d'excellents pastiches d'après Properce ou Martial, c'est d'avoir obtenu par la connaissance de l'Italie une si infaillible maîtrise sur vous-même. C'est d'avoir judicieusement divorcé d'avec les brumes du Septentrion parmi les aloès et les agaves du territoire latin. C'est d'avoir instauré en vous l'antique Sagesse dont s'émerveillèrent les Allemands. C'est de nous avoir démontré la vertu des voyages et que toute expérience enrichit, soit qu'on envahisse la Champagne avec les coalisés, soit que le docteur Faust

s'envole au Sabbat classique épouser la belle Hélène. — Je tire de vos préceptes cette conclusion que la vie est un voyage de découvertes, lequel ne s'achève que par la mort. Parfois, au terme fatidique de l'itinéraire, deux ombres nous devancent avec un frémissement pareil à celui de la brise engouffrée dans une robe, et c'est la Victoire et c'est la Gloire qui nous précèdent sur la route, le bras tendu et déployant avec orgueil sur l'horizon l'éblouissante armature de leurs immenses ailes d'or. . . . . .

. . . . . .

Mes visions me visitent alors que la région où se confondent le firmament et l'Ionienne se brouille d'une charbonneuse vapeur. Elle s'agglomère et s'amasse : elle s'étage, elle se tasse. Par une transformation presque instantanée, elle s'amincit, elle s'étire, elle s'évide, puis s'élance en colonnette. Svelte et sombre, peut-être semblerait-elle un des fûts en dur basalte sur lesquels s'érige la grotte de Fingal, si elle n'accourait vers nous.

Mais bientôt surgit, sous le même architrave, un second pilier également noir, sans chapiteau. Le ciel blêmit sur-le-champ d'une pâleur blafarde, couleur de lie et de limon agglutinés où quelques flaques livides s'émulsionnent ainsi qu'une huile dense, et la glu coagulée s'étale et se propage avec une foudroyante célérité avant que la trombe nous assaille.

Le drame est trop grandiose pour que la bourrasque m'expulse de ma chaise longue. Nous tourbillonnons dans un entonnoir. L'ouragan siffle alentour comme un fouet : une cataracte ruisselle sur la tente et s'écroule sur le bastingage. D'en haut, les ténèbres se précipitent comme des tentacules suçant la mer. Les lames elles-mêmes ont perdu leur frange d'écume. Elles nous ballottent ; leur brutale et bruyante bousculade ébranle le bâtiment qui bascule, après quoi l'avalanche se rue vers les récifs de Corfou et de Zante en rugissant comme une horde. Notre hélice, par instants, s'égosille, et l'on croirait alors que notre paquebot trépigne entre les vagues et le zénith.

Une femme en satin noir agonise près de moi. Elle pantèle

sur son fauteuil. Sa face ravagée se maquille tour à tour de jaune verdâtre et de lilas, d'écarlate et d'amarante, sous la moiteur glaciale qui découle de son front. Elle refuse tout secours. Le courage lui manque pour redescendre dans sa cabine. A demi morte, elle réclame la fin du monde.

Alors, imaginant la débâcle des pauvres loques peureuses qui râlent, en bas, sur leur couchette, avec quelles sauvages délices je me grise de solitude et d'énergie! Chaque lanière de pluie qui me balafre le visage, les spasmes, les convulsions du navire, ses soubresauts et ses effondrements me transportent d'un si âpre plaisir que je nargue la nausée. Les poings au creux des poches, la tête haute, les narines dilatées, comme un formidable dominateur, je défie la tempête...

★

Quoi! est-ce bien moi qui invectivais, tantôt, les langueurs de la navigation?...Quelques secondes m'ont dispensé le salaire de ma course. C'est que rien ne vaut la nature pour élargir cette notion restreinte de nous-mêmes à laquelle nous condamnent tant d'avares exigences. Si les besoins de la vie quotidienne nous dictent un choix intéressé entre la foule de nos perceptions, pourquoi, de temps à autre, par une immédiate évasion, ne pas nous rétablir au cœur mouvant du monde? — Changement d'air, changement d'optique. — Gœthe libère son âme sous les cyprès de la villa d'Este. Le Japon nous signale chez Lacfadio Hearn les magnifiques déguisements d'un esprit malléable. Et voici qu'un orage sur la Méditerranée me révèle soudain à moi-même dans l'attitude toute exceptionnelle d'un héros!...

Fantasmagories d'une intelligence plus fluide que l'onde, flammes voilées comme l'incendie couvant depuis des millénaires aux sombres entrailles du globe, vos reflets et vos lueurs dansantes chatoient mieux qu'aucune lanterne magique!... Ces Messageries m'auront mené bien plus loin que la Grèce. Mon itinéraire serait vain, s'il ne se doublait parallèlement d'un trajet intérieur.

J'accepte que ma fantaisie inaugure sur elle-même la série de ses expériences lyriques, puisque c'est au-dedans de soi qu'il faut chercher les Sept Merveilles du Monde...

CONSTANTIN PHOTIADÈS.

Mer Ionienne, avril 1906.

POÈME A LA SERVANTE

Fille, dans ton pays d'orge blonde et de seigle,
Où fument, vers le soir, les toits hospitaliers,
Au creux des monts hantés, l'hiver, du vol des aigles
Ta jeunesse chanta parmi l'or des paillers.
Rousse d'écorce autant qu'un osier des rivières,
Tu mûrissais avec les fruits, ne sachant rien
Que vivre et résignée au joug quotidien,
Attendre le retour des tâches coutumières,
Comme l'hérédité de la glèbe l'apprend.
Sève obscure, ton cœur battait indifférent,
Prisonnier des saisons sous le sarrau de toile,
Un soir d'été muet, fiévreux d'ombre et d'étoiles,
Dans la complicité des pacages déserts,
Tu fus l'amante en proie au désir qui conquiert...
La honte du péché, sur les routes sans lune,
Te chassa, les flancs lourds, hors du pays natal.
Et le fils de ta chair mourut... Quel âpre mal
Aggravant ta détresse alors de sa rancune,
Le mensonge de nos pitiés qu'on t'avoua,
Ou le faix trop pesant de la misère humaine,
Ployа tes os, tordit tes muscles, te noua
Comme un saule gibbeux que la hache malmène,
Et marqua désormais ton corps de sa laideur ?
... Il te restait tes doigts de fileuse de laine,
Tes mêmes yeux toujours éclairés de candeur,
Ta résignation par la souffrance accrue,
Ton chapelet de buis dans un nœud du mouchoir...
Tu mandias, outant aux ténèbres des rues,

La nuit. Certain hiver, tu levas le heurtoir
De chez nous, et ta voix, dans l'ombre grelottante,
Pleurait : « Vous n'auriez pas du travail ? J'ai si faim. »
Ma mère ouvrit la porte et dit : « Entrez, passante ;
« Chauffez-vous et ne pleurez plus, voilà du pain. »
C'est ainsi que chez nous, fille, tu fus servante.

Or, tous les souvenirs de mon jeune matin
— Cloches ! Illusions de légende baignées,
Naïfs enchantements en-allés sans retour
Qui, plus tard, en dépit de la rigueur des jours,
Laissent d'aube, parfois, notre âme illuminée ! —
Je les évoque en la blancheur de ton bonnet,
Servante, dont la voix, tel un rouet ronronne,
Dévidait la sornette ancienne. — Monotone,
Ton parler cévenol, fleurant l'âpre genêt,
Savoureux et hâlé comme un miel de l'automne,
Chantait la Dame-aux-Buis, la Traverse-des-Houx,
La Chèvre d'or, la Source aux peurs, les morts qui passent,
Le Paradis du ciel où l'on mange des fouaces,
Les fleurs, les hommes noirs, la bergère et les loups.
Le soir, tu m'emportais dans ta jupe d'indienne,
Lorsque pour le sommeil se closait mon jour clair,
Et je voulais garder ta main parmi les miennes,
Car, les meubles grinçant la nuit comme des chaînes,
La veilleuse, au plafond de la chambre, avait l'air
D'être le mauvais œil ou bien l'étoile rousse.
Pour moi ta pauvre main calleuse était si douce !
Tu m'aimais comme tu priais, dévotement.
Quand je me ressouviens d'une aurore d'enfant,
Je vois toujours passer deux ailes sur mes rêves,
Le front pur de ma mère, ô servante, et le tien.
... Le parc riait ainsi qu'un vieux faune païen,
Nous pillions les secrets des bois-taillis en sève ;
Tu gourmandais la ronce au passage griffant,
La rancune du houx que sa feuille défend,

La lambruche aux ormeaux crispant ses vrilles torses,
L'aubépine hargneuse, et c'est toi qui m'appris
Comment, des gaulis verts faisant glisser l'écorce,
On façonne un flûteau pour paître les cabris.
Tu distinguais le grain quand levait la semence ;
Tu me disais : Le vent parle, les arbres pensent...
Tu m'expliquais au bord du silence les bruits ;
Tu me nommais les fleurs, les arbres et les fruits,
L'insecte fréquentant la source où l'on peut boire,
La plante qui guérit, les oiseaux passagers,
Et nous cueillions, afin d'embaumer les armoires,
L'aspic de la montagne ou les coings du verger...
Ainsi tu souriais toujours à mon caprice ;
Ton aveugle adoration ne tolérait
Nulles sévérités justes qui me punissent.
Bien souvent tu pleuras parce que je pleurais...
— « Pourquoi donc m'aimes-tu de tendresse pareille ? »
Demandais-je étonné parfois quand j'eus grandi ;
Tes yeux flambaient comme une braise qui s'éveille,
Et tu me répondais : « Vous étiez si petit... ! »

Les ans passent. Un jour tu sentis, pauvre fille,
La mort à ton chevet s'asseoir, et tu luttas.
Délirante ta main vainement se hâta
De recoudre tes draps sans fil et sans aiguille.
J'errais loin du pays. Les chemins parcourus
Interminablement se vêtaient de Novembre.
Un soir, tu te levas disant très bas : « Il rentre ;
« Je vais border son lit. » Ce soir-là tu mourus.
Du tombeau paternel j'ai descellé la pierre,
Et fait pieusement, dans son ombre, inhumer
Ton cercueil de sapin sur le chêne des bières ;
Et j'ai pleuré ton cœur qui m'avait tant aimé.
— Aujourd'hui, par hasard, je connais ton histoire,
Glaneuse qui chantais, dans les seigles d'été ;
Je comprends ta bonté, ta douceur, ta piété

Maternelles... Je fus ton fils ressuscité,
Et tu berças d'amour sa mémoire vivante.

. . . . . .

Le siècle est ironique et les paroles mentent ;
Je voudrais n'être pas sacrilège, ô servante !
La vanité des vers est indigne de toi.

Seigneur, réalisez pour elle son beau rêve ;
Si votre majesté s'émeut à notre voix,
Faites avec du ciel, vos anges et des glaives,
Comme une image d'or, son divin paradis.

Et vous toutes déjà mortes quand je naquis,
Cajoleuses dont mon enfance fut sevrée,
Que son humilité parmi vous soit sacrée,
Aïeules, car elle est glorieuse à mon cœur.

Endors-toi, le front haut, dans la paix des ancêtres,
Pauvre fille, mêlée à leur cendre, et dis-leur :
« Un de vos derniers fils qui n'a pu vous connaître,
« A joué sur mon sein et grandi dans mes bras ;
« Grâce à moi, la servante ignorée, à moi seule,
« L'enfant qu'il était hier, certains soirs, savoura
« La complice bonté d'un sourire d'aïeules... »

Alors la mienne répondra : « Merci, ma sœur. »

PIERRE HORTALA.

LES PAMPHLETS CONTRE VICTOR HUGO

(*Suite* [1])

—

Les digressions de Victor Hugo seraient de peu d'importance si les personnages qu'il a peints étaient vraisemblables et si les événements qu'il a racontés étaient possibles, mais ces deux conditions indispensables à toute œuvre d'art ne sont pas remplies dans *les Misérables*. Le premier personnage du livre, l'évêque Bienvenu Myriel, est faux d'un bout à l'autre. Il ne punit pas des peines ecclésiastiques un prêtre qui a refusé d'assister un condamné à mort. Il a si peu de principes de morale qu'au moment où des voleurs lui renvoient le trésor de la cathédrale d'Embrun, il s'élève dans son esprit « la question de savoir si cela doit faire retour à la cathédrale ou à l'hôpital ». Il a si peu de sagesse qu'en accueillant un galérien dans son intimité, il étale devant lui son argenterie et, de la sorte, s'expose à un vol et même à un assassinat. Il a si peu l'intelligence de ses devoirs envers la société et envers lui-même que lorsque les gendarmes lui ramènent Valjean avec les couverts volés, il ment énergiquement, et devient, en quelque sorte, le complice du galérien, en disant qu'il lui a fait don de ces couverts. Il a si peu de solidité dans sa foi que, lors de sa visite au conventionnel, il se laisse séduire à ses doctrines, qu'il en reste ébranlé jusqu'à la fin de sa vie, et que, surtout, venu pour convertir un vieux pécheur, il termine la conférence en lui demandant sa bénédiction. Le conventionnel, sous le rapport de la vérité historique, est non moins invraisemblable que l'évêque. En effet, dans les premières années de la Restauration, les conventionnels n'étaient pas en faveur, mais on ne les traquait pas. A l'avis de M. Courtat, le personnage de Fantine ne vaut pas mieux que les héros précédents.

Par deux distractions, l'une de l'auteur, l'autre du compositeur, Fantine, qui (2e vol., page 8) est mère d'un enfant de 2 à 3 ans, qui (page 9) a l'air *très lasse*, est (page 10) à dix mois seulement « de la

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 267 et 268.

bonne farce », c'est-à-dire de l'époque où elle commençait sa grossesse.

Il est absurde de prétendre que Fantine ait pu vendre ses dents. L'impossibilité commerciale de cette infamie est absolue. Il est absurde encore de prétendre qu'elle a été chassée de l'atelier où elle travaillait, parce qu'on avait découvert sa faute. Quant à Javert, l'inspecteur de police, homme qui, dans son métier, fait de l'art pour l'art et laisse ainsi échapper le forçat qu'il poursuit, homme qui veut être destitué pour un excès de zèle et qui se noie volontairement pour n'avoir pas livré à la justice le bienfaiteur à qui, la veille, il avait dû la vie, Javert est de la plus haute fantaisie. Les condamnations de Valjean, aux termes du Code, sont ridicules et Courtat le prouve dans une savante dissertation juridique. Que dire de la rapide fortune du forçat libéré! A la fin de 1815, il entre comme ouvrier dans l'industrie des verroteries noires et possède à cette époque un capital de deux cents francs environ. En 1820, après quatre ans de commerce, il a gagné un million consacré à de bonnes œuvres, 630 à 640.000 francs placés chez Laffitte, plus, évidemment, le capital employé en usine et fonds de roulement, soit, au moins 860 à 870.000 francs. Le total est 2.500.000 francs. Réunir une pareille somme en quatre années ne s'est jamais vu, dans ces conditions du moins. D'ailleurs, Valjean accomplit d'autres prouesses. Il escalade avec Cosette un mur de plus de dix-huit pieds de haut, c'est-à-dire un mur de six mètres, et pénètre dans un couvent d'où il sort cloué dans une bière. Victor Hugo ne sait pas que les bières sont vissées, et non clouées. Voici deux autres critiques de Courtat :

L'auteur, en décrivant un bandit *imaginaire*, compare sa figure à celle de l'honnête abbé Delille! Je conviens avec M. V. Hugo que Delille n'est point à la hauteur de Racine, mais il reste quelques bonshommes classiques qui lui accordent une place, à tout prendre acceptable parmi nos poètes. Etait-il généreux de chagriner des vieillards inoffensifs par une comparaison aussi baroque? Pourquoi évoquer, sans nécessité appréciable, l'illustre traducteur des *Géorgiques* ?

Cosette, âgée de huit ans et paraissant n'en avoir que six, est envoyée, à une distance d'un quart d'heure, avec un seau *plus grand qu'elle. L'enfant aurait pu s'asseoir dedans et y tenir à*

l'aise. Elle le remplit d'eau et le rapporte à mi-chemin de l'auberge Thénardier; sans Valjean, elle le rapportait jusqu'à l'auberge ; mais l'auteur néglige de nous apprendre comment elle avait eu la force seulement de le soulever de terre.

Je ne citerai pas à la suite de Courtat les erreurs de détail, les petites ou grosses invraisemblances de situation qu'un examinateur patient peut relever dans *les Misérables*. Elles sont nombreuses, cela est certain. Une œuvre comme le roman de Victor Hugo suppose tant et de si diverses connaissances qu'il est difficile de ne pas se tromper souvent. Dans la brochure de Courtat nous trouvons, à côté de critiques proprement dites et parfaitement justifiées, des considérations sentimentales peu intéressantes. Il reproche autant à Victor Hugo de n'avoir pas visité les égoûts de Paris que de déshonorer sa commençante vieillesse d'écrivain austère en glorifiant la passion sensuelle de Cosette et de Marius. Il juge le grand écrivain aussi coupable d'avoir caricaturé une vieille fille que de n'avoir pas vérifié les conditions requises pour devenir subrogé tuteur. Il estime l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* également ridicule d'ignorer le poids d'un homme mort et comment est écrit un quatuor de Hadyn... Ces procédés de critique entraînent fort loin.

Maintenant, que valent les digressions ou épisodes dont j'ai copié le relevé donné par Courtat? *Onde et Ombre* raconte qu'un équipage a laissé un homme se noyer sans lui porter secours. C'est contraire à tout ce que nous savons du dévouement des marins. *L'Année 1817* n'est qu'une satire plus ou moins réussie contre la Restauration. Dans le *Récit de la bataille de Waterloo*, on lit cette phrase choquante : « Ce qu'il faut admirer dans la bataille de Waterloo, c'est l'Angleterre, c'est la fermeté anglaise, c'est la résolution anglaise, c'est le sang anglais. » Selon Victor Hugo, « l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne ». *Le petit Picpus* et *Parenthèse*, où l'intérieur d'un couvent nous est décrit et où l'on nous donne de longs détails sur *l'Obédience de Martin Verga*, sont sujets à caution. Il est probable que Hugo s'est fié à sa seule imagination. *Les Amis de l'A. B. C.* montrent des jeunes gens de caractères faux ou grimaçants. *Quelques pages d'histoire* prouvent bien que Victor Hugo débute dans le genre historique. *La Cadène* : le romancier dit à propos de la *Chaîne de Bicêtre* des choses absolument fausses. On ne trai-

tait pas les condamnés avec autant de brutalité. Dans *la Guerre des Barricades, en juin 1832*, l'auteur a eu tort de glorifier les insurgés.

Le style des *Misérables* égale l'invraisemblance des caractères et des situations, la composition défectueuse du livre.

Le style de M. Hugo, dans *les Misérables*, ne pivote pas autant que dans ses autres œuvres sur la période à trois phrases partagées chacune en trois parties. En revanche, l'auteur est resté fidèle au culte de l'antithèse. On la retrouve presque à chaque page, parfois presque à chaque ligne, soit comme aspiration aux grands effets, soit comme forme ordinaire de langage. J'ai toujours admiré le sentiment modeste qui a déterminé un homme aussi éminent que M. V. Hugo à user d'un procédé à la portée du plus humble manœuvre littéraire. Je conviens qu'on peut ainsi éblouir la jeunesse, satisfaire le goût grossier d'une partie des lecteurs, dérober un succès au vulgaire. Mais M. V. Hugo a le droit le plus incontestable de viser beaucoup plus haut, et il a peut-être tort de dédaigner autant les *délicats* qui, seuls, donnent la victoire en littérature, ou qui l'arrachent à tout combattant indigne après qu'il l'a dérobée.

Là ne s'arrêtent pas les reproches.

La prose de M. Victor Hugo n'est pas moins pénible dans *les Misérables* que dans toutes ses autres œuvres. Quelquefois, cependant, elle semble vouloir marcher un peu plus aisément, mais c'est inévitablement pour conduire le lecteur à des pages, même à des chapitres entiers formant impasse, où l'auteur saisit ses victimes, et leur inflige la torture de mots formant cliquetis, de concetti misérables, d'aperçus grotesques, d'ineptes quolibets, de métaphores excentriques, d'images forcées, de boursouflures gigantesques, d'oppositions puériles, de rapprochements incohérents, de déductions fausses, de comparaisons sans point de contact dans leurs termes, de conséquences déduites de prémisses qui en appelaient de toutes différentes, d'épithètes bouffonnes et antipathiques aux substantifs qu'elles modifient, de verbes qu'il faut prendre dans deux acceptions différentes par suite d'un double régime, de mots pervertis dans leur sens, d'énumérations sans fin, d'interminables périodes... auprès desquelles celle-ci n'est qu'une courte phrase.

Courtat, à l'appui de ses accusations, cite une quantité de phrases baroques extraites des *Misérables*.

Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement.
Tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête.

Mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du visage, pour mettre le holà.

Javert était un caractère complet, ne faisant faire de pli ni à son devoir, ni à son uniforme; méthodique avec les scélérats, rigide avec les boutons de son habit.

Ce mur qui la fusille à bout portant.

Qu'était-ce que ce nouveau venu ayant l'effronterie d'un astre?

Paris est un Malstroem où tout se perd, et tout disparaît dans ce nombril du monde comme dans le nombril de la mer.

Les repas étaient revêches, et la nourriture des enfants eux-mêmes sévère.

L'aurore ose quand elle se lève.

Le médecin s'essuyait les yeux; le cadavre lui-même pleurait.

Il fut le prodigieux architecte d'un écroulement.

Il tapait sur le ventre aux catastrophes.

L'eau passait à travers ses souliers, et les astres à travers son âme.

Ce qui venait de se passer n'eût point étonné une forêt.

Ses cris épouvantés n'osaient sortir de son gosier.

Toute la nature déjeunait; la création était à table.

Il leur pendait des rayons de tous les côtés.

Il y a, dans la brochure qui nous occupe, quatre-vingts citations de ce genre et Courtat déclare qu'il les a choisies dans les passages écrits sérieusement, et non dans ceux où Victor Hugo fait parler intentionnellement ses personnages d'une manière ridicule. On peut lire alors des phrases dans ce goût: « Louis-Philippe pourra utiliser sa royauté à deux fins : étendre le bout sceptre contre le peuple et ouvrir le bout parapluie contre le ciel. » « Thérèse les enfantait et J.-J. Rousseau les enfantrouvait »,etc.

Les dissertations philosophiques de Victor Hugo, et surtout son emploi fréquent de l'argot des voleurs, provoquent de nouvelles ironies et de nouvelles indignations chez Courtat. Si les malfaiteurs sont une plaie sociale, leur langue est une plaie littéraire. Hugo n'en a pas jugé de cette façon et il se sert souvent de cette misérable ressource du réalisme « d'autant plus dégoûtante pour le lecteur que l'auteur est obligé de donner une traduction, en note, de chaque mot argotique ». Il ne plaira à personne de lire ceci :

Ton orgue tapissier aura été fait marron dans l'escalier. Il faut être arcasien. C'est un galifard. Il se sera laissé jouer l'harnache par

un roussin, peut-être par un roussi, qui lui aura battu comtois. Prête l'oche, Montparnasse ; entends-tu ces criblements dans le collège ! Tu as vu toutes ces camoufles ? Il est tombé, va ! Il en sera quitte pour tirer ses vingt longes. Je n'ai pas taf, et je ne suis pas un taffeur ; c'est colombe. Mais il n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne renaude pas, viens avec niousergue. Allons picter une rouillarde encible.

Enfin, les questions littéraires écartées, l'auteur a-t-il atteint le but qu'il se proposait, a-t-il réformé la société, fourni d'utiles indications, écrit un livre ayant une valeur démonstrative ? Non, parce que les personnages choisis sont faux et les événements exceptionnels. Les changements réclamés par Victor Hugo ne s'opéreraient qu'au prix d'une révolution amenant des maux et des troubles plus grands que ceux dont nous souffrons présentement. Le romancier recommande le développement de l'instruction et de l'éducation primaire, et celui des moyens de travail. C'est à quoi l'on s'efforce et il prêche des convertis. Pour ses attaques plus ou moins directes contre la peine de mort, elles sont absurdes et dangereuses. *Les Misérables* sont donc une œuvre défectueuse et inutile.

Telles sont les conclusions de Courtat. Elles sont également adoptées par Perrot de Chezelles, procureur impérial à Châlons-sur-Marne, qui écrivit, lui aussi, un *Examen du livre des Misérables de M. Victor Hugo* (1). Ce grave et savant juriste s'étonne de l'ignorance du grand poète qui a oublié de consulter les statistiques et le code avant d'entreprendre *les Misérables*. Il y aurait vu, aidé de documents, que le cas de Valjean est, pour ainsi dire, un cas unique et baser une démonstration générale sur un cas unique est la preuve d'un esprit léger. M. de Chezelles, qui connaît ses auteurs, cite cette phrase du prince de Metternich : « Les superlatifs sont le cachet des sots » et cette autre phrase de Pigault-Lebrun : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant. » Victor Hugo se trompe encore lourdement quand il affirme : « Marius trouvait simple que de certaines effractions de la loi écrite fussent suivies de peines éternelles, et il acceptait, comme procédé de civilisation, la damnation sociale. » La vérité est que la législation française n'édicte pas de châtiments irréparables, à l'exception de la peine de mort, et qu'elle donne la

(1) Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, 13, rue de Saint-Pères, Paris, 1863.

possibilité de la réhabilitation. Il suffit de lire les articles du Code. L'auteur des *Misérables* commet une nouvelle erreur en prétendant que « l'enseignement gratuit et obligatoire changerait en vingt-cinq années la figure du monde ». Les statistiques sont formelles. Depuis la loi du 28 juin 1833, l'instruction primaire s'est répandue de plus en plus sans que l'on constatât une diminution de la criminalité, et M. de Chezelles, qui n'avance rien qu'il ne prouve, aligne des chiffres éloquents. Hugo souhaiterait voir disparaître la misère et quel remède propose-t-il? Celui-ci seulement : « L'engrais le plus efficace est l'*engrais humain*. Quand on l'utilisera au lieu de le jeter à l'eau, le produit de la terre sera *décuplé* et le problème de la *misère* sera singulièrement atténué. Ajoutez-y la suppression des *parasitismes*, il sera résolu. » M. de Chezelles se déclare étonné avec raison et trouve Victor Hugo passablement utopiste. Aussi bien il est inexact de croire que la misère et l'ignorance engendrent surtout les crimes. Les passions en produisent davantage et les criminels suffisamment instruits et dans l'aisance sont plus nombreux que les autres. De nouveau, la victorieuse statistique vient servir notre auteur quid écide, s'appuyant sur des chiffres, que la paresse et la débauche sont les deux sources premières de la criminalité. Ces questions techniques épuisées, Perrot de Chezelles, quoiqu'il décline sa compétence, n'hésite pas à juger de la valeur littéraire de l'œuvre. Il me paraît assez curieux de connaître l'opinion de ce magistrat sur l'école romantique. Sans doute, elle est un peu suspecte. Il ne pouvait pas oublier les attaques de Hugo contre la justice française ni cet avocat général des *Misérables*, qui, en 1823, « tonnait contre l'immoralité de l'école romantique, alors à son aurore sous le nom d'école satanique, que lui avaient décerné les critiques de *la Quotidienne* et de *l'Oriflamme* ». Cet avocat général est assez ridicule et le procureur impérial se sentait peut-être atteint à travers lui. Toujours est-il qu'il ne montre aucune indulgence. Certes, il ne refuse pas à Victor Hugo « un souffle lyrique parfois admirable, et quelques élans vraiment dramatiques », mais a-t-il accompli jamais un chef-d'œuvre?

Non! L'imagination la plus abondante et la plus hardie ne saurait remplir à elle seule une pareille tâche. A ce don si précieux se joignent chez l'écrivain de génie deux facultés non moins nécessaires :

le jugement d'abord, lumière de l'esprit, qui fait discerner les rapports des choses; — puis le goût, sentiment exquis du vrai, du juste et du beau.

Or l'intelligence exaltée de M. Hugo ne semble percevoir les faits et les idées qu'à travers un prisme incertain et grossissant tout ensemble. Les rapports exacts des objets, comme leurs réelles proportions, lui échappent, et il met en œuvre le plus souvent des données impossibles et extrêmes.

De là ces inventions étranges, sans cesse reproduites, où, sous prétexte, par exemple, de faire éclater, dans la laideur physique ou dans l'infirmité de la condition, la beauté morale, il prend, pour héros de ses drames ou de ses romans, un laquais comme Ruy Blas, une courtisane comme Marion Delorme, des êtres disgraciés de la nature comme Triboulet ou Quasimodo, une prostituée comme Fantine, un forçat comme Jean Valjean.

Les termes amènes qui ont servi à Courtat pour qualifier le style de Victor Hugo sont, à peu de chose près, repris par Perrot de Chezelles qui s'indigne autant que son confrère du goût canaille d'un grand poète pour l'argot. Il s'étonne en outre de trouver dans *les Misérables* ces deux phrases : « Un égout est un malentendu » et « le vieux faubourg est un héros ! » Que Victor Hugo se soit permis de répéter le mot de Cambronne provoque sa nausée.

M. Victor Hugo, qui appelle cela *déposer du sublime dans l'histoire*, me paraît avoir atteint ici les extrêmes hardiesses de ce qu'on nomme à présent l'*école réaliste*, cette fille, en ligne directe, avec les écoles fantaisiste et excentrique, du romantisme et de la Restauration.

Les plaisanteries du poète sont aussi basses que son style. Il place dans la bouche d'un étudiant cette phrase s'adressant à une *péronnelle :* « Fille de cinq louis, tire-moi mes bottes. »

Monstrueux accouplement de souvenirs, qui font songer, dans la même phrase, à propos du pitoyable jeu de mots d'un viveur, au grand orateur de la chaire, et aux sublimes paroles : *Fils de saint Louis, montez au ciel !* adressées sur l'échafaud par l'abbé Edgeworth à l'infortuné Louis XVI.

L'auteur de l'*Examen du livre des Misérables* reproduit encore quelques phrases destinées à nous convaincre de l'incohérence du style de Victor Hugo. Il nous déclare que sa critique

n'est pas plus sévère que le jugement porté par Goethe (1) sur *Notre-Dame de Paris*, en 1831, que les disciples du grand réformateur font plus de bruit que de besogne, et montrent au public « plus de barbe que de talent », que l'école romantique n'a produit aucune œuvre digne d'être remarquée et il conclut que *les Misérables* sont « un amas confus de tous les anathèmes et de tous les sophismes qu'un rhéteur exaspéré peut *jeter à la tête de la société* ».

D'autres pamphlétaires ont pris *les Misérables* plus gaiement et avec une haine égale, sinon supérieure, à celle de Courtat et de Perrot de Chezelles, montré plus de bonne humeur. F. Tapon-Fougas a rimé d'après le livre de Victor Hugo et composé *les Antimisérables* (2), *petite galerie des misérables, poème héroï-comique*. Ce Tapon-Fougas était un pamphlétaire de profession. Dans ses comédies, dans ses poèmes, dans ses romans, il attaquait et critiquait sans relâche. *La Nouvelle-Ménippée* et *le Crispin*, qu'il rédigea à lui seul, contiennent quantité d'épigrammes et de satires. Il a placé en tête de ses *Antimisérables* une virulente préface où il nous dit qu'il a eu toutes les peines du monde à faire imprimer son livre à cause des manœuvres des *hugolâtres* et des *janinocrates*, qui le redoutent et s'efforcent de le déconsidérer par leurs intrigues et leurs calomnies. Cependant il en a triomphé. Depuis deux ans les quinze à vingt mille vers qu'il a publiés « sur le dos de l'ennemi » proclament sa victoire décisive et il espère que le gouvernement de l'empereur assurera à ses pamphlets leur droit à la publicité et à la circulation qui n'a pas été respecté jusqu'alors. Ce qui l'a décidé à reprendre la plume, c'est la parution des *Misérables*, inepte livre choquant la pudeur publique, l'honneur de la langue, du bon goût et du bon sens français et accompagné d'une « orgie des plus misérables réclames ».

(1) Goethe disait : « Je n'ai pas eu besoin d'une médiocre patience pour supporter le supplice que m'a infligé cette lecture. C'est le plus horrible livre qu'on ait jamais écrit. Et l'on n'est pas dédommagé des tortures qu'il vous cause par la joie que pourrait causer la représentation exacte de la nature humaine, des caractères humains : non, tout au contraire, la nature et la vérité sont absentes de ces pages. Les prétendus acteurs que l'écrivain met en scène ne sont pas de choix et de sang, ce sont de misérables marionnettes, qui vont et viennent à sa fantaisie, et auxquelles il fait exécuter toutes sortes de grimaces et de contorsions. Quel temps que celui où un tel livre est possible, bien plus, où on le supporte, où on y prend plaisir ! »

(2) Bruxelles. En vente chez tous les libraires. 1862.

Il a fallu que nous fussions le témoin de cette cataracte intellectuelle qui a envahi presque électriquement tous les yeux et tous les esprits, il a fallu que nous lussions *de nos yeux*, dans le portrait hideux du Thénardier, ces allusions, aussi mal venues que haineuses, à l'adresse de certains *hommes de lettres, classiques* plus ou moins compatriotes *de l'abbé Delille*, pour que nous nous soyons décidé à lever notre hache — ou notre francisque gauloise — sur cette vieille gloire croulante, sur ce piédestal vermoulu, pour faire enfin, si c'est possible, cendre et poussière et du piédestal et de la statue!...

A en juger par ces phrases, il est aisé de prévoir que la fureur de Tapon-Fougas éclatera à chaque vers, et que le ton de son pamphlet sera féroce. Ses plaisanteries, toutefois, sont assez innocentes. Il appelle l'évêque Myriel, l'évêque Tout-Miel; Jean Valjean, Jean V'lajean; Javert, Chatvert, etc., et sous leurs noms travestis les personnages de Victor Hugo tiennent les mêmes propos et accomplissent les mêmes actes que dans *les Misérables*. La raillerie de Tapon-Fougas ne consiste pas à changer ou à ridiculiser les faits, mais à montrer leur illogisme ou leur incohérence. Ses reproches sont identiques à ceux que les deux pamphlétaires dont nous nous sommes occupés adressaient à Victor Hugo. Dès qu'il rencontre une comparaison bizarre, une image baroque, une phrase extraordinaire, l'auteur s'en empare et l'intercale dans ses vers, estimant qu'elle y brillera de sa seule beauté et il prend le soin de nous renvoyer au texte du livre afin de prouver qu'il n'exagère rien. Il relève aussi avec malice les oublis et les erreurs du poète.

> Quand Hugo peut rencontrer un enfant,
> De toute grâce aussitôt l'attifant
> Il nous le peint avec son cœur de père.
> Pour cette fois, il nous montre la paire;
> Ce sont les deux filles de Thénardier
> Se balançant aux chaînes d'un fardier
> Où les maintient un mouchoir sous l'aisselle.

On sait que les chaînes du fardier sont énormes et peu propres à soutenir une balançoire. Tapon-Fougas se réjouit. De même il s'aperçoit plus loin que Victor Hugo prend pour de mauvaises herbes la luzette, qui est la maladie des vers à soie, la nielle, qui est une maladie atmosphérique, et la vesce, qui est une plante donnant d'excellent fourrage. Tout aussitôt, enchanté, il nous en prévient. Les expressions malencontreuses

de Hugo sont soigneusement notées. On se souvient de la phrase du poète parlant de Fantine : « Mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du visage, pour mettre le holà. » Soyez certains que Tapon-Fougas ne laissera pas passer cette... erreur. Il est ravi et trace à son tour un portrait de l'héroïne :

Tout son babil était enchantement.
Sa bouche aux coins voluptueusement
Se relevait si plantureuse et grasse
Qu'elle semblait dire à chacun : Embrasse!
Mais ses longs cils couvraient ce brouhaha
D'une ombre chaste... — Ah! Ah-ah! Ah! ah-ah!
— Quoi! vous riez?... C'est l'auteur qui l'assure...
Fantine était la Vierge la plus pure!...

Il n'omet pas non plus de dire, en passant, à Victor Hugo ce qu'il pense de son œuvre; il lui donne des conseils et rectifie les points défectueux. Lorsque Valjean se dénonce aux magistrats d'Arras afin de sauver Champmathieu, l'auteur des *Antimisérables* déclare :

L'invention me semble malheureuse
Car Jean V'lajean pouvait, sans se livrer,
Son Champmathieu bel et bien délivrer.
Il suffisait d'un avis anonyme
Qui d'une erreur l'eût déclaré victime.
Inutile est cet éclat insensé.

Un autre plaisir du pamphlétaire est de « démonter » *les Misérables*. Il en signale toutes les « ficelles », toutes les combinaisons dramatiques, tous les agencements destinés à produire leur effet tôt ou tard et l'on sent que cela l'amuse infiniment. Mais il s'insurge bruyamment lorsque le poète parle avec irrévérence de sœur Perpétue. Par contre, le portrait de sœur Simplice provoque son hilarité et il le copie dans ses vers. Lui aussi fait un grief à Victor Hugo de ses longs épisodes :

On ne voit point de poème héroïque
Où ne se mêle un récit homérique
D'une bataille au *terrible* fracas,
D'affreux assauts, de sièges, de combats;
Voilà pourquoi l'auteur taille sa plume
Sur Waterloo pour écrire un volume.
Je n'y vois pas de meilleure raison
Pour expliquer cette démangeaison

De ressaisir cette funèbre page...
— S'il ne l'a fait pour allonger l'ouvrage, —
Ou de l'orgueil écoutant le démon,
S'il n'a voulu faire de Hougoumont
Une réclame à sa chère famille,
En découvrant sous roche cette anguille :
Que Hougoumont (1) voulait dire, je crois,
« Mont de Hugo... » je ne sais trop pourquoi.

Et il ajoute, après avoir exposé la facilité de Victor Hugo à disserter sur des événements étrangers à son sujet :

Je suis surpris qu'avec cette méthode,
Pour les auteurs aujourd'hui si commode,
Hugo n'ait pas allongé ses romans.
De deux ou trois... ou six cent mille francs.

De temps en temps, Tapon-Fougas n'hésite pas à lancer une injure à son ennemi. Il l'appelle *filou-sophe*, du nom que l'auteur des *Misérables* avait donné à Thénardier, et affirme que ce dernier ressemblait à un « bedeau de la boutique hugolâtre ».

A la fin du sixième chant nous lisons une *Petite digression sur les éditeurs et le banquet des Misérables*. Tapon-Fougas raconte que l'éditeur Lacroix mit en action *les Misérables* et trouva ainsi une somme très importante. Hetzel n'avait offert que cent trente-cinq mille francs du livre. S'il faut en croire notre auteur

... grâce à la Belgique,
Hugo vendit son roman léthargique
Plus de deux cent cinquante mille francs
A des messieurs de vingt-cinq à trente ans.

Ces messieurs étaient Lacroix et Verboeckhoven. Le livre fut admirablement lancé. Deux volumes parurent d'abord qui éveillèrent une ardente curiosité. On fit attendre les lecteurs plusieurs mois pour exaspérer leur désir de connaître la suite des *Misérables*, après quoi on organisa une formidable réclame européenne, puis un banquet politique donné par les éditeurs à l'auteur.

J'ai sous les yeux une brochure de Gustave Frédérix intitulée *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo* (2) par MM. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie. Des écrivains de France

(1) Hugo disait que l'on pouvait changer ce nom en celui d'*Hougomont*.
(2) Bruxelles, le 16 septembre 1862.

et d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie s'étaient réunis. L'éditeur, M. Fontainas, bourgmestre de Bruxelles, Nefftzer, rédacteur en chef du *Temps*, Bérardi et Pelletan prononcèrent des toats. Victor Hugo répondit par un discours très ému et très éloquent. Cette petite fête a le don d'exaspérer Tapon-Fougas et il perd toute mesure en la racontant (1).Son pamphlet est l'œuvre d'un homme aigri par des insuccès sans nombre. Il nous avoue avoir dépensé plus de vingt mille francs à faire imprimer des œuvres qui n'intéressèrent personne et il en impute la faute aux romantiques et à leurs menées secrètes. *Les Antimisérables* sont entremêlés des confidences peu intéressantes de ce génie et se terminent ainsi :

Si l'on voulait éplucher chaque page,
Et supprimer de ce fameux ouvrage
Tout pléonasme ou répétition,
Toute réclame à l'érudition,
Toute louange avec art ménagée,
Pour plaire à tous les partis arrangée,
Et pour montrer, tous étendards dehors,
Jusques aux cieux... en journaux de tous bords...
Pour faire enfin arriver la pratique
De tout quartier dans la chère boutique,
Je ne sais trop ce qu'il en resterait,
Et si plus d'un volume l'on ferait
Des quatre dont nous avons fait l'histoire
En petits vers... pour notre purgatoire.

Avant d'en finir avec les pamphlets qui concernent *les Misérables*, je signalerai une dernière brochure de A. Vémar, intitulée *les Misérables pour rire* (2), et aussi courte que l'élucubration de Tapon-Fougas est longue. Cette petite brochure offre la particularité de renfermer une photographie de Victor Hugo que l'on ne connaît pas et qui est fort belle. L'auteur a versifié le roman de Hugo et il s'est amusé à écrire sur les rythmes que préférait le poète. Ici, pas de méchantes critiques, pas

(1) Louis Veuillot, dans l'étude qu'il a consacrée aux *Misérables*, et qui est aussi une sorte de pamphlet, dit tenir de l'un de ses amis l'anecdote suivante. Quand Victor Hugo vendit *Notre-Dame-de-Paris* à l'éditeur Gosselin, ne prévoyant pas le succes colossal de ses œuvres, il signa un traité dans lequel il s'engageait à remettre au prix de trois mille francs le volume tous les romans qu'il pourrait publier pendant une période de trente annees, à dater du traité. C'est afin de ne pas être obligé de donner son livre à ces conditions modestes qu'il garda *les Misérables* jusqu'en 1862, bien qu'ils fussent prêts depuis longtemps.

(2) *Les Misérables pour rire*. Dentu, libraire-éditeur. Palais-Royal, 13, galeries d'Orléans. Paris, 1862.

de reproches acerbes, mais seulement de la bonne humeur et une ironie indulgente. Citons, pour donner une idée de la « manière » de Vémar, le commencement d'un court chapitre : *l'Idylle et l'Épopée :*

C'est en dix-huit cent trente et un (1)
Qu'Hugo commence ce volume
A dessiner, d'un coup de plume,
Un bon roi sur son trente et un.
C'est une étrange peinture, Hugo.
A travers sa photographie,
Nageant dans l'encens, l'indigo,
On voit flotter un parapluie.
Pour Louis-Philippe il est tendu;
Mais c'est un hors-d'œuvre, après tout.
Qu'il laisse à Dumas l'Alexandre
Mêler l'histoire avec Pitou.

. . . . . .

Cela ne sonne-t-il pas faux ?
Le père de Notre-Dame
A Sue ici fait la réclame ;
De l'œuvre c'est le seul défaut.

On voit que A. Vemar est moins difficile que ses confrères ; mais il est temps d'abandonner *les Misérables* et d'examiner, en terminant cette étude, un dernier pamphlet qui est, je crois, le plus important de tous ceux que l'on écrivit contre l'auteur des *Burgraves*. Dans un gros volume appelé *l'Anti-Hugo*(2) L.-V. Raoul a examiné les romans, les poèmes et le théâtre de son adversaire, choisissant, pour ses démonstrations, les œuvres qui lui paraissaient caractéristiques. C'est ainsi qu'il analyse successivement *Han d'Islande*, *Notre-Dame-de-Paris*,

(1) Allusion au vers de *Cromwell :*
Demain, vingt-cinq juin, mil six cent cinquante- sept.
Dans la préface dialoguée du *Dernier jour d'un condamné* (*Une comédie à propos d'une tragédie*), on lit ceci :

LE POÈTE ÉLÉGIAQUE.

.... Il a publié aussi un drame, — on appelle cela un drame, — où l'on trouve ce beau vers :
Demain vingt-cinq juin, mil six cent cinquante-sept.

QUELQU'UN.

Ah ! ce vers !

LE POÈTE ÉLÉGIAQUE.

Cela peut s'écrire en chiffres. Voyez-vous, Mesdames :
Demain, 25 juin 1657
Il rit. On rit.

LE CHEVALIER.

C'est une chose particulière que les poésies d'à-présent.
(2) Bruxelles, Kiessling et Cie, libraires-éditeurs, 26, Montagne de la Cour.

Bug-Jargal, *les Pensées philosophiques et littéraires*, *le Rhin*. Parmi les drames, il a pris *le Roi s'amuse* et *Ruy-Blas*. Les poèmes sont représentés par *les Odes et Ballades*, *les Orientales*, *les Feuilles d'automne*, *les Chants du crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les ombres*. Enfin un choix de comparaisons, de définitions et de sentences empruntées à Victor Hugo complète ce livre.

Comme tous les adversaires du poète, L.-V. Raoul justifie ses attaques par le désir qu'il a de conserver « le bon goût et les bonnes mœurs » si fâcheusement compromises et il s'appuie sur l'autorité de Cicéron, d'Horace, de Quintilien, de Longin et de Boileau.

Dans son introduction, il ne fait que reprendre en détail les critiques que nous avons vues maintes fois énoncées au cours de notre étude. Victor Hugo et ses disciples sont suspects quand ils affichent des croyances religieuses. Victor Hugo a eu le tort d'afficher les opinions politiques les plus différentes et, s'il se sert de comparaisons ridicules, il ne se justifie pas en écrivant : « C'est faire un mauvais éloge d'un homme que de dire qu'il n'a pas varié depuis quarante ans ; c'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort, et préférer l'huître à l'aigle. » Au point de vue littéraire, l'auteur des *Orientales* réclame l'indépendance du génie trop longtemps captif dans les entraves des règles et des préceptes et il soutient « que les arts d'imagination n'ont pas moins à moissonner que les sciences, dans le champ des théories, des inventions et des découvertes ». Ce rapprochement est faux, attendu que les sciences ont toujours à progresser, tandis que la beauté littéraire a été atteinte du premier coup dans des œuvres telles que l'*Iliade*. Ailleurs, Victor Hugo dit aussi :

> Toutes les vieilles pratiques sont démâtées ; le poète n'a besoin ni de lisières, ni de menottes. Il ne connaît ni de géographie précise du monde intellectuel, ni de carte routinière de l'art, avec les frontières du possible et de l'impossible ; c'est aux générations nouvelles qu'appartient la victoire en poésie, en peinture, en sculpture, en musique, dans tous les arts. Elles ont ensemencé ; l'avenir moissonnera. A peuple nouveau art nouveau. Admirons les grands hommes, mais ne les imitons pas ; faisons autrement et ne prenons pas l'ornière pour le chemin.

Refuser des menottes, se soustraire aux règles, dit L.-V.

Raoul, n'est-ce-pas commettre la folie de l'équilibriste qui refuse un balancier ? Que les nouveaux venus ignorent les limites du possible et de l'impossible nous n'en sommes pas surpris étant données les grossières invraisemblances de leurs romans et de leurs drames. Enfin, puisque l'avenir moissonnera les champs ensemencés pour les générations nouvelles, c'est évidemment que ces générations n'ont que des génies en herbe.

Une autre idée de Victor Hugo, qui est intolérable au pamphlétaire, est l'union, indispensable dans toute œuvre vivante, du grotesque et du sublime, du terrible et du bouffon, du comique et du tragique. Invoquer l'exemple de Shakespeare pour justifier cette affirmation est paradoxal. Le poète anglais a de graves défauts et il n'est pas grand par ses défauts.

L'outrecuidance n'est pas moindre de vouloir faire entrer dans l'art tout ce qui est dans la nature, selon la formule chère au chef d'école. Boileau avait déjà dit :

> Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais il ne parlait pas dans un sens aussi général.

Quantité d'objets dans la nature nous choquent, nous révoltent et nous répugnent. « La pudeur les indique, le goût les rejette, et l'art se garde d'autant plus de les retracer aux yeux que mieux ils seraient représentés, plus ils seraient repoussants. »

Pour terminer, Victor Hugo entend se moquer de la pruderie du langage classique et il ne veut pas « que son vers *fusse la petite bouche* ». De toutes les lois prosodiques, il ne retient que la rime et déclare qu'il lui faut « un vers brisé, sans césure, qui enjambe à volonté, dont les charnières soient assez multipliées pour se plier et se superposer à toutes les formes du dialogue ».

Avec de tels principes, personne ne sera surpris de la faiblesse et de l'incohérence des œuvres des romantiques. Comme nous l'avons dit, L.-V. Raoul s'en prend d'abord à *Notre-Dame-de-Paris* et à *Han d'Islande*. Il en blâme les défauts de style, les défectuosités de composition, les personnages terribles ou grotesques, relève les locutions triviales, les mots vulgaires, attaque les petits côtés de ces grands livres, faute

de pouvoir signaler de plus graves erreurs et s'indigne violemment du dédain que montre Victor Hugo pour le nouveau Paris. « Toutefois, il ne faut disputer des goûts. Quand on préfère les Vandales et les Goths aux Grecs et aux Romains, Ronsard à Boileau, le drame moderne à la tragédie antique, on peut bien aussi mettre le Paris de Louis XI au-dessus du Paris de Napoléon. » Voici ce que l'irritable auteur conclut des romans qu'il a analysés.

Pourquoi semble-t-il ne se plaire à fouiller dans le cœur humain que pour y trouver, en l'exagérant, ce qu'il y a de plus vil, de plus lâche, de plus cruel, de plus impie? Quel peut être son but? En quoi le tableau de ces natures perverses, de ces âmes dégradées, de ces monstruosités physiques et morales, peut-il être utile? Qu'y peuvent gagner les arts, les mœurs, la société en général? Est-ce ainsi que les individus s'améliorent, que les nations se régénèrent, que l'humanité se perfectionne? Est-ce ainsi que devrait se distinguer le siècle de la renaissance? Nous le demandons à l'homme de goût, à l'homme sensé, à l'honnête homme, à nos romantiques eux-mêmes.

A propos de *Bug-Jargal*, roman que Victor Hugo avait remanié depuis, L.-V. Raoul s'étonne que le poète soit sorti de ses principes, qui sont de ne jamais retoucher ses ouvrages, ce qui a fait dire à un mauvais plaisant :

M. Victor, qui se rit des censeurs,
En dépit de l'exemple et du conseil des sages,
Ne revoit jamais ses ouvrages.
M. Victor fait comme ses lecteurs.

Ni *les Pensées philosophiques*, ni *le Rhin* ne sont jugés avec une plus grande indulgence. On a estimé les premières dignes de figurer au rang des chefs-d'œuvre de la langue, dans la collection de MM. Noël et Laplace et on a eu bien tort. Pour le second ouvrage, il est au-dessous de tout. On dirait, tant Victor Hugo y étale une érudition minutieuse dans ses descriptions de villes, de châteaux, d'églises, de tombeaux, dans les épisodes historiques, dans les légendes qu'il raconte, on dirait que ce livre trop savant fut écrit avant de quitter Paris. Les observations pittoresques, les descriptions éparses dans l'ouvrage sont d'un homme uniquement requis par le côté trivial des gens, des choses et des paysages. Au lieu de nous signaler les particularités vraiment intéressantes, il se contente de remarques superficielles. Voit-il des Alsaciens émigrant sur une charrette

attelée d'un cheval et d'un âne, il constate que les *meubles seuls* ont un air désorienté. Au château de Montfort, il regarde des canards et des poules et s'en va, sans plus. A Sainte-Menehould il ne prête attention qu'à la cuisine de l'hôtel de Metz. A Francfort les boucheries le retiennent de préférence et il s'attarde à nous en faire une répugnante description. Bref, ce voyageur maladroit mérite qu'on lui applique les vers de Chénier :

> Un Scudery moderne, en sa verve indiscrète,
> Décrit tout sans couleurs, sans pinceau, sans palette.
> Un âne, sous les yeux de ce peintre maudit,
> Ne peut passer tranquille et sans être décrit.
> Un coche est embourbé ! notre homme est là tout proche,
> Et, pour décrire mieux, s'embourbe avec le coche.

Le Roi s'amuse, qu'il analyse ensuite, inspire à L.-V. Raoul ces réflexions sévères :

Convient-il de mettre de pareils scandales sous les yeux du public? et, malgré l'attention que nous avons eue de les dépouiller de ce qu'ils ont de plus hideux, sont-ce là les spectacles que devrait offrir aux pères, aux mères de famille et à leurs enfants, une école qui a la prétention de régénérer le goût, les arts, les mœurs, la société tout entière? qui s'indigne des règles tracées au génie lui-même? qui ne reconnaît ni maîtres ni modèles, et qui n'a que des expressions de mépris pour tout ce que les siècles précédents nous ont transmis de plus parfait dans tous les genres?

Et qu'est-ce qu'un drame où le principal rôle est dévolu au plus lâche, au plus méchant des bouffons, le seul pourtant qui, à travers cent turpitudes, malgré sa laideur physique et morale, montre quelques lueurs de raison et quelques sentiments d'humanité? où l'auteur semble prendre plaisir à déshonorer les plus beaux noms de son pays, où les plus grands seigneurs de la cour sont transformés en ignobles complaisants, et les dames les plus illustres en courtisanes sans pudeur? où la vieillesse même et le malheur de Diane de Poitiers, grâce au pathétique ampoulé qu'on lui prête, font un contraste presque ridicule avec l'intérêt qu'inspire sa situation?

Il ne suffit pas au pamphlétaire de continuer longtemps sur ce ton, il nous signale tout ce qu'il estime être des inconvenances ou des absurdités de langage et il agit de même pour *Ruy-Blas* dont il dit :

Ruy-Blas est bien de la même école que *le Roi s'amuse;* c'est toujours la même théorie, le même mode d'exécution, le même goût

pour les détails d'une trivialité grossière et repoussante, des sentiments ignobles, un style qui en est l'expression fidèle des maximes fausses, des comparaisons bizarres, des événements fous, des situations impossibles, et, par-dessus tout, l'intention marquée de réhabiliter toutes les laideurs physiques et morales.

Cette intention, elle se retrouve dans tout le théâtre de Victor Hugo. Le brigand Hernani incarne l'honneur et la prostituée Marion de Lorme le dévouement. L'incestueuse Lucrèce représente l'amour maternel et le fou Triboulet l'amour paternel. Chez la courtisane Tisbé, nous trouvons la piété filiale et chez le bandit don César de Bazan, le respect pour les femmes. Un laquais, Ruy-Blas, incarne la sagesse d'un premier ministre. Il y a lieu de se demander, nous dit L.-V. Raoul, si, d'après Victor Hugo, les sentiments honnêtes ne se rencontrent que dans les repaires du crime et les asiles de la débauche, au milieu des assassins, des brigands, des prostituées et des incestueuses ?

Nous n'aurions ni grand intérêt, ni grand profit à suivre le pamphlétaire dans l'examen qu'il fait des livres de vers de Victor Hugo. Nous retomberions dans les reproches ordinairement adressés, en pareil cas, à l'auteur des *Burgraves*.

Restent les trois chapitres qui traitent des comparaisons, des sentences et des définitions de Victor Hugo. L.-V. Raoul entreprend de ridiculiser son ennemi et il y réussit bien mal. Je citerai quelques-unes des phrases qu'il indique comme détestables :

Epiaguedry, gardien de la morgue de Drontheim, est un laid et ridicule personnage dont la grimace, quand il veut faire l'aimable, *ressemble au dernier éclat de rire d'un pendu*. Un pendu qui rit, et qui rit aux éclats !

Le *ventre* sert souvent de terme de comparaison à M. Victor Hugo.

Tantôt ce sont les prisons qui, sous Louis XI, *crevaient comme des ventres trop pleins*. Tantôt c'est la figure d'un gros homme, *qui ressemble à un ventre nu*. Ailleurs ce sont les grosses vieilles tours du logis d'Angoulême, qu'on prendrait *pour de gros ventres déboutonnés*. Plus loin, c'est un mauvais sujet qui s'écrie en jurant qu'il veut *être ventru comme un pape*, s'il ne dit pas la vérité.

M. Victor Hugo compare le Panthéon *à un gâteau de Savoie ;* la halle aux blés *à une casquette de jockey ;* la tour de Saint-Sulpice *à deux grosses clarinettes*, et il trouve que l'école de médecine *res-*

semble au Colysée comme la constitution de l'an IV aux lois de Minos.

Des petits enfants qui jouent ont l'air *indulgent comme de vieux curés.*

Les sourcils de Claude Frollo ressemblent *à deux taureaux qui vont lutter*, un front ridé *aux plis d'une paire de bottes à la hussarde*, l'horizon *à une lèvre attachée à la robe des cieux*, un ciel nébuleux *à l'écritoire du diable.*

S'il faut en croire L.-V. Raoul, les définitions ne sont pas meilleures que les comparaisons, et les sentences valent moins encore, comme le prouvent celles-ci :

> Les actions qu'on fait ont des lèvres d'airain.
> La femme qui chante est sacrée.
> Les beaux yeux sauvent les beaux vers.
> Les belles dents perdent les beaux yeux.
> Entre le commencement et la fin, il y a la vie.
> Entre le premier homme et le dernier homme, il y a l'homme.

Nous arrêterons ici ces citations, bien que l'auteur de *l'Anti-Hugo* les prodigue, et nous ne parlerons pas davantage de ce pamphlet, encore que nous en ayons donné, à cause de ses trop vastes dimensions, une idée forcément incomplète.

§

Au début de cette étude, j'affirmais que toute l'histoire du romantisme tient dans les brochures et les livres satiriques que l'on a écrits contre Victor Hugo. N'est-il pas vrai que ces attaques, ces railleries, ces reproches tour à tour amers et joyeux, ironiques et emportés, font revivre à nos yeux les grandes luttes d'alors? Certes, je ne prétends pas avoir parlé de tous les libelles que les romantiques et leurs œuvres inspirèrent. J'ai seulement choisi ceux qui m'ont paru représenter le mieux l'état d'esprit des détracteurs de la nouvelle école et résumer les griefs formulés à leur égard. On aura pu juger par l'analyse attentive que nous en avons faite jusqu'à quel point le combat fut violent et la victoire difficile.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

DEUX CONTES

LES GÉMEAUX

Grande est la justice de l'Homme Blanc — plus grande la puissance d'un mensonge.
(*Proverbe indigène.*)

La voici, votre Justice anglaise, Protecteur du Pauvre ! Regardez mon dos et mes reins frappés à coups de bâtons — et de lourds bâtons ! Je ne suis qu'un pauvre homme, et il n'est point de justice dans les Tribunaux.

Nous étions deux, nés d'un même accouchement ; mais je vous jure que j'étais né le premier, et que Ram Dass est le plus jeune, de trois bonnes gorgées d'air. L'astrologue l'a déclaré, et c'est écrit dans mon horoscope — l'horoscope de Durga Dass. Or, nous nous ressemblions — moi et mon frère, qui est une brute sans honneur — nous nous ressemblions à ce point que personne ne savait, ensemble ou séparés, qui était Durga Dass. Je suis un Mahajun de Pali en Marwar, et un honnête homme. Ceci est vrai parler. Une fois devenus hommes, nous quittâmes la maison de notre père, à Pali, et allâmes au Punjab, où c'est tous des lourdauds et de vrais enfants de bourriques. Nous ouvrîmes boutique ensemble dans Isser Jang — moi et mon frère — près de la grande citerne où le camp du gouverneur tire de l'eau. Mais Ram Dass, qui est sans loyauté, me chercha querelle, et nous fûmes divisés. Il prit ses livres, ses pots et sa marque, et se fit *bunnia* — prêteur sur gages — dans la longue rue d'Isser Jang, près de la barrière de la route qui va à Montgomery. Ce ne fut pas de ma faute si nous nous arrachâmes l'un à l'autre le turban. Je suis un Mahajun de Pali, et je parle *toujours* vrai parler. Ce fut Ram Dass, le larron et le menteur.

Or, personne, pas même les petits enfants, ne pouvait à première vue savoir qui était Ram Dass et qui était Durga Dass. Mais tous les gens d'Isser Jang — puissent-ils mourir sans fils ! — disaient que nous étions des voleurs. Ils employaient

beaucoup de mauvais parler, mais je prélevais de l'argent sur leurs bois de lit et leurs marmites, la récolte sur pied et le veau à naître, de la citerne du grand square à la barrière de la route de Montgomery. C'étaient des imbéciles, ces gens, pas bons à couper les ongles de pied d'un Marwari de Pali. Je leur prêtai à tous de l'argent. Un peu, rien qu'un tout petit peu — ici un *pice* et là un autre *pice*. Dieu m'est témoin que je suis un pauvre homme ! L'argent est tout resté avec Ram Dass — puissent ses fils se changer en chrétiens et sa fille n'être qu'un feu ardent et une honte pour la maison de génération en génération ! Puisse-t-elle mourir non mariée, et être la mère d'une multitude de bâtards ! Que la lumière s'éteigne dans la maison de Ram Dass, mon frère ! C'est chose pour quoi je prie deux fois par jour — avec des offrandes et des charmes. Voici comment le mal débuta. Nous partageâmes entre nous la ville d'Isser Jang — mon frère et moi. Il y avait au delà des portes un propriétaire, lequel habitait à un mille à peine sur la route qui mène à Montgomery, et son nom était Muhammad Shah, fils d'un Nawab. C'était un grand diable et il buvait du vin. Tant qu'il y eut des femmes en sa maison, ainsi que du vin et de l'argent pour les fêtes de mariage, il se tint en gaîté et s'essuya la bouche. Ram Dass lui prêta de l'argent, un lack ou demi-lack — comment savoir ? — et tant qu'on lui prêta de l'argent, le propriétaire ne s'inquiéta pas de ce qu'il signait.

Les gens d'Isser Jang constituaient mon lot, et le propriétaire, ainsi que les suburbains, constituaient le lot de Ram Dass ; car ainsi en avions-nous arrangé. C'était moi le pauvre, attendu que les gens d'Isser Jang étaient sans opulence. Je faisais ce que je pouvais, mais Ram Dass n'avait qu'à attendre à la porte du jardin du propriétaire, et à lui remettre l'argent, prenant les reconnaissances des mains de l'intendant.

Durant l'automne de l'année qui suivit ces prêts, Ram Dass dit au propriétaire : « Payez-moi mon argent. » Sur quoi le propriétaire le couvrit d'injures. Mais Ram Dass alla devant les tribunaux avec les papiers et les reconnaissances — tout en règle — et obtint des ordonnances contre le propriétaire ; et le nom du gouvernement était en travers des timbres des ordonnances. Ram Dass prit champ par champ, manguier par manguier, citerne par citerne, introduisant dans la place ses

gens à lui — débiteurs de la banlieue d'Isser Jang — pour cultiver les récoltes. C'est ainsi qu'il s'insinua peu à peu dans la propriété, car il avait les papiers et le nom du gouvernement était en travers des timbres. au point que ses gens finirent par détenir les récoltes pour lui sur toutes les faces de la grande maison blanche du propriétaire. C'était fort bien ; mais quand le propriétaire s'aperçut de cela, il fut fort en colère et maudit Ram Dass à la manière des Mahométans.

De quelle sorte le propriétaire était en colère, mais Ram Dass riait et réclamait encore des champs, comme il était écrit sur les reconnaissances. C'était dans le mois de Phagun. Je pris mon cheval et m'en allai parler à l'homme qui fabrique des brasselets de laque sur la route de Montgomery, à cause qu'il me devait une dette. Devant moi, sur son cheval se trouvait mon frère Ram Dass. Et lorsqu'il me vit, il tourna de côté dans les hautes récoltes, car il y avait de la haine entre nous. Et je continuai mon chemin jusqu'à ce que j'arrivasse aux buissons d'orangers près de la maison du propriétaire. Les chauves-souris voletaient et la fumée du soir rasait la campagne. Là, vinrent à ma rencontre quatre hommes — rodomonts et mahométans, le visage enveloppé, qui empoignèrent la bride de mon cheval et s'écrièrent : « C'est Ram Dass ! Battons-le ! » Et ils me battirent avec leurs bâtons tout entourés de fils de fer au bout, arme en usage chez ces porcs de Punjabis — jusqu'au moment où, ayant crié grâce, je tombai sans connaissance. Mais ces éhontés me battirent encore, disant : — « Oh ! Ram Dass, voici vos intérêts — bien pesés, bien comptés dans votre main, Ram Dass. » Je criai à tue-tête que je n'étais pas Ram Dass, mais Durga Dass, son frère ; encore ne m'en frappèrent-ils que davantage ; et ce ne fut que lorsque je devins incapable de pousser un cri qu'ils me laissèrent. Mais je vis leurs visages. Il y avait Elahi Baksh, qui court sur le côté du cheval blanc du propriétaire, et Mur Ali, le gardien de la porte, et Wajib Ali, le cuisinier si robuste, et Abdul Latif, l'homme de courses — tous de la maison du propriétaire. Ces choses, je peux les jurer par la queue de la Vache, si besoin est, mais — ahi ! ahi ! — ç'a été déjà juré, et je suis un pauvre homme dont l'honneur est perdu.

Quand ces quatre bandits s'en furent allés en riant, mon frère Ram Dass sortit des récoltes et pleura sur moi comme

sur un mort. Mais j'ouvris les yeux et le priai de m'avoir de l'eau. Lorsque j'eus bu, il me porta sur son dos, et par des chemins de traverse m'amena dans la ville d'Isser Jang. Mon cœur, en cette heure-là, était tourné vers Ram Dass, mon frère, à cause de sa tendresse, et je perdis mon inimitié.

Mais un serpent est un serpent tant qu'il n'est pas mort ; et un menteur est un menteur tant que le jugement des Dieux ne s'est pas emparé de son talon. J'eus tort en cela que j'eus foi en mon frère — le fils de ma mère.

Quand nous fûmes arrivés à sa maison et que je me trouvai un peu revenu à moi, je lui racontai mon histoire, à quoi il répondit : « Sans doute, c'est moi qu'ils voulaient battre. Mais les Tribunaux siègent, et la Justice du Sirkar plane au-dessus de tout; rends-toi donc devant les Tribunaux, une fois ce mal passé. »

Or, lorsque nous avions quitté Pali, au temps jadis, il était advenu une famine qui s'étendit de Jeysulmir à Gurgaon et toucha Gogunda au sud. A ce moment-là, la sœur de mon père s'en vint vivre avec nous à Isser Jang ; car un homme doit avant tout veiller à ce que les siens ne meurent pas de besoin. Quand arriva la querelle entre nous deux, la sœur de mon père — une maigre chienne édentée — déclara que c'était Ram Dass qui avait raison, et s'en alla avec lui. En ses mains — à cause qu'elle connaissait la médecine et quantité de remèdes — Ram Dass, mon frère, me remit affaibli par les coups et grandement meurtri, jusqu'à rendre le sang par la bouche. Au bout de deux jours de maladie, la fièvre me prit ; et j'ajoutai la fièvre à la note dressée dans ma tête contre le propriétaire.

Les Punjabis d'Isser Jang sont tous fils de Bélial et d'une ânesse, mais ce sont de fort bons témoins, qui portent témoignage sans broncher, quoi que puissent dire les plaideurs. J'achèterais des témoins à la douzaine, et tout le monde déposerait non seulement contre Mur Ali, Wajib Ali, Abdul Latif et Elahi Baksh, mais contre le propriétaire en déclarant que lui-même, du haut de son cheval blanc, avait appelé ses gens pour me battre ; et encore qu'ils m'avaient dépouillé de deux cents roupies. Pour le dernier témoignage je remettrais un peu de sa dette à l'homme qui vendait les bracelets de laque, et il déclarerait qu'il avait remis l'argent en mes mains, et avait

assisté de loin au vol, mais que, pris de peur, il s'était sauvé. Ce plan, je l'exposai à mon frère Ram Dass, et il déclara que la combinaison était bonne, et me souhaita de me consoler et de tâcher de me remettre sur pied le plus promptement possible. Mon cœur était ouvert à mon frère durant ma maladie, et je lui donnai les noms de ceux que je comptais appeler comme témoins — tous gens me devant de l'argent, ce dont le Magistrat Sahib ne pouvait avoir connaissance, pas plus que le propriétaire. La fièvre demeura en moi, et après la fièvre, je fus pris de coliques et de tranchées on ne peut plus terribles. A ce moment-là, je crus que ma fin était proche, mais je sais maintenant que c'est celle qui me donna les médecines, la sœur de mon père — une veuve au cœur de veuve — qui avait provoqué ma seconde maladie. Ram Dass, mon frère, m'assura que ma maison était close et fermée à clef, et m'apporta la grosse clef de la porte ainsi que mes livres, en même temps que tout l'argent qui était dans ma maison — jusqu'à l'argent qui était caché sous le plancher ; car j'étais en grande frayeur que les voleurs ne s'introduisissent de force et ne se missent à fouiller. Je parle vrai parler — il n'y avait que fort peu d'argent chez moi. Peut-être dix roupies — peut-être vingt. Comment dire ? Dieu m'est témoin que je suis un pauvre homme.

Une nuit, alors que j'avais raconté à Ram Dass tout ce que j'avais dans le cœur au sujet du procès que je comptais intenter au propriétaire, et que Ram Dass avait dit s'être arrangé avec les témoins, me donnant leurs noms par écrit, je fus pris à nouveau d'un grand mal, et ils me mirent sur le lit. Quand j'allai un peu mieux — je ne peux dire combien de jours plus tard — je m'informai de Ram Dass, et la sœur de mon père me déclara qu'il était allé à Montgomery au sujet d'un procès. Je pris médecine et dormis très profondément sans m'éveiller. Quand j'eus les yeux ouverts, une grande tranquillité régnait dans la maison de Ram Dass, et personne ne répondit lorsque j'appelai — pas même la sœur de mon père. Cela me remplit de crainte, car je ne savais pas ce qui était arrivé.

Prenant un bâton en la main, je sortis lentement, et finis par arriver au grand carrefour près de la citerne, et mon

cœur était brûlant en moi contre le propriétaire à cause de la souffrance que me coûtait chacun de mes pas.

J'appelai Jowar Singh, le menuisier, dont le nom était le premier de ceux qui devaient déposer contre le propriétaire, et lui dis :— « Toutes choses sont-elles prêtes, et savez-vous ce qu'il faut dire ? »

Jowar Singh répondit : « Qu'est-ce que c'est, et d'où venez-vous, Durga Dass ? »

Je repris : « De mon lit où si longtemps je suis resté couché malade à cause du propriétaire. Où est Ram Dass, mon frère, qui devait tout arranger au sujet des témoins ? Sûrement vous êtes au courant de ces choses, vous et les vôtres ! »

Sur quoi Jowar Singh dit : « Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec nous, ô Menteur ? J'ai déposé et j'ai été payé, et le propriétaire a, sur l'ordre du Tribunal, payé à la fois cinq cents roupies dont il avait dépouillé Ram Dass et cinq cents autres roupies à cause de la grande injure qu'il fit à votre frère. »

La citerne et le jujubier qui est au-dessus, ainsi que le carrefour d'Isser Jang, se brouillèrent dans mes yeux, mais je m'appuyai sur mon bâton et dis : « Non ! voici parler d'enfant, et sot par-dessus le marché. C'est moi qui ai souffert aux mains du propriétaire, et je suis venu préparer la cause. Où est mon frère Ram Dass ? »

Mais Jowar Singh hocha la tête, et une femme cria : « Quel est ce mensonge ? Quelle querelle eut donc le propriétaire avec vous, *bunnia* ? Il n'y a qu'un effronté et un homme sans foi pour profiter des blessures de son frère. Ces *bunnias* n'ont-ils donc point d'entrailles ? »

Je protestai de nouveau, disant : « Par la Vache — par le serment de la Vache, par le Temple du Mahadeo à la Gorge Bleue, c'est moi, et moi seul, qu'on a battu — battu à mort ! Tâchez de parler droit, ô gens d'Isser Jang, et je paierai les témoins. » Et je chancelai sur place attendu que le mal récent et la souffrance des coups reçus pesaient sur moi.

Alors, Ram Narain, qui a son tapis étendu sous le jujubier près de la citerne, et écrit toutes les lettres pour les gens de la ville, s'approcha et dit : « Aujourd'hui est le quarante et unième jour depuis le méfait, et il y a six jours que la cause a été jugée devant le Tribunal, et l'Aide-Commissaire Sahib

a prononcé le jugement en faveur de votre frère Ram Dass, reconnaissant le larcin au sujet duquel aussi j'ai déposé, et toutes les autres choses, comme ont dit les témoins. Il y avait beaucoup de témoins, et par deux fois Ram Dass perdit connaissance au Tribunal, à cause de ses blessures ; et le Suppléant Sahib — le baba (1) Suppléant Sahib — lui fit donner une chaise devant tous les plaideurs. Pourquoi vous lamentez-vous, Durga Dass ? Ces choses se sont passées comme j'ai dit. N'en a-t-il pas été de la sorte ? »

Et Jowar Singh de dire :« C'est la vérité. J'étais là, et il y avait un coussin rouge sur la chaise. »

Et Ram Narain d'ajouter: « Ce jugement a fait rejaillir une grande honte sur le propriétaire ; et, craignant sa colère, Ram Dass et toute sa maison sont retournés à Pali. Ram Dass nous a dit que, vous aussi, vous étiez parti le premier, l'inimitié étant apaisée entre vous, pour ouvrir une boutique à Pali. A vrai dire, il serait préférable pour vous de partir sur l'heure, car le propriétaire a juré que, s'il en attrape un de votre maison, il le pendra par les talons à la poulie de la citerne, et, le faisant balancer, le battra à coups de bâton jusqu'à ce que le sang lui coule par les oreilles. Ce que j'ai dit au regard de la cause est vrai, comme les personnes ici présentes peuvent le certifier — même pour ce qui est des cinq cents roupies .»

Je dis: « C'était bien cinq cents ? » Et Kirpa Ram, le Jat (2), répliqua : « Cinq cents ; car j'ai déposé aussi. »

Et je gémis, car il avait été dans mon cœur de ne dire que deux cents.

Alors, une nouvelle crainte s'empara de moi, et mes entrailles se tournèrent en eau, et, courant promptement à la maison de Ram Dass, je cherchai mes livres et mon argent dans le grand coffre de bois sous ma couchette. Il ne restait plus rien, pas même la valeur d'un cauris. Tout avait été enlevé par le démon qui se prétendait mon frère. Je me rendis également à ma maison et ouvris les volets, mais également là ne restait-il rien que les rats parmi les corbeilles de grains. Sur le moment ma raison m'abandonna ; et, déchirant mes vêtements, je courus à l'endroit où était la citerne, invoquant à grands cris la justice des Anglais contre mon frère Ram Dass, et, en ma dé-

(1) Bébé. Il s'agit d'un tout jeune suppléant.
(2) Fermier.

mence, racontant à tous que mes livres de comptes étaient perdus. Quand les gens s'aperçurent que j'étais tout prêt à sauter dans la citerne, ils crurent à la vérité de mon langage ; surtout à cause que je portais sur le dos et le sein les marques des coups de bâton du propriétaire.

Jowar Singh, le menuisier, me retint, et me retournant dans ses mains — car c'était un homme très fort — montra les cicatrices que j'avais sur le corps, et se courba en deux à force de rire sur la margelle de la citerne. Il cria à tue-tête, si bien que tout le monde put entendre du carrefour de la citerne au caravansérail des pèlerins : « Oh ! oh ! les chacals se sont querellés, et le gris a été pris au piège. En vérité, cet homme a été cruellement battu, et son frère a pris l'argent qu'alloua le Tribunal ! Oh, *bunnia*, vous n'êtes point prêt de voir taire cette histoire ! Les chacals se sont querellés, et de plus les livres de comptes sont au feu. O gens endettés vis-à-vis de Durgas Dass — et je sais que vous êtes nombreux — les livres de comptes sont au feu ! »

Alors, tout Isser Jang répéta le cri que les livres étaient brûlés.— *Ahi ! Ahi !* j'avais dans ma folie laissé échapper cela de ma bouche — et on se prit à rire par toute la ville. Ils se servirent des insultes punjabi pour m'insulter, qui sont insultes terribles et on ne peut plus mordantes ; m'assaillant aussi à coups de bâtons et de bouses de vaches jusqu'à me faire tomber et crier grâce.

Ram Narain, l'écrivain public, les pria de finir, de peur que la chose ne s'ébruitât jusqu'à Montgomery, et que les gens de police vinssent procéder à une enquête. Il dit, faisant usage de maints vilains mots : « A ce degré de malheur, j'aurai pitié de vous, Durga Dass, quoiqu'il n'y eut guère de pitié dans vos procédés vis-à-vis du fils de ma sœur au sujet de la génisse café au lait. Quelqu'un a-t-il un poney auquel il ne tienne pas, afin que ce gaillard-là puisse s'échapper ? Si le propriétaire apprend qu'un des jumeaux (et Dieu sait si c'en est un seul qu'il a battu ou bien les deux, mais cet homme a été certainement battu) est dans la ville, il se commettra un assassinat, et alors s'en viendra la police se livrer à l'enquête en la maison de chacun et passer la journée à manger la boutique du marchand de bonbons. »

Kirpa Ram, le *Jat*, dit : « J'ai un poney très malade. Mais

à force de coups on peut le faire aller deux milles au pas. S'il meurt, le corps sera pour les peaussiers. »

Alors, Chumbo, le peaussier, dit : « Je paierai le corps trois annas, et marcherai aux côtés de cet homme jusqu'à ce que le poney meure. S'il y a plus de deux milles, je ne paierai que deux annas. »

Kirpa Ram dit : « Soit. » On amena le poney et je demandai la permission de tirer un peu d'eau à la citerne, à cause que j'étais desséché de peur.

Alors, Ram Narain dit : « Voici quatre annas. Dieu vous a mis fort bas, Durga Dass, et je ne voudrais pas vous envoyer le ventre vide alors même que l'affaire de la génisse café au lait du fils de ma sœur est une plaie ouverte entre nous. Il y a loin d'ici à votre pays. Allez, et s'il en est ainsi ordonné, vivez; mais, surtout, ne prenez pas la bride du poney, car elle est à moi. »

Et je sortis d'Isser Jang au milieu de l'hilarité des Jats aux grosses cuisses, et le peaussier marcha à mes côtés, attendant que le poney tombât mort. Il mourut au bout d'un mille, et plein de la crainte que m'inspirait le propriétaire, je courus jusqu'à ce que je n'en pusse plus, et m'en vins en ce lieu-ci.

Mais je jure sur la Vache, je jure sur toutes les choses sur lesquelles jurent les Hindous et les Musulmans, et même les sahibs, que c'est moi, et non mon frère, qui fus battu par le propriétaire. Or, la cause est entendue et les portes des tribunaux sont closes, et Dieu sait où le baba Suppléant Sahib — le lait de la mère n'a pas encore séché sur sa lèvre sans poil — s'en est allé. *Ahi! Ahi!* Je n'ai pas de témoins, et les balafres vont se cicatriser, et je suis un pauvre homme. Mais, sur l'âme de mon père, sur la foi d'un Mahajun de Pali, c'est moi, et non mon frère, qui fus battu par le propriétaire !

Que ferai-je ? La justice des Anglais est comme une grande rivière. Une fois passée, elle ne revient plus. Néanmoins, Sahib, prenez une plume et écrivez clairement ce que j'ai dit, afin que le Juge Sahib puisse voir, et réprimande le baba suppléant Sahib, lequel n'est qu'un poulain que la jument n'a point encore léché, tant il est jeune. C'est moi, et non mon frère, qui fus battu, et, quant à lui, il est allé vers l'ouest je ne sais où.

Mais, sur toutes choses, écrivez — de telle sorte que les

sahibs puissent lire, et que sa disgrâce s'accomplisse — que Ram Dass, mon frère, fils de Burun, Mahajun de Pali, n'est qu'un pourceau et un voleur nocturne, un égorgeur, un mangeur de chair, un produit de chacal, sans beauté, ni foi, ni propreté, ni honneur.

—

GEORGIE PORGIE

Si l'on admet qu'on n'a pas le droit d'entrer dans son salon dès le matin, quand la bonne remet les choses en ordre et balaie la poussière, on accordera que les gens civilisés qui mangent dans de la porcelaine et font usage de porte-cartes n'ont pas le droit de juger un pays non civilisé suivant leur façon de distinguer le bien du mal. Lorsque l'endroit est préparé pour les recevoir, par ceux qui se trouvent désignés pour ce genre de travail, ils peuvent s'en venir, en apportant dans leurs malles leur milieu social, le décalogue et toute la boutique ; mais où la Loi de la Reine ne porte pas, il n'est guère rationnel de s'attendre à voir observer d'autres et plus faibles règlements. Les hommes qui courent en tête des chars de la Décence et de la Bienséance, et *rendent droits les sentiers de la jungle*, ne peuvent se voir jugés de la même façon que les gens casaniers qui n'ont jamais quitté le coin du feu.

Il n'y a pas tant de mois que la Loi de la Reine s'arrêtait à quelques milles au nord de Thayetmyo, sur l'Iraouaddy. A pareille distance, l'Opinion Publique n'avait guère de poids ; elle existait cependant suffisamment pour tenir les gens dans le devoir. Lorsque le gouvernement déclara qu'il fallait que la Loi de la Reine portât jusqu'à Bhama et la frontière chinoise, l'ordre en fut donné, et des hommes dont le désir était de devancer un tant soit peu l'arrivée de la Décence se portèrent en avant avec les troupes. C'étaient ceux qui n'avaient jamais pu passer d'examens, et qui eussent manifesté des idées trop prononcées pour l'administration de provinces régies par le rond-de-cuir. Le gouvernement suprême intervint aussitôt que possible, avec codes et règlements, et fit de son mieux pour amener la Nouvelle Birmanie au niveau banal de l'Inde ; mais il y eut un court moment où il fallut des hommes vigoureux, lesquels en profitèrent pour tirer, à leur profit personnel, le meilleur parti possible de la situation.

Parmi les avant-coureurs de la civilisation se trouva Georgie Porgie, considéré comme un homme à poigne par tous ceux qui le connaissaient. Lorsqu'il se rendit en Haute Birmanie, Georgie se moquait un peu du tiers et du quart, mais savait se faire respecter et se tirer des fonctions à la fois militaires et civiles qui, en ces périodes-là, incombaient à la plupart. Il s'acquitta de son travail de bureau, et de temps à autre hébergea les détachements de soldats minés par la fièvre, qui erraient dans ces parages, à la recherche de quelque parti de dacoïts en fuite. Parfois il lui arrivait de sortir lui-même et de saler quelques dacoïts pour son propre compte ; car le feu couvait encore sous la cendre, et le pays était toujours prêt à s'embraser au moment où on s'y attendait le moins. Georgie Porgie goûtait fort ces petits coups de chambard, dont les dacoïts tiraient quelque peu moins de plaisir. Les personnages officiels qui entraient en relations avec lui s'en allaient tous avec l'idée que Georgie Porgie était un homme de valeur, très apte à se débrouiller seul ; et, grâce à cette croyance, on le laissa faire à sa guise.

Au bout de quelques mois, il se fatigua de la solitude, et se mit en quête de compagnie et de bien-être. La Loi de la Reine commençait à peine à faire sentir ses effets dans le pays, et l'Opinion Publique, de plus de poids qu'elle, était encore à venir. De plus il existait dans le dit pays une coutume suivant laquelle l'homme blanc pouvait prendre épouse à lui parmi les filles de Peth contre paiement. Si le mariage n'obligeait pas autant que la cérémonie *nikkah* chez les Mahométans, l'épouse était du moins fort agréable.

Lorsque toutes nos troupes seront de retour de Birmanie, elles répandront le proverbe : « Aussi économe qu'une épouse birmane », et les jolies ladies anglaises se demanderont ce que cela peut vouloir dire.

Le chef du village voisin du poste de Georgie Porgie possédait une charmante fille, laquelle avait aperçu Georgie Porgie, et l'aimait de loin. Quand la nouvelle se répandit que l'Anglais à la poigne d'acier, qui habitait derrière la palissade, cherchait une gouvernante, le chef s'en vint chez lui et lui expliqua que pour cinq cents roupies comptant il confierait sa fille à la garde du jeune homme, à charge par celui-ci de la maintenir en honneur, respect et bien-être, sans oublier les belles robes,

suivant la coutume du pays. L'affaire fut conclue, et Georgie Porgie jamais ne s'en repentit.

Il trouva sa maison, naguère sens dessus dessous, mise en ordre et confort, ses dépenses jusqu'alors sans contrôle réduites de moitié, et lui-même l'objet des caresses et des prévenances de sa nouvelle acquisition, laquelle s'asseyait au haut bout de la table, lui chantait des chansons, faisait marcher ses domestiques de Madras, et se montrait en toutes façons la plus douce, la plus joyeuse, la plus honnête et la plus séduisante petite femme que le plus exigeant des célibataires pût désirer. Nulle race, suivant ceux qui sont au courant de la chose, ne produit de femmes aussi bonnes épouses et aussi bonnes maîtresses de maison que la race birmane. Lorsque s'en vint par là le premier détachement en route sur le sentier de la guerre, le lieutenant qui le commandait trouva à la table de Georgie Porgie une hôtesse vis-à-vis de qui montrer de la déférence, une femme à traiter en tout comme quelqu'un qui occupe une position assurée. En rassemblant ses hommes au petit jour, le lendemain, pour replonger dans la jungle, il accorda un regret au gentil petit dîner et au joli minois, et envia du fond du cœur Georgie Porgie. Il était cependant fiancé à une jeune fille, au pays, mais c'est comme cela que certains hommes sont bâtis.

Le nom de la jeune birmane n'était pas des plus coulants, mais comme elle ne tarda point à se trouver baptisée du nom de Georgette par Georgie Porgie, le mal n'était pas grand. Georgie Porgie prit en excellente opinion les prévenances et le confort général, et jura n'avoir jamais dépensé cinq cents roupies dans un meilleur but.

Au bout de trois semaines de ménage, il fut pris d'une idée géniale. Le mariage — le bon mariage anglais — ne pouvait, après tout, être une mauvaise chose. S'il goûtait un bien-être si complet au fin fond du monde avec cette petite Birmane qui fumait des cheroots, combien ce bien-être gagnerait à la compagnie de quelque aimable jeune Anglaise qui ne fumerait pas de cheroots, et jouerait du piano au lieu de jouer du banjo ? En outre, il se sentait pris du désir de retourner aux gens de sa race, d'entendre encore une fois une musique militaire et de voir ce qu'on éprouvait à rendosser le frac. Décidément, il se pouvait que le mariage fût une excellente chose. Il passa la

soirée à ruminer l'affaire, pendant que Georgette chantait pour lui, en lui demandant la cause de son silence, et si par mégarde elle l'avait offensé. Tout en réfléchissant,il fumait,et tout en fumant il regardait Georgette, que,dans son imagination,il transformait en une belle petite Anglaise,économe,plaisante et gaie, aux cheveux en bouclettes sur le front, et peut-être la cigarette aux lèvres. En tous cas,pas un de ces grands cheroots birmans de la marque que Georgette fumait. Il épouserait une jeune fille qui aurait les yeux de Georgette et le plus possible de ses façons, mais pas tout. On pouvait obtenir mieux. Sur quoi il chassa d'épaisses volutes de fumée par les narines et s'étira. Il goûterait du mariage. Georgette l'avait aidé à économiser quelque argent, et il avait droit à six mois de congé.

— Ecoute, petite femme, dit-il, il nous faut mettre encore de l'argent de côté durant les trois mois qui vont venir. J'en ai besoin.

C'était un reproche gratuit au gouvernement domestique de Georgette, attendu qu'elle tirait quelque fierté de son épargne; mais, puisque son dieu avait besoin d'argent, elle ferait de son mieux.

— Il te faut de l'argent ? dit-elle avec un léger rire. J'en ai, de l'argent. Tiens ! Regarde !

Elle courut à sa chambre et en rapporta un petit sac de roupies.

— Sur tout ce que tu me donnes, j'en garde un peu. Vois ! Cent sept roupies. Tu ne peux avoir besoin de plus que cela ? Prends. Je suis trop heureuse que cet argent te soit utile.

Elle répandit les pièces sur la table et les poussa vers lui de ses agiles petits doigts d'or pâle.

Georgie Porgie ne revint plus sur la question de l'économie dans le ménage.

Trois mois plus tard, après avoir envoyé et reçu plusieurs lettres mystérieuses que Georgette ne put comprendre, et par cela même détesta, Georgie Porgie annonça qu'il s'en allait, et qu'il fallait à la jeune femme retourner à la maison de son père pour y rester.

Georgette se mit à pleurer. Elle irait avec son dieu jusqu'au bout du monde. Pourquoi le quitterait-elle ? Elle l'aimait.

— Je vais simplement à Rangoun, dit Georgie Porgie. Je

serai de retour dans un mois, mais c'est plus sûr de rester avec ton père. Je te laisserai deux cents roupies.

— Si tu t'en vas pour un mois, qu'ai-je besoin de deux cents roupies ? Cinquante sont plus que suffisantes. Il y a quelque chose là-dessous. Ne t'en va pas, ou alors laisse-moi aller avec toi.

Georgie Porgie, encore aujourd'hui, n'aime guère se remémorer cette scène. Il finit par se débarrasser de Georgette en transigeant pour soixante-dix roupies. Elle ne voulait pas prendre davantage. Sur quoi il se rendit par bateau et chemin de fer à Rangoun.

Les lettres mystérieuses lui avaient accordé un congé de six mois. Sur le moment, le fait de la fuite en elle-même et l'idée qu'il pouvait s'être montré perfide lui furent assez pénibles, mais, dès que le grand paquebot fut bien là-bas dans le bleu, les choses se montrèrent sous un jour plus riant, le visage de Georgette avec l'étrange petite maison entourée de palissades et le souvenir des irruptions, la nuit, de dacoïts hurlants, du cri suivi d'un soubresaut chez le premier homme qu'il eût jamais tué de sa propre main, et de cent autres choses plus intimes, s'effaça petit à petit du cœur de Georgie Porgie, et la vision de l'Angleterre approchante prit sa place. Le paquebot était plein de gens en congé, tous dans l'exubérance de la joie, qui venaient de secouer la poussière et la sueur de la Haute Birmanie et se montraient gais comme des écoliers. Ils aidèrent Georgie Porgie à oublier.

Puis vint l'Angleterre avec ses voluptés, ses convenances et ses aises, et Georgie arpenta dans un aimable rêve des trottoirs dont il avait presque oublié le son, en se demandant comment des hommes de bon sens pouvaient quitter la capitale. Il accepta l'âpre joie de ses vacances comme la récompense de ses services. La Providence, en outre, lui ménagea une autre et plus grande joie — tous les plaisirs dont s'accompagnent de tranquilles fiançailles anglaises, fort différentes de ces marchés effrontés de la vie des fonctionnaires dans l'Inde, où la moitié de la communauté regarde faire en pariant sur le résultat, tandis que l'autre moitié se demande ce que Madame une telle en dira.

La jeune fille était agréable; l'été, accompli, et grande, la maison de campagne près Petworth où l'on pouvait s'égarer

dans des hectares et des hectares de bruyère pourprée et de prairies remplies de hautes herbes. Georgie Porgie sentit qu'il avait enfin trouvé quelque chose qui donnait à la vie une raison d'être, et tout naturellement en conclut que la première chose à faire était de demander à la jeune fille de partager son sort dans l'Inde. Elle, en son ignorance, était toute prête à partir. Il ne fut pas, ici, question de marchander avec un chef de village. Ce fut le beau mariage bourgeois à la campagne, avec le corpulent beau-père et la belle-mère en larmes, le garçon d'honneur tout vêtu de pourpre et de fin lin, et les six petites communiantes au nez retroussé pour jeter des roses sur le chemin bordé de tombes qui menait au portail de l'église. La feuille locale raconta tout au long la chose, jusqu'à donner les cantiques in extenso.

Puis vint la lune de miel à Arundel ; et ensuite, la belle-mère versa des pleurs copieux avant de laisser sa fille unique s'embarquer pour l'Inde sous la garde de Georgie Porgie, le Nouveau Marié. Il ne fait point doute que Georgie Porgie était on ne peut plus amoureux de sa femme, et qu'elle voyait en lui le meilleur et le plus grand homme du monde. Lorsqu'il se présenta à Bombay, il se crut fondé à demander un bon poste à cause de sa femme; et comme il s'était quelque peu distingué en Birmanie et commençait à être apprécié, il se vit accorder presque tout ce qu'il demandait, et envoyer dans un poste que nous appellerons Sutrain. Ce poste occupait plusieurs collines et portait la désignation officielle de « sanatorium », pour la bonne raison que l'écoulement des eaux stagnantes s'y trouvait des plus négligés. C'est là que Georgie Porgie se fixa, et trouva que la vie d'homme marié lui allait comme un gant. Il ne délira pas, à l'instar de maints jeunes maris, sur l'étrangeté et le plaisir de voir sa petite femme adorée assise chaque matin vis-à-vis de lui au petit déjeuner, « comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ». « Il avait déjà passé par là », comme on dit, et, comparant les mérites de sa Maud présente à ceux de Georgette, il inclinait de plus en plus à penser qu'il avait réussi.

Mais il n'était ni tranquillité ni bien-être de l'autre côté de la Baie du Bengale, sous les tecks où Georgette demeurait avec son père, et où elle attendait le retour de Georgie Porgie. Le chef était vieux, et se souvenait de la guerre de 1851. Il

était allé à Rangoun et n'était pas sans connaître les façons des « Kullahs ». Assis le soir devant sa porte, il enseigna à Georgette une philosophie aride qui ne la consola pas du tout.

Un jour, elle disparut du village avec toutes les roupies que Georgie Porgie lui avait données et une très petite teinture d'anglais — dont elle était également redevable à Georgie Porgie.

Le chef commença par se sentir furieux, puis il alluma un cigare et dit quelque chose de peu flatteur sur le sexe en général. Georgette était partie à la recherche de Georgie Porgie, lequel pouvait se trouver à Rangoun, ou de l'autre côté de l'Eau Noire, sinon être mort, pour ce qu'elle en savait. La chance la servit. Un vieux policeman sikh lui raconta que Georgie Porgie avait traversé l'Eau Noire. Elle prit un billet d'entrepont à Rangoun et se rendit à Calcutta, en gardant pour elle le secret de son voyage.

Dans l'Inde, il ne resta nulle trace de son passage durant six semaines, et personne n'est là pour dire par quelles tortures de cœur elle dut passer.

Elle reparut à quatre cents milles au nord de Calcutta, se dirigeant droit vers le septentrion, exténuée et les traits hagards, mais résolue dans sa détermination de retrouver Georgie Porgie. Elle ne pouvait comprendre le langage de la population ; mais l'Inde est infiniment charitable, et la gent féminine, tout le long de la Grand'Route (1), lui donna à manger. Un je ne sais quoi lui faisait croire que Georgie Porgie devait se trouver au bout de cette impitoyable route. Peut-être avait-elle rencontré quelque cipaye qui l'avait connu en Birmanie ; mais cela, personne ne saurait l'affirmer. Elle finit par tomber sur un régiment dont l'un des officiers était un ancien invité de Georgie Porgie au temps où l'on faisait la chasse aux dacoïts. On ne s'ennuya pas dans les tentes lorsque Gorgette se jeta à ses pieds et se mit à pleurer. On s'amusa moins une fois contée l'histoire ; et l'on fit une collecte, ce qui était plus dans la note. L'un des lieutenants savait où se trouvait Georgie Porgie, mais ignorait son mariage. Aussi donna-t-il le premier renseignement à Georgette, laquelle continua joyeusement sa route vers le Nord, dans un wagon de

(1) *The Grand Trunk Road*, cette route gigantesque de l'Inde, longuement décrite dans *Kim*.

chemin de fer qui offrit le repos aux pieds las et l'ombre à la petite tête poussiéreuse. Les marches, à partir du chemin de fer à travers la montagne pour gagner Sutrain, furent pénibles, mais Georgette avait de l'argent, et les familles qui voyageaient en char à bœufs lui accordèrent leur aide. Ce fut un voyage presque miraculeux, et Georgette ne douta pas que les bons esprits de Birmanie ne veillassent sur elle. La route de montagne qui mène à Sutrain est une étape plutôt glacée, et Georgette attrapa un gros rhume. Mais, au bout de tous ces ennuis, il y avait Georgie Porgie pour la prendre dans ses bras et la dorloter, comme il faisait au temps jadis, lorsque la palissade était fermée la nuit et qu'il avait trouvé bon le repas du soir. Georgette poursuivit sa route de toute la vitesse de ses pieds ; et les bons esprits lui accordèrent une dernière faveur.

Juste au tournant de la route qui mène à Sutrain, un Anglais l'arrêta, au crépuscule, avec ces mots : « Grand Dieu ! Qu'est-ce que vous faites ici? »

C'était Gillis, l'ancien adjoint de Georgie Porgie en Haute-Birmanie, et qui occupait le poste voisin de ce dernier dans la jungle. Georgie Porgie, qui l'appréciait, avait demandé à l'avoir dans son service à Sutrain.

— Je suis venue, dit Georgette simplement. Il y avait si loin que j'ai mis des mois à venir. Où est sa maison?

Gillis resta bouche bée. Il s'était trouvé jadis suffisamment en rapport avec Georgette pour savoir que toute explication serait superflue, il n'y a pas à entrer dans les explications avec un Oriental. Il faut lui montrer les choses.

Et il fit quitter la route à Georgette pour la guider le long d'un petit sentier qui grimpait en haut de la falaise et aboutissait à une plate-forme sur les derrières d'une maison construite en plein versant.

On venait d'allumer les lampes, mais les rideaux n'étaient pas encore tirés.

— Maintenant, regardez, dit Gillis, en s'arrêtant devant la fenêtre du salon.

Georgette regarda et vit Georgie Porgie en compagnie de la Nouvelle Mariée.

Elle porta la main à ses cheveux, qui étaient sortis du chignon et s'éparpillaient sur son visage. Elle essaya de remettre de l'ordre dans sa robe en guenilles, mais la robe ne pouvait

retrouver son aplomb, et Georgette fut prise d'un accès de petite toux bizarre, car c'était vraiment un fort vilain rhume qu'elle avait attrapé là. Gillis regarda, lui aussi ; mais, alors qu'elle se contenta de regarder une seule fois la Nouvelle Mariée, ses yeux se tournant toujours sur Georgie Porgie, Gillis, lui, regardait la Nouvelle Mariée tout le temps.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Gillis, qui tenait Georgette par le poignet, afin de prévenir toute irruption inattendue dans le rayon de la lumière. Allez-vous entrer dire à cette Anglaise que vous avez vécu avec son mari ?

— Non, répondit Georgette faiblement. Laissez-moi. Je m'en vais. Je jure que je m'en vais.

Elle se dégagea brusquement, et s'éloigna en courant dans l'obscurité.

— Pauvre petite ! dit Gillis, en dégringolant jusqu'à la route principale. J'aurais voulu lui donner quelque chose pour retourner en Birmanie. Ce que nous l'avons toutefois échappé belle ! Et cet ange-ci ne l'eût jamais pardonné.

Ces derniers mots semblent prouver que le dévouement de Gillis pour Georgie Porgie n'était pas entièrement dû à son affection pour lui.

La Nouvelle Mariée et le Nouveau Marié sortirent dans la véranda après dîner, afin que la fumée des cheroots de Georgie Porgie ne demeurât pas suspendue dans les rideaux neufs du salon.

— Qu'est-ce qu'on entend là en bas ? demanda la Nouvelle Mariée.

Ils écoutèrent tous deux.

— Oh, répondit Georgie, je suppose que c'est quelque brute de montagnard qui aura battu sa femme.

— Bat-tu-sa-femme ! L'horreur ! fit la Nouvelle Mariée. Imaginez que vous me battiez, moi !

Elle passa le bras autour de la taille de son mari, et, s'appuyant la tête contre son épaule, regarda de l'autre côté de la vallée remplie de nuages, en plein contentement, en pleine sécurité.

Mais c'était Georgette qui pleurait, toute seule au pied du versant, parmi les pierres du cours d'eau où les blanchisseurs lavent les vêtements.

RUDYARD KIPLING.

Traduit de l'anglais par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXVIII.— Chapeaux.

M. DESMAISONS. — Si nous restions encore une quinzaine?

M. DELARUE. — Comment, vous que j'ai eu tant de mal à faire partir!

M. DESM. — Précisément. J'ai une remarquable tendance à l'inertie. Difficile à mettre en mouvement, je m'arrête au plus tôt, et ne sens nul besoin de repartir. Partout où j'ai dormi, je me demande : Pourquoi ne pas rester ici, pourquoi remuer encore une fois?

M. DEL. — Il est vrai que l'on vit partout à peu près la même vie.

M. DESM. — Surtout quand on ne se mêle pas plus que nous au monde extérieur. Flâner sur le sable ou flâner dans sa chambre, la monotonie, au bout d'une semaine, est toute pareille, au moins pour la douceur que l'on trouve à cette habitude.

M. DEL. — Peut-être. Cependant, je pars.

M. DESM. — Vous n'allez pas me laisser tout seul ici?

M. DEL. — Vous penserez être chez vous, dans votre cabinet.

M. DESM. — Ce ne serait pas tout à fait la même chose, j'en conviens. Franchement, je crois que je ne serais pas longtemps à m'ennuyer.

M. DEL. — Dois-je prendre cela pour un éloge de mon esprit?

M. DESM. — Sans doute. Mais aussi de votre complaisance à m'écouter et à me contredire. Car j'aime par-dessus tout que l'on me contredise.

M. DEL. — Pourvu que l'on finisse par vous céder.

M. DESM. — Oh! je tiens de moins en moins à l'assentiment final.

M. DEL. — Votre combativité diminue.

M. DESM. — Non. Elle se raisonne. Ainsi, tenez, je viens de lire un discours de distribution de prix prononcé par M. Lavisse et je n'ai pas bronché. J'ai même constaté que cet académicien écrit un peu mieux que la plupart de ses confrères. Ses idées sont plates, mais son style est fleuri.

M. DEL. — Une prairie.

M. DESM. — C'est cela. Beaucoup d'herbe et quelques pâquerettes. La chose se passe en Thiérache, dans un patelin qui se dénomme Nouvion et qui est peut-être un charmant paysage. Or, dit M. La-

visse, quand je reviens là, « il me semble être une figure égarée qui rentre, pour s'y reposer, dans son cadre retrouvé ». N'est-ce point joli?

M. DEL. — Très joli, on en ferait un conte fantastique. Votre lecture n'a pas dû vous ennuyer.

M. DESM. — Connaissez-vous cet auteur?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Alors, il y a une nuance du médiocre que vous ignorerez toujours. Ça rappelle assez Mme de Genlis, d'autant plus que tous les deux débitent leurs puérilités avec une conviction admirable. Ils croient, cela est sublime, se mettre à la portée des enfants et ils ne se mettent, sans l'être eux-mêmes, qu'à la portée des sots. M. Lavisse n'a jamais acquis qu'une idée au bazar des idées, celle du progrès. Il vit là-dessus, il écrit là-dessus, il parle là-dessus depuis les premières lampes à pétrole qu'il a vues naître et dont il est demeuré tout ébloui. Pensez, dit-il, tout ému aux petits Thiérachois, pensez, mes enfants, à l'époque de ténèbres où l'on ne connaissait que la chandelle! M. Lavisse, qui est historien, sait que la civilisation du dix-septième siècle, qui a quelque valeur, fut une civilisation à la chandelle, il sait que les civilisations antérieures, la romaine et la grecque, aussi de quelque valeur, furent encore moins « éclairées », il sait tout cela, mais il ne le dira pas, car sa religion le lui défend. Où serait le progrès, Messieurs, si l'on admettait que tout est relatif et que les ténèbres de la chandelle furent pour Mme de Sévigné de féeriques illuminations?

M. DEL. — Mon cher, pour établir de tels rapports, il faut une autre intelligence que celle des Lavisse.

M. DESM. — Non, il ne faudrait que de la loyauté dans l'esprit, et les Lavisse n'en ont pas, parce qu'ils sont affiliés à une religion. Concevez-vous un chrétien qui rendrait justice au paganisme? Il ne serait plus chrétien. Les Lavisses qui admettraient la relativité du progrès ne seraient plus des Lavisses. Ils seraient des Gœthe ou des Flaubert, ou de leur école. Ils vivraient dans un autre monde. Notez maintenant une ironie du progrès que M. Lavisse est incapable de sentir. Cette même chandelle, perfectionnée sous la forme de bougie, est demeurée, jusqu'à l'électricité, le luxe suprême, l'éclairage des délicats.

M. DEL. — Il doit vanter aussi le pain blanc, comme un des signes les plus sensibles du progrès. Aucun Lavisse n'y manqua jamais.

M. DESM. — Notre Lavisse n'y manque point. Cette ironie-là lui échappe aussi que l'antique pain bis, délaissé par le peuple, se vend maintenant aux riches et au prix des gâteaux!

M. DEL. — Vous souvenez-vous comment, à propos du linge,

Michelet, qui ne fut parfois qu'un grand Lavisse, tomba dans le panneau du progrès ?

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — Il célèbre quelque part, ainsi qu'un des grands moments du progrès, l'époque où l'on commença à porter sur la peau des chemises de toile, et cela dans les mêmes années où les médecins imposaient la laine, la flanelle, comme premier vêtement.

M. DESM. — Ces contradictions sont d'autant plus amusantes que nul ne les voit. C'est au point que M. Lavisse, qui déplore le temps des plumes d'oie, écrit peut-être avec une plume d'oie !

M. DEL. — Elle est devenue un luxe aussi, la plume d'oie, ou du moins un raffinement.

M. DESM. — J'avoue que je les aime, mais on n'en trouve plus guère.

M. DEL. — Je ne partage point ce goût, mais enfin on peut reconnaître que nous devons à la plume d'oie quelques chefs-d'œuvre.

M. DESM. — Je vous prêterai le discours de M. Lavisse. Il renferme encore plusieurs drôleries que j'ai oubliées. Vous verrez son couplet sur les chapeaux des « dames » de Nouvion-en-Thiérache, chapeaux dont l'élégance fait prendre en pitié le bonnet de dentelles des bonnes femmes de jadis. Voyez-vous cela d'ici, les chapeaux de Nouvion-en-Thiérache? Voyez les albums de Huart. Les chapeaux ! Mais on n'en voit pas, à Paris même, un sur mille qui ne fasse mal au cœur ! Je pense que l'immuable bonnet était un bienfait pour les femmes de la campagne. Il leur épargnait le ridicule de ressembler à des perroquets en délire. Ce qui convient le mieux au commun des femmes et des hommes, c'est l'uniforme, car le goût personnel est presque aussi rare que la beauté. Une paysanne en costume de son pays ne fait jamais rire. Donnez-lui deux cents francs pour s'habiller à la mode de Paris, vous verrez quelle caricature !

M. DEL. — Il est en effet bien plat, votre Lavisse !

M. DESM. — On pourrait cependant tirer de belles choses de l'idée de progrès.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — Oui, en montrant qu'il n'est qu'un seul progrès, celui de la liberté : liberté de l'esprit, liberté des mœurs.

M. DEL. — C'est dimanche. Allons donc voir les chapeaux à Pont-Lévêque. Cela nous aidera à pénétrer dans le génie de M. Lavisse.

M. DESM. — Allons. C'est une bonne idée, et puis je pense à autre chose : nous aurons quelque plaisir, je crois, à voir le pays où vécurent Félicité et Loulou.

M. DEL. — Loulou, il sera sur les chapeaux de ces dames !

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Maurice Renard : *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Lucien Alphonse Daudet : *Le Chemin mort*, Flammarion, 3 fr. 50. — Louis Codet : *La petite Chiquette*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Hein : *L'Eté à l'ombre*, Sansot, 3 fr. 50. — Armand d'Etchezer : *Le Cadet de Pamperruque*, Grasset, 3 fr. 50. — Louis Estang : *L'Affaire Nell*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Valentin Mandelstamm : *Un aviateur*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Abel Hermant : *Les Affranchis*, Lemerre, 3 fr. 50. — Gustave Kahn : *Contes hollandais*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Frédéric Boutet : *Histoires vraisemblables*, Société générale d'éditions, 3 fr. 50.

Le Docteur Lerne, sous-dieu, par Maurice Renard. Très loyalement l'auteur dédie son livre à H.-J. Wells *parce qu'il est écrit dans un ordre d'idées cher au célèbre romancier* et aussi, probablement, parce que M. Maurice Renard s'est aperçu qu'on ne pourrait guère le dédier aux jeunes filles. *Le Docteur Lerne, sous-dieu* ou surdiable, n'est pas du tout un bon livre, car c'est un roman français, terriblement français. La marque française, bien connue, hélas! à l'étranger, c'est l'inconvenance. Certes, je ne vais pas m'en plaindre ici, puisque je dois avoir contribué, dans la mesure de mes humbles moyens, à la mauvaise réputation de cette marque, seulement je voudrais tâcher de m'expliquer au sujet de l'inutilité de certaines hardiesses. Les œuvres de Wells sont intéressantes, sans être *littéraires* dans le sens que nous donnons à ce mot chez nous, à cause de leur bonne santé. Elles sont absolument saines, non pas que la question d'amour en soit écartée, mais parce que l'aventure scientifique, mettons l'aventure merveilleuse, domine toujours la situation amoureuse. Il est clair que si épris que le héros puisse être de sa cousine ou de la femme de son voisin, le sentiment qu'il éprouve ou la passion folle qui le tourmente céderont devant ce simple petit détail qu'il aura cueilli, dans le jardin de ces dames, une plante curieuse dont le feuillage sera uniquement constitué d'oreilles de lapin! Il faut se rendre compte du miracle scientifiquement parlant, pour deviner ce que serait, même pour une cervelle d'amoureux transi, le complet bouleversement des choses naturelles, surtout, par-dessus tout, parce que l'état d'amour est une des choses les plus naturelles du monde. Ce Nicolas Vermont assiste, dans le château de son oncle, le docteur Lerne, à des spectacles tellement prodigieux que son banal désir de voyageur pour la fille de l'auberge doit fatalement tomber devant leur sombre horreur. Il n'est pas humain d'aimer dans la peur. C'est peut-être très littéraire, mais c'est presque impossible. On m'a raconté qu'un mari jaloux avait enfermé un jour un Monsieur avec sa femme dans un fort joli boudoir où il avait également mis sous clef un serpent des plus renommés parmi les plus venimeux. Le couple, *prévenu*, passa son temps à chercher l'animal avec une paire de pincettes sans songer à aucune autre contingence. Enfin on est français, n'est-ce pas, et on n'a jamais tremblé! Nicolas Vermont

d'ailleurs est mué en taureau. Il s'appelle Jupiter. Sa cervelle quitte son poste habituel pour aller loger sous les cornes d'une remarquable bête peu endurante de caractère et tout aussi portée sur la question du libertinage, avec cette différence, cependant, qu'il s'y mêle une idée de paternité. Je ne veux pas entreprendre le récit des aventures de Nicolas Vermont; c'est un labyrinthe extraordinaire où l'on monte, de vertige en vertige, jusqu'à l'apogée de la plus intense terreur; mais à chaque pas on bute contre ce que j'appellerai la viande, la pièce de bœuf ou de taureau, et on marche dans cette chair qui finit par se corrompre et vous dégoûter du reste, y compris de la greffe animale qui transforme les plantes en oreilles de lapin! Et pourtant ce livre est intéressant, bien fait, plein de subtilités scientifiques, dont on a tiré le meilleur parti possible, mais il est... français, quoi! A son sujet il me revient l'exclamation naïve d'une Anglaise qui savait tout juste quelques adjectifs gracieusement qualificatifs de notre langue : « Oh! le chapeau de ce dame! Comme il était distingué, comme il était... petit cochon! » Eh bien, voilà! Ce livre est à la fois distingué, scientifiquement distingué... et le petit autre chose. Il porte notre marque, la marque française, hélas!

Le Chemin mort, par Lucien Alphonse Daudet. Nous comptons, si je sais compter sur mes doigts, cinq Daudet qui ont tous du talent comme un seul Alphonse et cela me semble vraiment extraordinaire. Généralement, les *dynastiques* (c'est une école) ne servent qu'à faire regretter le chef, mais dans la famille Daudet tout le monde cherche à l'effacer, sans le vouloir d'ailleurs, tellement chacun a pris à cœur de faire le contraire ou autre chose que lui. Ernest est plus grave, Léon est moins tendre, quant à Lucien, le dernier, il est plus mystérieux. *Le Chemin mort* ne mène à rien, sinon à l'entière perplexité du lecteur. Que signifie cette amitié amoureuse entre deux hommes dont l'un est du meilleur monde? Entre cet apache et ce fils de famille? Je ne pense pas que l'idée de l'auteur soit de nous faire soupçonner ce qu'il ne nous dit pas, car s'il ne nous le dit pas, s'il s'en défend même, c'est que son intention est tout autre, mais il y a des apparences. Enfin, ce *Chemin mort* est fort curieux comme étude d'égoïsme. Il met aux prises deux esprits libertaires qui sont bien les esprits de la société actuelle : le *petit sucrier* et celui qu'on a élevé sans aucun morceau de sucre, et si le premier est tué par le second, c'est peut-être que le premier a tort... d'avoir trop montré ses morceaux de sucre. Moral ou immoral, ce roman a pour lui d'être... Daudet, car il est bien écrit et fait le plus grand honneur à la mémoire du chef dynastique.

La petite Chiquette par Louis Codet. J'aime la petite Chiquette, parce que, tout en étant une création, elle demeure une créature. Elle est jolie, naturelle, peinte sur le vif de ses petits gestes naïfs. J'aime

surtout le *Pauvre garçon*, car ce n'est pas sa faute ce qui lui arrive; il ne trompe pas pour son plaisir, bien sûr, et Chiquette, qui le force à cette vilaine chose, n'avait pas pensé que ce serait vilain... du moment qu'il y aurait une glace dans le fond! J'aime aussi Caboche, le bon rapin, pas trop rapin, philosophe et si tendrement pas amoureux. J'aime surtout la fin tout amère, où le Pauvre garçon est le seul vraiment à plaindre, car personne n'a compris son dévouement.

Il y avait *une rose charmante dans le jardin* de l'auteur ; maintenant il y a la *petite chiquette*, fleur non moins exquise, quoique de corolle un peu plus chiffonnée.

L'Été à l'ombre, par Stein. Si c'est un journal, il est trop composé et si c'est un roman il ne l'est pas assez. Mais ce sont plutôt des paysages, des états d'âme, des notes, des portraits, tout cela mis pêle-mêle sous une reliure de chagrin blanc ombrée de verte espérance. Dans un siècle plus délicat que le nôtre, on goûterait mieux ces jolies finesses de langage : « Ah ! oui, Loti, le pauvre homme, il est *moi-trinaire* ». Pourvu que l'amateur de chats vous pardonne ce coup de griffe !

Le Cadet de Pamperruque, par Arnaud d'Etchezar. Style très brillant, coup de soleil et coup de théâtre, ce mousquetaire de style sent un peu les planches, mais il est amusant, très leste quoique toujours de bonne compagnie. Ce cadet de Pamperruque devient un des premiers citoyens de la république en faisant les pires sottises, puis il épouse la petite Rameline qui, jadis, lui avait prêté une somme, le fond de son petit bas de soie. Ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux... surtout en république, où tout le monde finit par rentrer dans l'obscurité !

L'Affaire Nell, par Louis Estang. Toute une savante combinaison de la chicane pour arriver à dépouiller honnêtement la veuve, sinon l'orphelin. Le fils Nell réclame à la veuve, en secondes noces, de son père, le bien dont on l'a légalement frustré et, comme il convient en pareil cas, quand la veuve est jeune et jolie, elle épouse l'avocat qui l'a envoyée en possession. La morale de l'histoire est que le banquier gardien des fonds emporte la caisse et que tout le monde finit par être volé.

Un Aviateur, par Valentin Mandelstamm. De grande actualité, cette jolie petite histoire d'aéroplane romanesque causera pourtant quelques déceptions, car elle est presque symbolique. Mourir en tenant le bien-aimé sur son cœur, c'est peut-être très beau, mais ça ne nous donne pas la solution du plus lourd que l'air, au contraire. L'amour est un poids terrible, le fardeau le plus inopportun pour l'aventurier qui rêve d'escalader les hauts sommets scientifiques.

Les Affranchis, par Abel Hermant. Il n'y a que l'historien de notre société nouvelle, Abel Hermant, pour oser réunir d'aussi éton-

nants convives au banquet de la vie. Cet abbé Choppart traînant une compagne enceinte des œuvres... de l'église, ce couple de grands seigneurs formé d'un authentique duc et d'une femme de chambre, et cet autre ménage dont l'époux trompe l'épouse, dont l'épouse trahit l'époux comme par devoir. Tous ces gens-là sont affranchis des préjugés ordinaires, et quelques-uns, tel le satyre, relevé de son esclavage par ses maîtres indulgents, sont bien près de se créer d'autres formules de préjugés qui en feront d'éternels snobs victimes des modes les plus ridicules. Le type de la femme brouillon qui sait tout et arrange tout selon ses idées cacophoniques est amusant, d'ailleurs très connu.

Contes Hollandais, par Gustave Kahn. On voit un orfèvre, un grand amateur d'objets d'art, un collectionneur émérite, las de la muette figuration de ses précieux objets de vitrines, les douant tout à coup d'un mouvement, d'une pensée, parfois d'un cœur. Tous les objets : statuettes, vases, bijoux, mannequin portant coiffure, habits ou épées descendent sur le bureau du fantaisiste qui rêve ainsi tout éveillé. La petite princesse, la petite fée, plus toutes les poteries de la Hollande naïve mènent le branle :

Amsterdam, Rotterdam,
Goddrukum est amoureux.

Il y a des pipes d'où l'or sort en fumée, des pintes de bière blonde ou brune qui débordent comme les petites filles folles de leur corps. Mais ce sont des contes chastes, parce que le pauvre tailleur est récompensé, le mari jaloux doucement puni, puisque sa femme sort d'une boîte de cigare à musique et que la petite princesse prend la bûche ! pardon, prend pour époux le petit prince enfermé dans la bûche. Tout cela n'est que jeu d'assiettes peintes, disques de la tradition populaire lancés à travers les âges ornés de leurs légendes fleuries. Le collectionneur les a rangés sur son dressoir pour la joie de ses yeux, l'érudit les a lues et aussitôt la vie en est sortie vernie de soleil, émaillée de refrains chatoyants. Tous les objets sont descendus de la vitrine dans le grand apparat dont un cerveau de poète pouvait les doter et maintenant ils vivront... Ils ne rentreront jamais dans leur assiette !

Histoires vraisemblables, par Frédéric Boutet. Ce que je reproche aux principaux humoristes français... c'est de n'être pas français. Or, en voici un, des plus jeunes, l'auteur de *l'Homme sauvage*, qui semble tenir toutes les promesses de son premier livre, il veut être de son pays. Il a beau imiter de temps en temps la raideur anglaise ou le pince-sans-rire américain, il est franchement personnel et avec une souplesse toute gauloise. Je me suis délecté aux comptes-rendus des réceptions mondaines du cimetière où les

squelettes mènent une *mort de patachon* et je vous signale, en outre, le *Fantôme*, autre drôle de corps.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Masson : *Alfred de Vigny (Académie française, Prix d'éloquence, 1906). Essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites.* 1 vol. in-16, 1 fr., Bloud et Cie. — Dom A. Du Bourg : *Huysmans intime, Lettres et Souvenirs,* 1 vol. in-16, Librairie des Saints-Pères. — Fagus : *Aphorismes,* 1 vol. in-16, 1 fr., Sansot. — Henri Potez : *Petite Anthologie du Nord et du Pas-de-Calais,* Petit in-18, J. Groux, Paris. — *Analyse de quatorze Lettres intimes de Florian, retrouvées dans des papiers de famille,* 1 opusc., J. Grasset, Nîmes. — L.-M. de Thurly : *Ceux que j'aime,* Album in-4, 3e éd., dép. chez Floury.

Cet essai sur **Alfred de Vigny** a le mérite de nous donner la pensée même du poète par des citations nombreuses, extraites de ses ouvrages et de ses lettres. Les lettres de Vigny expliquent son œuvre, parce qu'elles nous renseignent sur l'homme, ou du moins sur son propre bovarysme. Le bovarysme d'Alfred de Vigny serait très curieux à étudier. M. Maurice Masson l'a un peu montré dans cette étude en indiquant cette lutte de l'homme contre sa destinée. La poésie de Vigny est une sorte de réaction contre son milieu pour s'adapter à ses propres impulsions. Il a écrit ses vers pour préciser en lui-même ses incertitudes, et s'est ainsi créé celui qu'il voulait être. Mais il est un Vigny secret qui demeurera à jamais inconnu, celui qui écrivait de ses visions intérieures : « Je ne veux pas les écrire, ni les dire non plus... je les garde en moi-même, je les regarde dans le miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris, et puis je ferme les yeux, et je me tais. »

M. Maurice Masson a divisé son essai en trois parties : la Vie, les Idées et l'Art. Je n'aime pas beaucoup cette dissociation, la vie et les idées d'un écrivain, comme son art, ne doivent pas être séparées : l'art en poésie n'est que l'expression de la pensée, et la pensée le fruit de la vie. Alfred de Vigny rêvait, nous dit M. Masson, « d'un art où la pensée eût été tout et la forme rien, où l'idée se serait exprimée, non pas par la grossière écriture, non pas même par la parole trop grossière encore à son gré, mais dans « cette langue céleste que rien, ici-bas, ne nous fait deviner, si ce n'est l'amour et la prière ». Ce qui signifie qu'il désirait que ses vers soient l'expression directe de sa pensée, spontanément jaillie de son esprit. L'art, pour lui, était donc synonyme de la plus grande sincérité possible. M. Masson dit très bien : « Le poète qui veut dire sa poésie doit connaître le labeur de l'ouvrier, devenir un *artisan de la parole* (selon l'expression de Vigny), faire la chasse aux syllables et aux sons qui se refusent à lui et asservir l'Idée avant d'en faire une libératrice. »

L'art de Vigny, c'est, comme il l'écrivait lui-même à Mlle Maunoir, le 24 mars 1851, d'avoir trouvé « l'expression pure de son sentiment, de son caractère, de sa vie, enfin de son être tout entier ». L'art, c'est, après s'être trouvé, de s'exprimer. Il y a autant d'arts que de personnalités.

Cette étude est accompagnée d'une bibliographie qui nous montre qu'une édition définitive des œuvres de Vigny devrait bien être entreprise. En appendice, quelques lettres inédites, sans grand intérêt d'ailleurs.

§

Dom A. Du Bourg, prieur de Sainte-Marie, étudie **Huysmans intime**, et nous le présente dans sa cellule. C'est le nom que l'auteur donne au « modeste et austère » appartement où Huysmans a vécu ses derniers jours. Là, l'auteur des *Sœurs Vatard* reçoit les visiteurs, il parle et développe ses thèses d'esthétisme : « Tout ce qui est beau vient de Dieu, tout ce qui est laid vient du diable, » ce qui simplifie la question. C'est vraiment affligeant de voir cet écrivain en arriver à s'exprimer comme une première communiante : « Il me semble que la bonne Vierge vous a réellement témoigné sa douce affection cette année. » Mais les métaphores empruntées à l'art culinaire reviennent encore sous sa plume. Il écrit au Père Du Bourg, qui a, lui aussi, passé par des épreuves corporelles : « Vous êtes un vieux *dur à cuire* du bon Dieu ; tandis que, moi, je ne suis qu'une vieille poule mouillée, dont le Seigneur ne ferait pas une poule au pot d'âme savoureuse. Ah ! non. »

Mais, comme ses médecins voulaient, pour apaiser ses intolérables douleurs, le piquer à la morphine, il s'écriait : « Ah ! vous voulez m'empêcher de souffrir ? vous voulez changer les souffrances du bon Dieu en mauvaises jouissances de la terre, je vous le défends. » Ne sont-ce pas là paroles de saint digne du martyrologe ?

§

Je voudrais indiquer la philosophie particulière qui se dégage de ces **Aphorismes** de M. Fagus. Je pense qu'elle peut se résumer dans une certaine croyance à l'irresponsabilité humaine. L'homme agit instinctivement, et c'est seulement la conscience qu'il a de son acte qui lui donne l'illusion de la liberté. Quelques aphorismes, cueillis au hasard, le démontreront :

— L'idée d'un geste, c'est déjà le geste achevé.

— Le nouveau-né happe le sein, une limaille de fer vers l'aimant s'élance, et César, mûrement, pèse le contre et le pour, tous ayant autant et de même sorte raisonné.

— Nous ne prenons pas une résolution, une résolution nous prend.

Partant de ce point de vue général, M. Fagus nous dit ses idées et ses opinions sur la vie, que, par exemple, l'esprit de contradiction est le branle de l'univers. Il a observé encore que, « derrière toute femme remarquable autrement que par l'amour ou la beauté », on trouvera toujours un homme.

Je pourrais, par l'esprit de contradiction qui est le branle de l'univers, contredire M. Fagus et critiquer quelques-unes de ses opinions; je préfère conseiller la lecture de son petit livre, plein de pensées ingénieuses, parfois même inattendues. La sincérité de l'auteur est poussée jusqu'à la brutalité. Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer qu'il parle des femmes comme s'il avait eu à se plaindre d'elles.

§

Voici une **Petite Anthologie du Nord et du Pas-de-Calais** où se trouvent décrits par les poètes les paysages des Flandres, de l'Artois et du Boulonnais. M. Henri Potez, l'auteur de ce choix de poèmes destinés à l'enseignement primaire, voudrait habituer les enfants des écoles à « lire » les paysages qui les entourent à travers « ces excellents commentateurs que sont les poètes ». C'est une excellente méthode pour cultiver les sensibilités des enfants, leur apprendre à voir, les poètes étant essentiellement des visuels. Dans ce petit volume, les Flandres sont décrites par des poètes comme Albert Samain, G. Rodenbach, Victor Hugo, Mme Desbordes-Valmore et M. Léon Bocquet. L'Artois, moins favorisé, est peint par Jules Breton et Auguste Nancy, la côte boulonnaise par Auguste Angellier, et les Marches de Picardie par Jules Aubry.

Les vers qu'Albert Samain consacre à sa province sont comme une prière. J'entends, dit-il, « en moi l'âme du Nord

Qui chante, et chaque jour j'aime d'un cœur plus fort

Ton air de sainte femme, ô ma terre de Flandre ;
Ton peuple grave et droit, ennemi de l'esclandre,
Ta douceur de misère où le cœur se sent prendre ;

Tes marais, tes prés verts où rouissent les lins,
Tes bateaux, ton ciel gris où tournent les moulins
Et cette veuve en noir avec ses orphelins... »

On ne saurait trop encourager ce désir de faire connaître nos poètes contemporains ; l'admiration publique, en province, s'est arrêtée à Musset et à Lamartine. On ignore et on veut ignorer même Verlaine, qui est la poésie même. Quant à Mallarmé, voici l'opinion toute faite que je trouve dans une revue très lue en province.

Après avoir cité le beau sonnet :

M'introduire dans ton histoire,

M. Henry Lapauze, qui n'y comprend rien, nous dit que, quand on lisait ces vers à Tolstoï, il devenait fou. Et il ajoute : « Il n'était pas le seul. » M. Lapauze est persuadé qu'en citant ce poème de Mallarmé, il provoquera le rire de ses lecteurs. Je crains bien, en effet, que les lecteurs du *Gaulois du Dimanche* n'y découvrent aucune émotion intellectuelle. La semaine prochaine on leur donnera un sonnet de Jean Richepin.

§

Voici une analyse, avec de nombreuses citations de **Quatorze lettres intimes de Florian**, « retrouvées dans des papiers de famille ». J'en extrais ce court passage où, après s'être occupé d'une question de succession, il prie son correspondant de dire à Margoton que si elle veut lui envoyer une dinde comme de coutume, « j'aime mieux, dit-il, que ce soit vers la fin de décembre, que vers le commencement de janvier... ». Florian était gourmet, et, pour s'abandonner en toute tranquillité à son vice aimable, il souhaite instamment la terminaison de ses affaires de famille. « Quand nos papiers partiront, si vous y pouvez joindre seulement un pot à anchoyes belles et bien conservées, je vous serai bien obligé. » Avouons que cette correspondance n'ajoutera rien à la renommée, déjà bien pâlie, du fabuliste.

§

En une publication d'une réelle élégance, M. L.-M. de Thurly groupe, dit-il dans son titre, **Ceux que j'aime**. Tant artistes que littérateurs, ses élus, qui seront en même temps — mettons pour les trois quarts — ceux de la plupart des gens de goût, sont, par ordre alphabétique : Paul Adam, Besnard, Carrière, Gustave Charpentier, Chéret, Capiello, Anatole France, Elie Faure, Gustave Geffroy, Jean Grave, Frantz Jourdain, Léandre, Octave Mirbeau, Paul et Victor Margueritte, Franc-Nohain, Marcel Prévost, Rodin, Jules Renard, Roubille, Steinlen, Laurent Tailhade, Willette. Je n'aurai pas la malignité d'indiquer, dans cette liste, le quatrième quart que, pour ma part, je rangerais plutôt dans la catégorie de « ceux qu'il ne faut pas aimer ». M. de Thurly traite somptueusement « ceux qu'il aime ». Il leur consacre à tous d'admiratives et souvent judicieuses notices, qu'accompagnent des portraits luxueusement reproduits et signés Besnard, Carrière, Chéret, Sem, Steinlen, Sacha Guitry, Rodin, Nocq, Bataille, etc. Cet ouvrage, artistement présenté, séduira les bibliophiles.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Vicomte de Noailles : *Bernard de Saxe-Weimar et la réunion de l'Alsace à la France ;* Perrin 7, 50. — Albert Savine : *La Cour galante de Charles II ;*

Louis Michaud, 1, 50.— Pierre d'Echérac : *La Jeunesse du Maréchal de Belle-Isle : 1689-1726 ;* Champion. — G. Lenotre : *Le Tribunal Révolutionnaire : 1793-1795 ;* Perrin, 3.50. — Pierre Bliard : *Fraternité Révolutionnaire ;* Emile Paul, 5. — Hector Fleischmann : *La Guillotine en 1793 ;* Les publications modernes, 3.50.

Bernard de Saxe-Weimar et la réunion de l'Alsace à la France, par le Vte de Noailles. — Après son livre sur le Cardinal de La Valette, publié il y a deux ans, M. le Vte de Noailles, ajoutant une nouvelle page à ses « Episodes de la Guerre de Trente Ans », nous donne un ouvrage fort bien fait sur le duc Bernard de Saxe-Weimar, dont la France sut payer, au prix qu'elle valait, la précieuse épée. Le livre précédemment consacré au Cardinal de la Valette, soldat d'occasion, était peut-être un peu volumineux pour le général, improvisé par Richelieu, dont le rôle, durant la guerre de Trente Ans, n'eut rien d'extrêmement caractéristique et décisif. Il n'en est pas de même pour le remarquable capitaine que fut le Duc Bernard de Saxe-Weimar. Son histoire remplit aisément ce gros in-octavo de cinq cents pages. De nombreux ouvrages allemands avaient déjà paru sur cet homme de guerre, dont ceux de B. Röse et de G. Droysen, parmi les plus récents. M. de Noailles a utilisé ces travaux en y ajoutant le résultat de ses études et de ses recherches personnelles.

La première partie de la carrière du Duc Bernard de Saxe-Weimar se passa (après qu'il eut fait ses premières armes sous le Roi de Bohême et sous le Roi de Danemark) dans les rangs suédois, aux côtés de Gustave-Adolphe. Il aida de la sorte le roi de Suède à chasser les Impériaux du Landgraviat de Hesse-Cassel, participa à la prise de Wurtzbourg, surprit Manheim, et acheva la victoire de Lutzen, après la mort de Gustave-Adolphe sur le champ de bataille. Coopérant ensuite avec Horn, sous l'autorité d'Oxenstiern, le chancelier de Suède, il fit capituler Ratisbonne, mais perdit la bataille de Nordlingen. Cet échec, qui mit un terme à la période suédoise de la Guerre de Trente Ans, loin d'arrêter l'activité du Duc de Saxe-Weimar, marqua pour lui le commencement de sa seconde carrière, la plus pleine et la plus brillante, celle où on le connaît comme généralissime des confédérés et surtout comme général au service de la France (1635) qui, par lui, comme par Henri de Rohan, Condé et Turenne, sans oublier La Valette, entra décisivement dans la lice. Bon nombre des principaux résultats qui amenèrent l'empereur Ferdinand III à signer le traité de Westphalie (1648) lui sont dus : la conquête de l'Alsace, les victoires de Rheinfeld et de Wittenweier (1638) et la capitulation de Brisach (1639). Il mourut, le 18 juillet 1639, dans la gloire de ce dernier haut fait, dont l'impression fut immense à l'époque, et prépara, après la disparition du Duc Bernard, les derniers et décisifs succès des armes françaises, sous Condé et Turenne : Rocroy, Nordlingen, Lavingen et Sommershausen.

M. de Noailles, dans ce nouvel ouvrage comme dans le précédent, s'est attaché surtout à la description des opérations militaires. Il semble avoir un goût vif pour ce côté de son sujet, et ce goût a largement trouvé à se satisfaire ici. Des exposés plus étudiés, touchant l'état de l'Europe avant la paix de Westphalie et la politique de Richelieu font, d'autre part, un peu défaut. Quant au Duc de Saxe-Weimar, la principale question que l'auteur avait à se poser ici (en dehors de l'étude des faits militaires), c'est si ce prince, placé entre l'Empire, les Etats du Nord et la France, fut ambitieux pour lui-même et aspira à se créer une puissance indépendante. Les renseignements, tout au moins les aperçus, que M. de Noailles nous communique à cet égard pourraient, semble-t-il, être plus explicites. Après Nordlingen, des développements manquent sur la conduite du Duc. Cependant, un bon exposé des faits consécutifs à la prise de Brisach nous est donné, et ici le lecteur pourra se faire sans doute par lui-même une opinion sur le caractère politique du Duc de Saxe-Weimar. Le principal intérêt de l'ouvrage, avons-nous dit, consiste dans le tableau très étudié des opérations militaires. Avec Wallenstein, Turenne et Gustave-Adolphe, le duc Bernard de Saxe-Weimar est certainement un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits la Guerre de Trente Ans. Des cartes, où nous remarquons le plan des batailles de Nordlingen et de Rheinfeld, avec le plan de la ville de Brisach, aident à l'intelligence du récit. Après le rôle de La Valette et du Duc de Saxe-Weimar, M. de Noailles n'a plus qu'à étudier le rôle de Condé et de Turenne pour se trouver avoir écrit, dans sa manière solide, l'histoire complète de la période française de la Guerre de Trente-Ans. Cela donne une idée de l'importance de ses travaux.

La Cour galante de Charles II, par Albert Savine. — Samuel Pepys dans ses *Mémoires*, et Hamilton dans les *Mémoires du Comte de Gramont*, notamment, ont donné, on le sait, de typiques renseignements sur la Cour de Charles II. M. Albert Savine, qui a tiré bon parti de ces sources et de maints autres ouvrages, a écrit sur ce sujet un livre agréable, à qui l'on ne peut refuser d'ailleurs la tenue d'un ouvrage d'histoire. Son livre n'est pas seulement une collection de biographies galantes de maîtresses royales, forme facile déjà usitée en cette matière, par Capefigue entre autres. C'est aussi une histoire du règne de Charles II, histoire à laquelle il manque, du reste, ici, plusieurs parties (la question religieuse, les conspirations, la naissance du parti Whig, etc.), mais dont certains côtés, — les débuts, par exemple, avec le rôle de Monk, — sont suffisamment étudiés. Nous reportant au titre du livre, il n'est que trop certain, au surplus, que la chronique galante forme le fond de cette histoire de Charles II, laquelle doit à cette chronique non seulement sa physionomie générale, mais jusqu'à ses circonstances et faits politiques. Rien, par

exemple, depuis Saint-Evremond, n'est venu infirmer ce fait que, pendant quinze ans,« le ruban de soie qui serrait la taille de Mlle de Kéroualle (Duchesse de Portsmouth) unit la France à l'Angleterre », ou plutôt celle-ci à celle-là, dans la dépendance humiliante que l'on sait.

On connaît les quatre principales maîtresses de Charles II : Barbara Palmer, comtesse de Castlemaine, duchesse de Cleveland, grande dame et fille, experte en libertinage, vrai ragoût de vice ; Frances Stewart, duchesse de Richmond, flirteuse émérite, qui avait un talent particulier pour remonter ses jupes et faire voir sa jambe, qu'elle avait admirable; qui, là-dessus, eut un coup de pruderie, et ayant de la sorte repoussé les assiduités de Charles II et épousé en justes noces le Duc de Richmond, revint à la Cour tirer de cet état régulier et confortable tout le parti galant possible ; Nell Gwynn, l'actrice spirituelle et bonne fille ; enfin Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, intermédiaire secret et tout-puissant de l'influence française. Ce pauvre Charles II eut, en effet, fort besoin de la France et de ses pensions. Il y avait un tel désordre dans son palais, qui n'était que la maison du premier viveur du royaume, que le garçon de bureau chargé de fournir de papier blanc la table du conseil refusa tout net un jour de continuer son office, n'ayant jamais pu obtenir remboursement du prix de son papier. « Et dire, ajoute Pepys, de qui l'on tient ce renseignement (Pepys, l'un des artisans de l' « Happy Return », donc peu suspect de sévérité), dire que le roi reçoit chaque jour des affronts de ce genre, capables de rendre fou un homme de cœur ». Ajoutez à cela un luxe énorme, imité de la Cour de Louis XIV, avec des ressources infiniment moindres. Le Duc d'York, frère du roi, l'homme au mariage clandestin et aux maîtresses officielles, pour subvenir à une dépense de soixante mille livres sterling par an, n'en avait pas quarante mille.

Donnant en regard, d'après les correspondances du temps, un tableau des mœurs sérieuses qu'on trouvait alors, nous ne disons pas seulement chez les puritains et presbytériens, chez les « têtes rondes », les républicains, mais dans mainte famille de la haute aristocratie anglaise, dans ces familles où se recrutèrent les Whigs des temps héroïques et où se prépara la révolution de 1688, M. Albert Savine conclut : « Quel contraste !... Le désaccord va se prolonger pendant dix-huit ans, jusqu'à ce qu'il aboutisse à la grande secousse de 1688 ». Oui, et l'auteur eût pu faire ressortir aussi que ce ne fut point tant le libertinage de Charles II (fort bon homme) qui aliéna aux deux derniers Stuarts l'esprit du peuple anglais (bien qu'une lady Portsmouth représentât un ordre de choses bien antipathique : la dépendance à l'égard de Versailles), que le catholicisme des deux fils de Charles Ier. Ce catholicisme, encore secret, jusque dans les

derniers moments, chez Charles II, fut beaucoup moins prudent chez Jacques II. La seconde révolution, comme la première, se fit ainsi sur une question de confession religieuse, liée d'ailleurs à une question politique.

L'ouvrage de M. Albert Savine abonde en anecdotes curieuses sur les temps de la « Bienheureuse Restauration ». Enrichi de portraits et de reproductions de gravures du temps, il est aussi élégamment présenté que le permetttent les conditions de l'édition à bon marché où il est publié.

La Jeunesse du Maréchal de Belle-Isle, par Pierre d'Echérac. — « L'aîné (le futur maréchal, alors comte de Belle-Isle), grand, bien fait, poli, respectueux, entrant, insinuant et aussi honnête homme que le peut permettre l'ambition quand elle est effrénée, et telle était la sienne, avait précisément la sorte d'esprit dont il avait besoin pour la servir. Il n'en voulait point montrer, il ne lui en paraissait que pour plaire, jamais pour embarrasser, encore moins pour effrayer; un fond naturel de douceur et de bienveillance, une juste mesure entre l'aisance dans toutes ses manières et la retenue, un art infini, mais toujours caché dans ses propos et ses démarches, une insinuation délicate et rarement aperçue; une attention et une précaution continuelle dans tous ses pas et ses discours, jusqu'au langage des femmes et au badinage léger, lui ouvrirent une infinité de portes. Il ne négligea ni les cochères, ni les carrées, ni les rondes... » Tel est le portrait, par Saint-Simon, du petit-fils de Foucquet. Il fallut toutes les qualités notées dans ce portrait pour échapper, aussi heureusement que le fit le descendant du fameux surintendant, à la fatalité de disgrâce qui pesait sur cette famille. A ce titre, l'histoire de la jeunesse de Charles-Louis-Auguste Foucquet, comte de Belle-Isle (du nom de l'île de Belle-Isle, naguère acquise par Foucquet), alors qu'il était, comme dit encore Saint-Simon, *in minoribus*, offrait un intérêt particulier. Le livre de M. Pierre d'Echérac prend le petit-fils de Foucquet dès la première enfance et le suit jusqu'à la maturité, jusqu'à l'âge de 40 ans, lorsque la disgrâce de M. le Duc, en 1726, fit tomber la dernière et redoutable résistance qui entravait la carrière, bientôt si brillante, du futur maréchal, dont on connaît le rôle considérable dans la guerre de Sept-Ans. Premier et unique ouvrage d'un jeune savant mort prématurément, ce livre annonçait un bon historien.

Le Tribunal Révolutionnaire, par G. Lenotre. — M. G. Lenotre ajoute un nouvel et particulièrement intéressant ouvrage à cette collection de « Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire », composée surtout de documents inédits, pour la plupart contemporains, présentés avec ce sens du pittoresque, du rare et du curieux qui est la marque de l'auteur de « Vieilles maisons, vieux

papiers ». L'histoire du tribunal révolutionnaire, qu'on peut consulter tout au long dans le lourd ouvrage de Wallon, s'évoque ici, parmi les brûlants témoignages contemporains, parmi les plans et croquis des lieux, les silhouettes des êtres, la notation des cris, des gestes, des sentiments, avec une intensité rapide et fiévreuse, frappante. Voici Fouquier-Tinville, « noir de cheveux et de sourcils, qu'il avait très fournis, avec de petits yeux ronds et chatoyants, le front bas, le visage plein, le teint blême, le nez court et grêlé, les lèvres rasées et minces, le menton volontaire ». Voici Marie-Antoinette, hier « belle reine, souriante et parée », maintenant vieille femme « impassible, des cheveux blancs, très pâle, l'air brisé, toute plate dans sa robe de veuve », promenant machinalement ses doigts autour de son siège « comme sur un piano » ; voici les Girondins, après la condamnation, groupe entraîné par les gendarmes dans l'ombre des longs couloirs où se perd leur chant ; voici Danton, faisant dans la salle une entrée de taureau dans l'arène ; voici, après les « grands jours », les « messes rouges », et leur défilé de condamnés, nombreux, pressé, rapide, chacun profilé d'un trait, hagard, tranquille, rigide, convulsé, stoïque, délirant. Voici, enfin, l'expiation, le procès de Fouquier-Tinville, opposant au formidable cri de vengeance et de haine qui gronde et qui roule trente-deux audiences durant des contestations et des finasseries d'avoué retors. C'est à bon droit que M. Lenotre, dans la préface de son livre, se rend cette justice qu'il s'est « appliqué, de préférence, à faire revivre les scènes et les auteurs du drame », laissant à d'autres historiens le mérite non moins appréciable, mais non pas plus difficile, « d'étudier les causes, les circonstances et les résultats ».

Fraternité révolutionnaire, par Pierre Bliard. — M. Pierre Bliard, lui aussi, s'est occupé du Tribunal révolutionnaire : il a détaillé le compte de ses victimes dans l'espace d'une année. Du 16 vendémiaire an II au 16 vendémiaire an III, il relève un total de 2.433 condamnés. Ces chiffres sont fournis par des documents officiels que nul ne saurait récuser, savoir : la « signification au concierge des prisons du jugement de condamnation à mort » et le « Procès-verbal d'exécution ». Cela fait, pour Paris, en une année, une moyenne minimum de six exécutions par jour. Evidemment, après cela, on ne voit pas beaucoup le moyen de parler de « Fraternité ». Il est vrai qu'on ajoutait alors : « ou la mort », et que si l'on voulait, de la sorte, démontrer par l'absurde la nécessité de la Fraternité, l'on y réussissait pleinement, comme l'ont indiqué déjà ces bons MM. Buchez et Roux, lesquels voient dans la Révolution une application des principes du Christianisme. M. Bliard s'est donné beaucoup de mal pour enfoncer une porte ouverte, pour prouver que, de Fraternité, il n'y en eut pas l'ombre. On s'en doutait un peu... Cela

n'est pas d'un intérêt extrême, d'ailleurs, sans qu'on puisse, il est vrai, nier la valeur de ces démonstrations, au point de vue politique. Il reste aussi que ce livre nous donne d'excellentes études, celle, notamment, considérable, sur « un Club en province », véritable histoire-type du Club révolutionnaire. Lire aussi les recherches sur « l'Indiscipline dans l'une de nos armées à l'intérieur », sur certains entours du « Procès de Louis XVI », etc. Signalons, enfin, un portrait de Lucile Desmoulins, peu sympathiquement tracé, fort curieux par là.

La Guillotine en 1793, par Hector Fleischmann. — Monographie de la Guillotine en 1793; son histoire pittoresque, avec les spécialités du temps, les anecdoctes, la terminologie inventive, avec tout ce qui compose, enfin, la légende du « Rasoir national », légende atroce, sinistrement joviale aussi, par ce qu'on y discerne de ricanement gaulois. Un choix abondant de documents inédits, de dessins de l'époque donne un caractère tout à fait réussi de curiosité à cette chronique « à la fois secrète et publique » de « la Fille à Guillotin ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. de Launay : *La Conquête minérale*, in-18, 3 fr. 50, Flammarion. — Poulton : *Essays on evolution*, in-4, 16 fr., Oxford, Clarendon Press. — Memento.

La Conquête minérale, c'est d'abord un tableau de la mine antique, puis un tableau de la mine moderne, avec toute la complication de son outillage, toute la diversité de ses organes, tous ses moyens de défense contre les périls souterrains..., c'est encore une étude du rôle industriel, économique, social et politique de la richesse minérale dans l'histoire.

Ce livre, qui touche à tant de sciences, est conçu d'une façon philosophique ; il est rempli de vues intéressantes.

Dès le début M. de Launay s'efforce de montrer que dans tous les domaines il y a tendance à la suppression des intermédiaires organisés. L'humanité a d'abord cherché à utiliser les êtres vivants, végétaux et animaux, pour se nourrir, se soigner, se vêtir, se chauffer, se déplacer..... La plupart des religions antiques ont adoré l'Osiris, le Dionysos, le Triptolème qui avait discipliné les éléments végétaux ou animaux auxquels l'humanité avait recours pour ses besoins les plus essentiels. En revanche « les emplois de la matière minérale sont restés longtemps limités aux métaux, découverts l'un après l'autre avec une religieuse stupeur, ou à quelques pierres utilisées pour la construction, l'ornementation... ». Mais, maintenant, on tend de plus en plus à utiliser directement les matières minérales.

Nous ne mangeons guère de minéraux, différant en cela des premiers êtres vivants qui ont dû nécessairement commencer par là.

Certaines Bactéries fixent l'azote de l'air ; les Mollusques peuvent s'assimiler directement des sels minéraux : à la faveur de leur carbonate d'ammoniaque, ils fixent la chaux dissoute dans l'eau, pour faire des coquilles solides. L'Homme, qui s'est toujours alimenté de sel marin, commence à y ajouter des phosphates, des arséniates, des sels de fer.... mais ce sont là plutôt des médicaments que des aliments. On voit combien est encore limitée notre alimentation minérale. Toutefois les synthèses organiques à partir d'éléments minéraux, celles du vinaigre, de l'alcool, du sucre, pourront entraîner une révolution dans notre alimentation.... ; on est encore loin des fameuses tablettes d'azote imaginées un jour par Berthelot. L'évolution est plus avancée en ce qui concerne les médicaments. Dans l'officine du pharmacien, les « simples » ont été partout remplacés par des substances cristallisées, à composition plus rigoureuse et plus pure, souvent par des sels minéraux.

L'Homme n'est pas arrivé encore à se vêtir de minéraux : une armure de fer, une robe d'amiante sont peu usitées dans la vie courante. Mais la synthèse de la cellulose pourra tout changer du jour au lendemain. Déjà comme matières colorantes, on a vu la pourpre et la cochenille d'origine animale, puis la garance et l'indigo d'origine végétale céder la place à des couleurs de synthèse, qui dérivent, il est vrai, de la houille végétale, mais qu'on pourra obtenir également avec du carbone minéral.

Dans le domaine de la force, de l'énergie, la même évolution semble encore plus accentuée.

On a commencé par utiliser la force animale des esclaves ou des bêtes ; accessoirement, cette force à apparence vivante que fournissent les eaux courantes et les vents. Puis est venue l'étape moderne, commencée avec le XIXe siècle, où, au lieu d'employer des animaux, nourris par des plantes, nourries par le sol, on a pris plus directement l'énergie condensée dans cette catégorie de végétaux fossiles qui forment la houille. Notre temps a été celui de la houille ; et l'on continuera ainsi, selon toutes vraisemblances, pendant au moins un siècle ou deux. Mais la houille est destinée à s'épuiser assez vite ; encore plus vite s'épuisera cette autre matière organisée, devenue minérale, qu'on appelle le pétrole. Aussi voyons nous, sous nos yeux mêmes, les procédés de traction se transformer ; aux animaux, à la houille, on tend à substituer une forme impalpable d'énergie que fournit l'électricité : énergie dont, sans doute, la source est encore le plus souvent houille ou pétrole, mais que les forces naturelles, et spécialement les forces hydrauliques, peuvent, à leur défaut, fournir.

M. de Launay, après avoir fait l'historique de la conquête minérale, se préoccupe beaucoup des effets sociaux et économiques de la mine. La guerre s'est déchaînée plus d'une fois en vue de conquérir celle-ci. Partout, l'ouverture d'une exploitation minière a transformé

la population du pays et le pays lui-même ; les conséquences ont été souvent déplorables. On considère souvent l'industrie minière comme un mal nécessaire. Dès son apparition à la surface de la terre, elle a troublé la tranquillité et les habitudes familiales des peuples pasteurs. C'est de Caïn que la légende fait descendre les chercheurs et fondeurs de métaux. Pline l'ancien a laissé contre les mines des pages entières de flétrissure.

Nous pénétrons dans le sein de la terre, dit-il..., nous arrachons ses entrailles pour qu'un doigt soit orné d'un joyau convoité ! Que de mains s'usent pour faire briller une seule phalange ! S'il y avait des enfers, depuis longtemps les souterrains creusés par l'avarice et le luxe les auraient mis à découvert.... C'est au milieu des serpents que nous creusons les mines ; c'est à côté de la racine des poisons que nous mettons la main sur les veines d'or... Et toutes ces richesses aboutissent à des crimes, à des meurtres, à des guerres.... — Combien notre vie serait innocente, combien heureuse, combien même voluptueuse, si nous ne désirions pas ce qui se trouve à la surface de la terre !... Celui-là commit le crime le plus funeste à la société, qui mit le premier un anneau d'or à son doigt !

C'est déjà là le sujet de *l'Or du Rhin*.

Pline, ajoute M. de Launay, se lamente sur le sort de ces hommes qui, « pendant plusieurs mois, ne voient pas le jour ». Il tonne à ce propos contre l'usure, « cette manière de gagner sans rien faire », contre les financiers « enrichis par la banqueroute » ; et, comme il établit un rapprochement entre cette invasion du luxe à Rome et les premiers rapports suivis des Romains avec les Carthaginois ou les Orientaux, on ne serait pas surpris de voir sa tirade se clore (déjà !) par une déclaration antisémite... J'aurais pu choisir des exemples plus récents des mêmes dissertations.... je les aurais empruntés aisément à MM. Jaurès ou Drumont. Il y a des phrases à effet que l'on se repasse ainsi de génération en génération et dont un spécimen suffit pour faire connaître toutes les autres.

Ce livre se termine par des considérations sur l'avenir de la richesse minérale. L'auteur est plutôt optimiste en ce qui concerne l'épuisement des réserves minières, et il ne paraît pas très partisan du protectionnisme d'Etat. Sa conclusion est que, « en politique comme en médecine, ne pas abuser des remèdes est souvent le meilleur moyen de maintenir la santé ».

§

Poulton, qui vient de réunir ses **Essays on evolution**, en un volume, compte parmi les disciples les plus fidèles de Darwin. Tandis que Romanes appliquait les idées du Maître à la compréhension des manifestations de l'intelligence des animaux, Poulton appliquait ces mêmes idées à l'explication des phénomènes connus sous le nom de *mimétisme*. On sait que beaucoup d'animaux prennent l'aspect, et en particulier la couleur des objets qui les entourent ; ce sont les

rapports de forme et de couleur entre les insectes et les fleurs ou les feuilles qui ont le plus frappé l'attention des observateurs ; Darwin, Wallace, Poulton s'en sont beaucoup préoccupés. Pour expliquer ces ressemblances, ils ont invoqué la sélection naturelle : toute variation conduisant à une ressemblance se montrant favorable aurait été conservée. La sélection ne crée rien ; elle fixe seulement les variations utiles. Mais, quand il s'agit d'apprécier l'utilité d'une coloration, on est souvent fort embarrassé. Pourquoi le palais de l'Orang-Outang est-il noir, alors que celui du Chimpanzé est rouge? Pourquoi l'arête d'un poisson, l'*Esoxbelone*, est-elle d'un beau vert, alors que celle du Maquereau est incolore? Les couleurs dites *protectrices* le sont-elles réellement? Il paraît que, dans plusieurs cas, elles ne le sont qu'en apparence et que le mimétisme n'offre aucune protection efficace à l'animal contre ses ennemis. N'est-on pas allé jusqu'à déclarer la faillite de la théorie du mimétisme?

Les lamarckiens, eux, invoquent une autre explication que la sélection ; ils voient dans les variations de la couleur des réactions physico-chimiques de l'organisme vis-à-vis du milieu extérieur. C'est cependant Poulton qui a fourni un de leurs meilleurs arguments aux lamarckiens. Il a démontré expérimentalement que, dans certains cas, la coloration des animaux se met en harmonie avec celle du milieu ambiant, bien plus par l'action directe des rayons colorés sur la matière colorante que par des actions indirectes. Il a constaté en particulier que la couleur de certaines chrysalides résulte de celle des objets qui environnent la chenille au moment de sa transformation ; il en a placé dans des boîtes garnies de papiers de teintes variées : les chrysalides prenaient ces teintes. D'après Giard, il y aurait une véritable photographie des couleurs.

Le présent livre de Poulton est un recueil de dix études de l'auteur parues antérieurement ; les trois dernières sont consacrées précisément à la théorie de la « Mimicry », et avaient été publiées déjà respectivement à Londres (*Linnean Society*, 1898), à Berlin (Congrès international de Zoologie, 1901), à Leed (*British association*, 1890).

Les autres études sont des discussions sur l'âge de la Terre, la définition de l'espèce, les théories de l'évolution et de l'hérédité, la sélection naturelle...

Le chapitre intitulé : *Mutation*, *Mendélisme* et *sélection naturelle*, est surtout intéressant parce que l'auteur y précise ses vues sur les progrès récents de la science de l'évolution. La théorie de Mendel sur les hybrides et celle de de Vries sur les mutations ou variations brusques ont fortement ébranlé la théorie darwinienne de la sélection naturelle. Poulton attaque violemment ceux qui se livrent à des critiques, peut-être exagérées, des idées de Darwin, géniales quoi qu'on en dise. Il soutient que les théories en apparence si opposées

de Darwin et de de Vries sont conciliables. « L'esprit humain, dit-il, est ainsi constitué qu'à chaque victoire sur l'inconnu on devient mégalomane... Les fervents de Mendel semblent en quelque sorte paralysés par la contemplation de leur propre œuvre... ». Pour Poulton, ce sont encore les idées de Darwin qui sont les plus aptes à éclairer les mystères de l'évolution des êtres.

Memento. — H. Coupin, H. Jodin et A. Dauphiné : *Atlas de botanique microscopique*, gr. in-4, 50 planches, Vigot éditeur. — Voilà un livre qui rendra les plus grands services à tous ceux qui, trouvant insuffisant l'enseignement par le livre, voudront se rendre compte par eux-mêmes de la structure des plantes supérieures et inférieures.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Jean Cruet : *La Vie du Droit et l'impuissance des lois*, Flammarion, 3.50. — Paul Adam : *La Morale de la France*, Librairie moderne, 3.50, et la *Morale des sports*, Librairie mondiale, 3.50. — Paul Abram : *L'Evolution du mariage*, Sansot. 3.50. — Ellen Key : *Le Siècle de l'Enfant*, Flammarion, 3.50. — Lily Braun : *Le Problème de la femme, son évolution historique, son rôle économique*, Cornély, 3.50. — Georges Regnal : *Comment la femme peut gagner sa vie*, Tallandier, 2 fr. — Paul Acker : *Œuvres sociales des femmes*, Plon-Nourrit, 3.50. — G. Compayré : *L'Education intellectuelle et morale*, Delaplane, 4 fr. — Parisot et Henry : *Les Meilleures pages des écrivains pédagogiques de Rabelais au XX^e siècle*, A. Colin, 3 fr. — Thomas : *L'Education dans la famille, les péchés des parents*, Alcan, 3.50 — Memento.

C'est un livre tout à fait remarquable que M. Jean Cruet a consacré à la **Vie du droit et l'impuissance des lois**, et que devraient méditer tous ceux qui gardent la sotte prétention de vouloir refaire le monde à coups de décrets. Non pas que l'auteur nie le rôle de la loi, et à ce point de vue son titre aurait été plus exact ainsi modifié : « les limites de la puissance des lois ». Mais il montre fort bien combien la loi est étroitement liée à la jurisprudence et à la coutume, c'est-à-dire à la réalité sociale ; malheureusement la loi a la force pour elle, et quand la fureur politicienne s'en mêle, jurisprudence et coutume n'en mènent pas large devant Pandore. M. Cruet avait déjà donné une remarquable thèse sur l'*Arbitraire administratif* qui, pour employer ses expressions, dressait un « plan de campagne contre l'arbitraire » en s'efforçant de mettre des juges partout où il n'y en a pas encore. Et assurément ce serait un progrès, mais insuffisant. D'abord il ne faut pas confondre arbitraire et injustice ; il y a eu des légalités atrocement tyranniques, et d'autre part le dénouement de *Tartufe* prouve que le fait du prince, « un prince ennemi de la fraude », a parfois du bon quand un honnête homme est perdu dans le maquis de la procédure. (Je reconnais volontiers, d'ailleurs, qu'il n'y a rien de plus équivoque que de sortir de la légalité pour rentrer dans le droit). Ensuite, il ne faut pas confondre magis-

trature avec indépendance impartiale. La largeur d'esprit de notre droit administratif tient au Conseil d'Etat, oui; mais ce qui fait le libéralisme du Conseil d'Etat par rapport aux tribunaux de droit commun, c'est que ce corps unique est soustrait au fléau de l'avancement qui sévit tant, hélas! sur les juges, présidents et conseillers. M. Cruet ne devrait pas négliger ce côté psychologique des choses qui prime la régularité juridique. Je vois, par exemple, que comme beaucoup de nos compatriotes, comme le savant Hauriou notamment, il est très admirateur de notre droit administratif; tous ces messieurs insistent sur les avantages pratiques de ce droit, facilité de se faire rendre justice, simplicité de la procédure, absence de frais, générosité des tribunaux qui sont bien moins fiscaux, bien moins étatistes que les juges civils; oui, mais ces avantages sont compensés par une infériorité psychologique qui suffit à mettre les pays de droit français très au-dessous des pays de droit anglais; c'est que, dans ceux-ci, le citoyen au lieu de prendre une humble posture de sujet livré pieds et poings liés à l'Etat, regarde le fonctionnaire les yeux dans les yeux; le résultat c'est que l'Anglais molesté par un constable ou par un clerk-master a peut-être moins de chances qu'un Français de se faire allouer quelques billets de banque comme dommages-intérêts, mais comme il ne lui est pas impossible de faire mettre à l'amende et conduire en prison le dit fonctionnaire, en dépit des protestations d'icelui qu'il n'a fait qu'obéir à des ordres hiérarchiques, le constable y regardera à deux fois avant de recommencer sa mauvaise plaisanterie, alors qu'en France un maire, un commissaire, un préfet dont les décisions auront été cassées et recassées par le Conseil d'Etat ne se privera pas du plaisir de rembêter le public. Il serait d'ailleurs très facile, à mon avis, de combiner les avantages des deux droits, et d'améliorer chez nous la psychologie du maître et du sujet par de simples procédés réglementaires, sans perdre les qualités très réelles de notre contentieux administratif; mais c'est là un sujet trop vaste pour être seulement esquissé ici, car il me faudrait un volume au moins aussi copieux que celui de M. Cruet.

§

M. Paul Adam affectionne les titres ambitieux : **La Morale des sports**, et plus encore **la Morale de la France**, mais ses lecteurs savent bien qu'ils ne trouveront dans ses livres, heureusement, que d'intéressantes considérations sur les faits présents ou passés, sans ombre de pruderie ni de pédantisme. A ne rien céler, ces considérations tiennent bien aussi une forte part d'imaginatif et de rapprochements forcés, mais on n'y lit jamais rien de banal ni de trop paradoxal; il faut notamment savoir grand gré à M. Paul Adam d'avoir conservé, dans le milieu boulevardier où il écrit, la haute idée

du rôle patrial. Il y a tant de pacificistes foirant partout qu'on aime lire cette simple ligne : « Certes, l'Allemagne est redoutable. Mais nous aussi ! » Et puis ces titres ne sont pas si injustes que cela : oui, il y a une morale des sports, et il n'est pas indifférent que la jeunesse d'un pays s'adonne, le dimanche, aux jeux physiques en plein air plutôt que de tripoter des cartes graisseuses au fond d'un café ou d'écouter des aboyeurs de politiquailleries dans une salle à mille colonnes ou plus. Souhaitons aussi que le public écoute Paul Adam parlant sur la femme, indulgent au sport sexuel, mais intraitable sur l'abus et l'aberration du sentiment ; il semble que la préoccupation excessive de la femme soit le prix de la négligence non moins excessive de la famille, de la patrie, de la société. Oh ! les grandes amoureuses, quelle peste ! N'est-ce pas à pleurer de voir Mlle Lespinasse épuiser Mora, qui aurait pu régénérer l'Espagne, annihiler Guibert, qui aurait devancé Bonaparte, et accaparer d'Alembert, qui avait certes mieux à faire de son temps qu'à le perdre en courses dans les grands magasins d'alors pour cette pécore !

Ce que je dis ne sera pas du goût de tout le monde. A propos de M. Blum et de Mlle Key, j'ai eu déjà l'occasion de parler (octobre 1907) des théories nouvelles (sont-elles si nouvelles que cela ?) sur l'amour, la femme, le mariage, le divorce. Et voilà que ça recommence ! M. Paul Abram, mahdi de M. Léon Blum comme celui-ci l'est de M. Alfred Naquet, nous explique que l'**Evolution du mariage** ne peut aboutir qu'à l'union libre, et c'est là une idée si éculée qu'on hésite à la rechausser pour l'épreuve. Mieux inspirée, Mlle Ellen Key laisse là l'acte copulatif pour s'attacher à ses conséquences. **Le Siècle de l'enfant**, le titre est juste ; ce siècle devrait avoir une préoccupation dominante de l'enfant, de sa santé physique et morale : l'humanité se compose encore plus de futurs que de vivants. Sur ce sujet, Mlle Key dit beaucoup de choses excellentes, et même ce qu'elle dit de discutable est très intéressant ; il se pourrait, par exemple, que la coéducation des sexes, avec une suffisante surveillance, bien entendu, eût plus d'avantages que d'inconvénients, et au contraire qu'une certaine instruction religieuse ait plus d'inconvénients que d'avantages.

Un des chapitres du livre de Mlle Key est consacré au travail de la femme dans les usines que l'auteur désapprouve de toutes ses forces comme contraire à son rôle de maternité. Mais sur ce sujet particulier, il y a de gros ouvrages, par exemple celui de Lily Brann, **Le Problème de la femme, son évolution historique, son rôle économique**, dont le premier volume, traduit par Mlle Mourlon, vient de paraître. C'est la partie économique qui me semble de beaucoup la mieux traitée ; on y trouvera de très précis renseignements sur le travail des femmes dans la bourgeoisie et dans le prolétariat. Toutefois, à ce point de vue positif, peut-être pour nous

Français, le livre de Mme Georges Regnal : **Comment la femme peut gagner sa vie**, sera-t-il plus utile. C'est une revue rapide mais instructive et sensée de toutes les carrières vers lesquelles nos sœurs sont invitées aujourd'hui à se diriger ; sur les femmes de lettres notamment, l'expérience personnelle de l'auteur fournit des indications précieuses, sinon enthousiasmantes ; que de désillusions là et ailleurs ! Il y a des professions féminines, encore aujourd'hui inférieures, et qui sont destinées à un relèvement prochain, celle d'infirmière tout d'abord ; le jour où les infirmières d'hôpitaux auront, comme les *nurses* anglaises, leur chambre particulière, au lieu de la promiscuité du dortoir, beaucoup de jeunes filles (pourquoi pas toutes celles qui naguère se faisaient sœurs garde-malades ?) prendront ce métier ; on ne voit pas non plus pour quelle raison la pharmacie ne deviendrait pas à peu près exclusivement un métier de femmes. Le livre de Mme Regnal (à conserver, on le voit, comme son ouvrage précédent *la Vie telle qu'elle est, comment il faut la prendre*, dont j'ai fait ici l'éloge) se termine par quelques indications pratiques d'écoles ménagères, de restaurants féminins, de sociétés et syndicats, que l'on pourra compléter avec un autre livre très précieux de M. Paul Acker, **Œuvres sociales des femmes** ; il y a certes beaucoup à faire encore pour l'aide de la femme mariée et la protection de la jeune fille, mais enfin ce qui a été fait déjà n'est pas négligeable, et peut-être les intéressants détails donnés par M. Acker sur tant d'œuvres louables donneront-ils à plusieurs l'idée de développer et d'augmenter les entreprises de ce genre qui existent déjà.

§

Si notre siècle n'a pas été celui de l'enfant, peut-être sera-t-il dit celui de la Pédagogie. En a-t-on écrit des phrases et enfilé des discours sur la mission et la fonction de l'instituteur ! C'est à excuser presque ceux à qui ce bavardage a donné sur les nerfs. Pourtant la pédagogie, science ou art peu importe, existe et a son énorme importance, mais elle se réduit à peu près à la physiologie et à la psychologie de l'enfant ; tout le reste rentre dans les petits procédés techniques des magisters dont il est permis de ne pas se préoccuper outre mesure. Mais dans les deux seuls ordres d'idées que j'indiquais, combien il y aurait à étudier ! M. Compayré, en un livre très concis sur **l'Education intellectuelle et morale**, a trouvé moyen d'arriver à la page 456 petit texte, et sans jamais rien dire d'inutile. Un autre livre de MM. Parisot et Henry permet mieux encore de se faire une idée de ce vaste domaine ; c'est le recueil des **Meilleures pages des écrivains pédagogiques, de Rabelais au XXe siècle**. Comme tous les recueils, celui-ci a le tort de sacrifier un peu à la

camaraderie, et je crois bien que certains extraits vaselineux ne passeront pas directement à la plus reculée postérité, mais l'ensemble est très instructif. Les professeurs, et aussi les pères de famille, devraient le lire. Le seul inconvénient serait que, gonflés alors de leur nouvelle science éducative, ils voulussent régenter l'esprit de leurs enfants ou élèves. Au fond, je crois que cette fameuse pédagogie, dont les sots ont plein la bouche, se réduit à deux ou trois indications très simples : 1° avant tout, au physique, favoriser le développement harmonieux du corps, car pas de *mens sana* sans *in corpore sano* ; 2° au moral, inspirer à l'enfant l'horreur du mensonge, qui entraînera forcément avec elle l'horreur de tout ce qui est vil, lâche et même sot ; 3° à l'intellectuel, provoquer l'enfant à l'effort personnel, ce qui revient le plus souvent à ne pas trop assidûment s'occuper de lui ; la meilleure réforme de l'éducation serait celle qui supprimerait les neuf dixièmes des livres, des examens, des cours et des professeurs ; au collège, la classe ne vaut pas l'étude, et l'étude ne vaut pas la récréation ; le jour où nous l'aurons compris, il y aura pour le pays 100 millions à gagner par an rien que sur le budget de l'Instruction publique.

C'est qu'en fait d'éducation ce sont les professeurs qui auraient, même aujourd'hui, et en dépit de toutes les anthologies pédagogiques, plus à apprendre que les élèves. On se souvient peut-être de l'admirable volée de bois vert que, sous prétexte de *Psychologie de l'éducation*, le grand autodidacte Gustave Le Bon infligea à toute la cuistreuse Université officielle. Mais les professeurs ne sont pas seuls à avoir leur examen de conscience à faire ; les parents ont leur part de responsabilité. Pour cet examen, le livre de M. Thomas, **L'Education dans la famille, les péchés des parents**, leur sera précieux. Le terrible, en effet, c'est que parents comme professeurs peuvent faire beaucoup de mal à l'enfant et ne peuvent pas lui faire grand bien ; plus on lui mâche sa besogne, plus on l'entoure de surveillance, tendre espionnage ou rigides punitions, et plus on lui nuit ; s'il y a tant d'anarchistes chez les jeunes gens, c'est à cause des calottes des parents et des férules des pions. Les uns et les autres ne sauraient avoir la main assez légère, au propre comme au figuré. Leur rôle d'ailleurs, celui des parents surtout, n'en est pas moins très grave ; il suffit parfois d'une mauvaise camaraderie, ou d'une mauvaise lecture pour dévoyer un potache ; le père doit surveiller discrètement ses fils, leur inspirer confiance, en faire ses camarades (les jeunes couches en ont soupé de l'autorité paternelle, jusqu'au sein de la famille Le Play il y a eu révolte !) et les laisser se développer librement à leur guise. Si on mettait dans un plateau les bons effets de la *patria potestas* moderne, et dans l'autre ses mauvais résultats, vocations contrariées, mariages empêchés, paresses cultivées, etc., on

serait étonné de voir que les parents font plus souvent le malheur de leurs enfants que leur bonheur.

Memento. — M. Achille Vialatte : *La Vie politique dans les deux mondes*, 1re année. Alcan, 10 fr. Répertoire très précieux, très sérieux (le nom de l'auteur est une suffisante garantie) et qui, espérons-le, continuera à paraître régulièrement à l'avenir. Une sage préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu insiste sur l'utilité de cette entreprise qui émane de l'Ecole des sciences politiques, et qui ne fait que renouer une tradition malheureusement interrompue, bien que tout à fait conforme à la magistrature d'esprit de la France. — *La Grèce*, recueil de conférences publiées par la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme », Lecène et Oudin, 4 fr. Quelques-unes de ces conférences sont tout à fait remarquables : celles de M. Homolle : Pourquoi nous aimons la Grèce; de M. Charles Diehl : l'Eglise grecque; de M. Fougères : la Grèce pittoresque; de M. Henry Houssaye : la Grèce héroïque. — Pierre Clerget : *La Suisse au XIXe siècle*. A Colin, 3.50. Etude économique et sociale, avec cartes et graphiques, à lire et à méditer. Il ne faut pas oublier que, proportions gardées, la Suisse est plus peuplée, plus laborieuse, plus riche, plus instruite et plus sage que la France. — Ch. de Saint-Cyr : *La Haute Italie politique et sociale*, Marcel Rivière, 3 fr. Livre de reportage intelligent et qui complètera, en les vérifiant, les doctes publications que le Musée Social a consacrées à ce pays; mais pourquoi, à ce propos, le dit Musée ne prendrait-il pas l'initiative chez nous de ces chaires ambulantes d'agriculture qui ont rendu tant de services à l'Italie du Nord ? Les Ecoles d'agriculture et les Conseils généraux suivraient certainement le mouvement. — Pierre Baudin : *Nous et les autres*, Libr. universelle, 3.50 Reproduction d'articles judicieux sur des questions d'actualité.— E. Poulle : *La Vérité sur le contrôle des chemins de fer*, Villard, Valence, 1 fr. On pourrait essayer de remplacer les commissaires de surveillance actuels, sédentaires et somnolents, par des contrôleurs ambulants et des inspecteurs chargés de rapports sur les réclamations particulières des voyageurs.—Henri Turot, *La Régie du Café*, Cornély, 1 fr., ou l'art d'extorquer 100 millions de plus au public. N'est-ce pas Paul Adam qui proposait un jour de pendre par les pieds pendant cinq minutes tout inventeur de taxe nouvelle ?

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

J. Chantavoine : *Munich*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — P. Lanerenon : *De la Mer Bleue au Mont-Blanc*, Plon, 10 fr. — H. de Bruchard : *La France au soleil*, Sansot, 3 fr. — G. Veyre : *Au Maroc, Dans l'Intimité du Sultan*, Lib. universelle, 3 fr. 50.— G. Migeon : *Au Japon*, Hachette, 4 fr.

Munich, place de guerre et de négoce, octroi et forteresse du Moyen-âge — tout en étant une vieille ville (elle a été fondée au XIIe siècle) est surtout une ville renouvelée, et il s'en faut beaucoup qu'on y trouve le charme suranné de Nuremberg. Il y reste en effet peu de vieux édifices, et encore la plupart maquillés, — arrangés et retapés selon le goût contestable des archéologues. C'est l'ancien

hôtel de ville (1470); la Vieille Cour (Alten-Hof) ; des portes que l'on a odieusement modernisées; la maison Gollir, dont on a fait le musée municipal. Vint le XVIIIe siècle et la ville fut envahie par le genre *rococo;* de ce temps, l'ensemble monumental le plus remarquable — encore que bien arrangé par la suite, — est la résidence, « en briques recouvertes d'un enduit maussade où l'on a voulu imiter les articulations de la pierre », mais qui est au moins remarquable par sa décoration intérieure, ses salles d'apparat. C'est là que l'on trouve les appartements du pape, la Cour de la Grotte, la Riche-Chapelle, les appartements de Trèves, la galerie Verte, la salle des Miroirs, la chambre de parade, dont l'alcôve rappelle celle de la chambre de Louis XIV à Versailles, le cabinet des Miniatures, où la décoration est peut-être un peu trop un album de timbres-poste, la salle du Residenz-Theater enfin, bâtie hors d'œuvre et qui vit ses beaux jours avec les grâces surannées des *Noces de Figaro* et de *l'Enlèvement au Sérail.* Certaines de ces salles sont d'un luxe prodigieux, mais Munich a vu encore dans ce temps une débauche vraiment cruelle d'architecture religieuse ; à côté de la vieille Notre-Dame (Frauenkirche, XVe siècle), qu'on ne saurait du reste comparer à à nos cathédrales françaises, on trouve l'église Saint-Pierre et celle du Saint-Esprit, odieusement travesties et qui ne valent guère que par les œuvres d'art qu'elles recèlent; l'église des Théatins; l'oratoire de la Congrégation allemande; la Trinité; Saint-Michel des Jésuites (1); la chapelle des Dames de Sainte-Anne, tous édifices d'une décoration lourde et surchargée. Le pire fut le règne de Louis Ier (1825-1848), qui amena entre autres horreurs les imitations gréco-romaines. Les remparts ayant été abattus de 1791 à 1812, il voulut faire de Munich une ville artistique, — et comment ! On y construisit depuis lors la Glyptothèque, les Propylées, la Galerie de la Gloire, l'Odéon, le Théâtre de la Cour; la galerie des généraux, qui est une imitation de la Loggia des Lanzir, à Florence; la vieille Pinacothèque et la Bibliothèque, lugubres bâtisses aux rangées interminables de fenêtres ; le palais Wittelsbach, le Maximilianeum ; l'Académie des Beaux-Arts et le Palais de Justice, qui ressemblent à ce que l'on fait partout; des églises aussi vilaines et aussi lourdes que les nôtres, et seul dans cette collection de pastiches, — encore qu'il ne vaille pas notre arc du Carroussel — l'arc de triomphe paraît une assez jolie chose, toutefois qu'on l'ait coiffé d'un quadrige plutôt caricatural.

(1) A propos de Saint-Michel des Jésuites, l'auteur conte une anecdote assez amusante. Commencée en 1583, l'église était construite six ans plus tard ; mais on en retarda l'inauguration jusqu'en 1590, à cause de la tour, qui menaçait ruine. Une commission nommée demanda le sentiment d'un architecte français qui se trouvait de passage et qui donna un avis plutôt défavorable. Mais le recteur des Jésuites écarta son témoignage « parce qu'il n'était point catholique ».— Trois jours plus tard, la tour s'écroulait.

— Ce fut partout en somme l'esthétique du rectangle et du demi-cercle. Munich, dit très bien l'auteur du livre que nous présentons, a voulu porter en même temps le peplum et la moustache. Il reste le nouvel hôtel-de-ville, — malheureusement en ciment armé! — mais qui offre une silhouette agréable. Il reste surtout des maisons, parmi lesquelles on peut distinguer celle des frères Assam, touchant l'église pompadour qu'ils élevèrent à saint Jean Népomucène; mais, employée dans l'architecture civile, la débauche des amours, des médaillons galants, des rinceaux qui couvrent les murs, ne choque pas comme dans un édifice religieux. Quelques vieux hôtels sont également à signaler; le palais des comtes de Preysing, par exemple, ou le palais épiscopal (ancien hôtel Königsfeld). On doit ajouter la Cour du Tournois, aujourd'hui dans la Monnaie royale; des coins précieux de vieilles bâtisses sur l'Isar, et même dans l'architecture moderne des imitations heureuses, principalement parmi les brasseries, — la maison Oberpollinger, par exemple. Il reste enfin les musées, qui valent à eux seuls le voyage de Munich, — Vieille et Nouvelle Pinacothèque, galerie Schack, galerie des antiques, Glyptothèque (1), Musée national, — consacré aux arts décoratifs et peut-être le plus précieux de tous. Mais un dernier désavantage doit être signalé dans les imitations gréco-romaines qui encombrent la ville, et qui déjà font sourire sous le climat brumeux de l'Allemagne. On les a recouvertes d'un badigeon qui s'écaille, se crevasse et détermine des plaies lamentables. — Le livre de M. Chantavoine s'efforce cependant par ses descriptions enthousiastes de nous faire apprécier la capitale de la Bavière et se montre plein d'indulgence pour ces pâtisseries. J'avoue ne l'avoir ouvert qu'avec méfiance et j'ai été surpris de son intérêt. — Le tirage, malheureusement, a été moins soigné que dans les précédentes publications de la série des Villes d'art célèbres, et nous devons dire que certaines des reproductions sont plutôt malheureuses.

§

Le livre du chef d'escadron d'artillerie P. Lancrenon, **De la Mer bleue au Mont-Blanc**, dont nous n'avons pu parler jusqu'alors, donne des récits d'excursions dans les Alpes, à la frontière italienne; des voyages d'inspection, le bâton au poing, dans la zone

(1) A propos du transport à Munich des *Eginètes*, statues ornant autrefois les frontons d'un temple d'Egine, il conviendrait peut-être de s'élever contre ces déménagements stupides, — dont nous avons trop d'exemples au Louvre comme au British Museum — et qui n'ont d'autre avantage que de préserver des fragments sans doute précieux, mais que l'on entasse dans des vitrines quand on ne sait leur attribuer un emploi, et qui perdent d'ailleurs toute signification par suite de leur déplacement. Il est sans doute très bien de sauver les antiques. Mais on ne peut qu'approuver la décision du gouvernement grec qui empêche dorénavant de les sortir du pays.

militaire ; un récit alerte, plein d'entrain, où l'auteur le plus souvent se borne à transcrire les notes de son carnet de route et à indiquer les incidents et les remarques de ces expéditions spéciales. En plein hiver, par des sentiers de biques, à travers l'Ouvaise, la Maurienne et la Tarentaise, il doit aller, franchissant les cols, escaladant les buttes sous la menace perpétuelle des avalanches qui engloutissent les gens et les bêtes ; visitant les cabanes et les petits postes où nichent les chasseurs alpins, dont il retrace l'existence périlleuse, mais saine et forte. Une tentative d'escalade du Mont-Blanc, toujours en mauvaise saison, termine le volume, et l'auteur conclut à l'établissement, de préférence aux postes détachés dans les Alpes, de reconnaissances d'hiver. — Il mêle volontiers du reste des souvenirs de plusieurs années à ces feuillets de journal, et il en résulte pour le lecteur un certain désarroi que l'artifice de deux textes différents pouvait éviter. — L'ouvrage est abondamment illustré par de très bonnes photographies.

La France au Soleil, promenades en Algérie, par Henri de Bruchard, est un ouvrage enthousiaste, exubérant, — un peu dégingandé et vagabond, mais qui présente sous ses meilleurs aspects les efforts de la colonisation française en terre africaine. Il s'ouvre par de jolis tableaux d'Alger ; rappelle l'épopée de la conquête, l'insurrection de 1871 et contient une bonne étude sur la littérature inspirée par l'Algérie, depuis Eugène Fromentin jusqu'à Isabelle Eberhardt. M. Henri de Bruchard a la franchise de dire son sentiment sur bien des questions qui tiennent à la vitalité de notre race, et dont il semble toujours convenu en France qu'on ne doit plus parler. Il s'emballe facilement ; mais quand même on ne saurait lui donner tort, car il n'y a rien de tel, pour voir justement les choses, que de sortir un peu de chez soi. En faveur de l'intention on peut lui pardonner aussi quelques criailleries véhémentes sur l'invasion juive et les méfaits de la politique, — où il y a d'ailleurs beaucoup de verbiage. Mais ceci n'empêche nullement le livre d'offrir de bonnes choses, — lorsqu'il constate par exemple la formation d'une race méditerranéenne — et l'on y trouve, sur la fin, des souvenirs excellents sur Constantin.

§

M. Gabriel Veyre est un des Européens qui se trouvèrent appelés à montrer au souverain du Maroc, ayant besoin de distractions et soif d'importations européennes, ce que Villiers de l'Isle-Adam appelait « la boîte à joujoux de la science ». Il a vécu longuement près d'Abd-el-Aziz, dans « la cour des amusements », et rapporte sur le pays, son souverain fantoche, les gens et les aîtres de la cour chérifienne, un ouvrage amusant, très documenté : **Au Maroc. Dans l'intimité du Sultan**. C'est dire qu'il a puisé à bonne source,

et les histoires, les anecdotes qu'il raconte en disent long sur l'état social, le gouvernement, l'organisation enfantine de ce bizarre pays. — Despote débonnaire, sans méchanceté comme sans volonté, le sultan Abd-el-aziz, arrivé au pouvoir par les intrigues de cour et de harem, apparaît un grand enfant, affable, point cruel, — d'ailleurs plutôt pauvre si les siens sont riches, continuellement grugé par ses ministres qui vont jusqu'à lui faire payer l'achat et l'entretien de 40.000 chevaux pour ses troupes lorsqu'il en possède à peine 3.000. Il joue au billard, tandis que son empire s'écroule ; apprend le saute-mouton, le tennis, le football ; l'escrime, la photographie et la bicyclette ; lance de petits ballons, se fait montrer le téléphone, le télégraphe, l'électricité, le cinématographe, assiste au feu d'artifice et dessine des bonshommes comme nous en avons tous fait sur les marges de nos cahiers de classe. C'est le plus clair de ce qui l'occupe et il n'est pas extraordinaire que son peuple, à la fin, scandalisé de toutes ces inventions, lui ait donné un successeur. — Mais l'insurrection, le pays soulevé ? Nous savons aussi qu'avant l'intervention française il y avait dans les batailles beaucoup plus de bruit de poudre que de victimes, et M. Veyre cite un combat où l'on tira *trois millions* de cartouches sans abattre un seul homme. Sa galerie nous montre encore des personnages dont les noms se trouvent continuellement sous la plume des reporters : El Menehby, le caïd Mac Lean. Le sultan qui se déplace, nous dit-il, entraîne une véritable ville, — 45.000 têtes ! — et sa tente seule représente la charge de soixante chevaux. Dernières curiosités, le Sultan possède, transformé en voiture, un ancien traîneau de Marie-Antoinette, provenant de Trianon ; mais lorsqu'il a voulu avoir un chemin de fer, l'envoi parvenu, il fut impossible de retrouver les roues de la locomotive.

Il ne me reste plus de place pour le livre de M. E. Migeon, **Au Japon**, qui est une publication de valeur et l'une des premières où l'on ait traité de l'art japonais d'une façon à peu près méthodique. Les promenades de M. Migeon à travers les paysages et les œuvres d'art du Nippon sont du reste un véritable enchantement, depuis les merveilleux tombeaux des Shoguns Tokougawa et le monastère de Koya-San jusqu'aux San-Kei (les trois paysages fameux du Japon) et aux musées de Nara et de Tokio. Mais il faut se hâter de visiter ce pays délicieux si l'on s'intéresse à son art spécial, car il tend à disparaître pour faire place à de mauvaises imitations d'Europe, — comme il imite déjà le costume et l'armement — et l'on élève près de la capitale un palais destiné au prince impérial, — un palais qui se trouvera dans le goût de Versailles !

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Henry Hubert : *Mission scientifique au Dahomey*, Paris, Emile Larose. — Georges François : *Le Gouvernement général de l'Afrique-Occidentale française*, Paris, Emile Larose. — L'Exposition franco-britannique de Londres en 1908. — Ch. Nouflard : *Le Gabon, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il doit-être*, Melun, Imprimerie administrative. — Le Gouvernement général du Congo français. — Louis Bonnafont : *Notes d'un Tonkinois*, Hanoï, Imprimerie de l'Avenir du Tonkin. — Memento.

M. Henry Hubert, administrateur des colonies en Afrique occidentales française, fut, il y a cinq ans, chargé par M. le gouverneur général Roume d'une mission scientifique au Dahomey, mission dont l'objet principal était l'étude des formations géologiques et des ressources minérales de cette colonie. Pendant deux années consécutives, M. Hubert effectua une série de voyages à l'intérieur de nos possessions comprises entre le 6°30 et le 4° lat. N., le 1er de long. E et le 2° long. O. Ces voyages comportent environ 7.000 kilomètres de route dont 5.000 d'itinéraires différents. M. Hubert, sous ce titre **Mission scientifique au Dahomey**, nous donne aujourd'hui le résultat, la synthèse générale de ses recherches (1). Son ouvrage comporte trois grandes divisions : la première partie est un aperçu géographique constituant une mise en place du sujet, les grandes lignes de la topographie générale sont indiquées avec l'ampleur et l'allure qui conviennent. La question de l'établissement de la carte est largement discutée dans cette partie à laquelle est annexée une bibliographie comprenant plus de 150 articles. La seconde partie contient la description et l'explication du milieu dont la première partie a fourni un croquis topographique. Il est évident qu'en raison de sa situation géographique seule, le pays parcouru va posséder des caractères météorologiques particuliers. Or, la météorologie a tout d'abord été envisagée au point de vue théorique, c'est-à-dire, en écar-

(1) M. Hubert a déjà publié sur la question la série d'études suivantes :
H. Hubert : *Sur quelques roches provenant des rapides du Niger*, *in* Bull. Mus. hist. nat., pp. 431-446. Paris, 1903.
H. Hubert : *Esquisse préliminaire de la géologie du Dahomey*, *in* Compt.-rend. Ac. Sciences, CXLV, pp. 692-695. Paris, 1907.
H. Hubert : *Sur un massif de granite alcalin au Dahomeg*, *in* Compt.-rendu Ac. Sciences, CXLV, pp. 754-765. Paris, 1907.
H. Hubert : *Les Grandes régions naturelles de la colonie du Dahomey*, *in* Bull Mus. hist. nat , pp. 576-580. Paris, 1907.
H. Hubert : *Distribution des mouches tsé-tsé au Dahomey*, *in* la Géographie, pp. 170-176. Paris, 1907.
H. Hubert : *La Barre au Dahomey*, *in* Annales de géographie, n° 92, pp. 97-104. Paris, 1908.
H. Hubert : *Sur la présence de gneiss à scapolite et de cipolins au Dahomey*, *in* Compt.-rendu Ac. Sciences, CXLVI, pp. 213-244. Paris, 1908.
H. Hubert : *La Carte géologique du Dahomey*, *in* la Géographie, pp. 345-365. Paris, 1908.
H. Hubert : *Géologie du Dahomey et des régions voisines de la Boucle du Niger* in Compt.-rendu Cong. Soc. Savantes. Paris, 1908.

tant toutes les influences perturbatrices possibles possédant un caractère local. Les caractères de la météorologie théorique comparés à tous les chiffres recueillis dans quatre stations depuis 1897 ont permis d'établir : 1° que ces chiffres s'écartent très peu des conceptions théoriques ; 2° que tous les phénomènes météorologiques se reproduisent avec une étonnante régularité, ce que met bien en évidence leur relation étroite avec un certain nombre de phénomènes d'ordre astronomique. Mais, le principal intérêt de cette étude est de montrer quelles sont les variations des phénomènes météorologiques sur près de 7 degrés de latitude dans un pays qui confine à la zone équatoriale au Sud, à la zone désertique au Nord et qui participe ainsi à tous les climats de l'Afrique Occidentale. La connaissance de la météorologie, en donnant des bases précises sur les agents extérieurs (chaleur, pluies, vents, etc.), permet d'expliquer l'action de ces agents extérieurs sur les matériaux qui constituent l'écorce terrestre. En d'autres termes, cela permet de donner une explication du modelé du terrain, de la géographie physique en un mot (formation du relief, direction des cours d'eau, établissement des sources, allure des rivières, formation des lagunes, marées, barre, etc., etc.). On voit ainsi, pour tous les points du dessin géographique, comment celui-ci s'est individualisé, les étapes par lesquelles il a passé et les variations qu'il est susceptible de subir encore. Mais, puisque le dessin géographique n'est que la résultante des actions des agents extérieurs (engendrés par les phénomènes météorologiques) sur les formations géologiques de la colonie, il fallait passer celles-ci en revue et les étudier : M. Hubert a traité cette étude avec tout le soin désirable. La distribution particulière de ces formations a contribué à former cinq grandes régions naturelles, différentes les unes des autres, dont les caractères ont été nettement établis. A côté des formations géologiques, la minéralogie a fait l'objet de trois chapitres spéciaux consacrés : le premier, à l'examen des roches, le second, aux espèces minérales recueillies, le troisième, aux minéraux exploités. Enfin, la géologie des régions voisines a été rappelée si bien qu'on peut considérer comme connues dans leurs grandes lignes les formations des pays de la boucle du Niger sur plus de 600.000 kilomètres carrés. Il ne reste donc plus à étudier maintenant qu'une partie des territoires du Soudan et de la Côte d'Ivoire pour pouvoir établir la carte géologique complète de l'Afrique Occidentale. Il est à souhaiter que le gouverneur général et le Ministère des Colonies consentent les sacrifices financiers qui permettront à M. Hubert d'achever la tâche si bien, et si courageusement commencée. La troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux relations biogéographiques. Le milieu, tel qu'il a été défini et expliqué dans la seconde partie, exerce évidemment une influence directe sur les êtres qui s'y développent. Il ne

pouvait être question de connaître tous les cas où cette influence se manifeste, car ceux-ci sont innombrables. Mais quelques exemples, particulièrement nets, ont été choisis. En premier lieu, influence du milieu sur les végétaux. Le climat et la constitution du sol favorisent ou entravent, suivant les points considérés, le développement de telles ou telles espèces. La géographie botanique ne doit pas seulement indiquer l'aire occupée par les espèces considérées, mais doit fournir une explication de la répartition de ces espèces. La connaissance de la distribution des principales espèces botaniques dans ce pays est susceptible de fournir, par la suite, de précieuses indications sur le genre de culture qui convient le mieux à chaque région. En second lieu, influence du milieu sur les animaux. Le cas le plus intéressant est celui qui se rapporte à la distribution des mouches *tsé-tsé*, espèce signalée pour la première fois au Dahomey. On voit que ces insectes, fort nombreux, sont répartis d'une façon très différente suivant les régions considérées parce qu'ils ont besoin de conditions particulières pour leur développement. Leur distribution n'offre pas seulement un intérêt scientifique. Elle a l'avantage de faire connaître en même temps, comme l'a montré M. Hubert, les régions inhabitables pour certaines espèces domestiques (bovidées, équidées) dont ces insectes sont des parasites mortels. Enfin, influence du milieu sur la répartition des groupements humains. Il est clair que dans un pays où les indigènes ont à assurer leur existence par des moyens primitifs et à lutter en faisant directement usage des éléments que la nature met à leur portée, ils se groupent, souvent à leur insu, suivant des règles à peu près constantes, chaque race, d'après ses aptitudes, son tempérament, son évolution, s'installant dans une région plus propice à son développement et tirant un parti considérable des accidents naturels. Il en résulte que les caractères géographiques ont une grande répercussion, d'abord sur la répartition des races, ensuite, sur l'établissement des villages. Ce sont ces points surtout que l'auteur a mis en lumière après avoir indiqué les caractères ethniques des nombreuses races du Dahomey. Une carte géologique au 1 : 250.000e en quatorze couleurs accompagne l'ouvrage de M. Hubert. C'est la première carte géologique d'ensemble d'une colonie de l'Afrique Occidentale française. Au point de vue topographique, de nouvelles observations de détail et de nouveaux itinéraires, non encore relevés, ont été portés. La position d'un certain nombre d'accidents du relief figure pour la première fois. Les monts de Diguidirou, les monts Delcassé, les monts de Fita, d'Ouénouliérou, le plateau du Gourma, enfin et surtout, l'Atacora tout entier, aussi bien dans sa partie moyenne que sur les bords du Niger, ont reçu une interprétation nouvelle. J'en aurai fini avec l'ouvrage de M. Hubert, en disant qu'il a été fort remarqué dans le milieu géographique. La méthode

suivie est remarquable et ce livre peut servir de modèle à ceux que d'autres auteurs, aussi compétents et courageux, pourraient être tentés d'édifier pour nos autres colonies (1).

M. Georges François vient de rédiger une intéressante notice sur **le Gouvernement général de l'Afrique occidentale française.** Il a envisagé successivement l'organisation administrative, les conditions de la production et du commerce, l'outillage économique et l'évolution économique. La conclusion est d'un optimisme enthousiaste. Moi, je veux bien, jusqu'à preuve du contraire. C'est, en tout cas, pour qui aurait besoin de renseignements sur nos possessions un excellent document.

Cette notice a été rédigée à l'occasion de l'**Exposition franco-britannique de Londres.** De cette exposition je dirai peu de chose : manifestation de luxe, coûteuse et sans portée pratique. Des fêtes vénitiennes sur un lac artificiel, quelques discours et beaucoup de décorations et de diplômes, voilà le bilan ordinaire de ces foires coloniales. Mais que de sacrifices ne ferait-on pas à l'Entente cordiale!

M. Charles Nouflard, avec beaucoup de talent et de précision, nous présente **le Gabon, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il doit être.** Il n'a jamais rien été et il serait peut-être quelque chose s'il s'y produisait un afflux de capitaux. Un projet d'emprunt sera prochainement, paraît-il, soumis au Parlement. Je dirai à l'occasion ce que j'en pense. En attendant son adoption, le commissaire général a été élevé en grade. Un décret du 26 juin 1908 en a fait un gouverneur général et a augmenté son traitement. Cette mesure, d'intérêt tout général, est le prélude d'une amélioration certaine du sort de notre colonie.

Nouveau gouverneur général en Afrique occidentale, nouveau gouverneur général au Congo français, nouveau gouverneur général en Indo-Chine. Ici, c'est M. Klobukovski, ministre plénipotentiaire, qui succède à M. Beau, également ministre plénipotentiaire. L'Indo-Chine devient un fief des Affaires étrangères. Heureuse colonie ! Le *Courrier Européen*, au mois de juin dernier, signalait que le premier devoir du gouverneur général serait de procéder à une réforme fiscale, de reprendre ensuite le programme d'aménagement agricole proposé par M. Beau, puis, de se préoccuper surtout de politique indigène. Je suis assez de cet avis et il faut convenir qu'en dépit d'un certain optimisme de commande dans les milieux indochinois, les événements d'Annam (mai-juin 1908) ont présenté un caractère réellement inquiétant. Le rédacteur du *Courrier Européen* conclut qu'il conviendrait, au lieu de consentir un nouveau sacri-

(1) L'ouvrage de M. Hubert est précédé d'une remarquable préface de M. de Lapparent.

fice de 50 millions pour achever le chemin de fer du Yunnan, de négocier la cession de cette ligne ferrée à la Chine. C'est là une combinaison plus facile à suggérer qu'à réaliser. Il est, en tout cas, incontestable que le grand rêve ébauché de M. Doumer, de pénétration en Chine par la voie du Yunnan, apparaît jusqu'à présent comme une conception stérile qui pèse lourdement sur les budgets indo-chinois. De là viendront, dans un avenir prochain, de nombreuses complications. Le mouvement réformiste chinois est-il sérieux ? Peut-il nuire de façon définitive à notre œuvre en Extrême-Orient ? J'attends avec impatience les conclusions que nous donnera à cet égard M. Jean Rodes dans l'ouvrage qu'il prépare en ce moment et qui sera le fruit de sa dernière mission en Extrême-Orient.

M. Louis Bonafont, qui signe « le Nhaquê » dans *l'Avenir du Tonkin*, vient de publier un ouvrage intitulé **Notes d'un Tonkinois**, recueil d'articles où se trouvent peintes sur le vif et exprimées au jour le jour les impressions d'un journaliste spirituel et indépendant osant dire sinon tout, du moins beaucoup, et ce, en d'excellents termes. Çà et là, des anecdotes amusantes, celle-ci, entre autres :

— Au grand Bouddah à Hanoï. Passe un jeune Annamite, avec des livres et des papiers sous le bras.

— Où vas-tu ?

— A l'Ecole.

— A quelle Ecole ?

— A l'Ecole de médecine.

— Et que t'apprend-on à l'Ecole de Médecine ?

— La histoire et la géographie.

Memento. — L'Office colonial vient de publier les *Statistiques coloniales du Commerce* pour 1906. Le commerce général de nos colonies a dépassé le milliard. C'est un résultat. — M. André You a rédigé une étude intéressante sur *les Pensions Coloniales*. L'auteur suggère la généralisation des caisses locales de retraites, l'association entre elles et leur association avec la caisse des pensions de l'Etat. Ce sont là d'excellentes idées.

CARL SIGER.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Le cardinal Newmann : *Saints d'Autrefois ;* Bloud et Cie. — L. Cristiani : *Luther et le Luthéranisme ;* Bloud. — Henri Cabane : *Histoire du Clergé de France, pendant la Révolution de 1848 ;* Bloud.

Dans cette Toscane, où toute réalité s'imprègne d'idéal, et dont les merveilleuses collines feront descendre à jamais dans l'âme les plus nobles pensées, parmi la vigueur d'un été traversé de foudres rapides, au bruit des fléaux qui séparent le grain, tout près de la salle

où j'écris, sur l'aire, à Figline, Valdarno, patrie de Marsile Ficin, et à l'ombre de la douce église paroissiale de San Biagio ; entouré de l'affection d'amis, hier encore inconnus, je lis avec délices ce livre étonnant de Newman, **Saints d'Autrefois**. Jamais lecture ne m'avait apporté de satisfactions plus délicates. Le lieu même où j'achève celle-ci a plus d'une analogie avec le talent : disons avec le génie du cardinal anglais. Tout pénétré, dès son temps d'Oxford, de la sagesse et de la lucidité hellénique et latine, il aimait surtout, entre les saints, ceux des jours antiques : il leur trouvait une simplicité, une grandeur, un charme, que leurs successeurs n'ont que rarement égalés. La faute, pensait-il, en est peut-être, sinon à eux, du moins à leurs biographes, qui nous les présentent un peu trop dans l'attitude banale d'une perfection stéréotypée. Les saints, au contraire, des premiers temps, nous les voyons tels qu'ils furent, dans leur vérité humaine. Nous arrivons à avoir d'eux une connaissance intime, comme s'ils étaient nos contemporains. C'est qu'ils se sont livrés à nous tout entiers dans leurs œuvres, et spécialement dans leurs lettres.

Pour moi, la vraie « Vie » d'un saint est dans ses écrits, et ce qu'on appelle sa « Vie » n'est pas le portrait d'un individu, mais l'image vague et mythique du *saint en soi*. Ce que j'entends par ce mot de « Vie », c'est un récit qui donne à la lecture une impression d'unité morale, d'identité, de progrès, de continuité, de personnalité.

Lorsqu'un saint me parle, je me sens en présence d'un principe actif de pensée, d'un caractère personnel, qui pénètre les différents sujets qu'il discute, toutes les choses dont il se mêle. Aucun factum n'y saurait parvenir, quand bien même il serait rédigé avec tout le talent possible, sans effort, sans étude, et que sa consciencieuse fidélité nous serait garantie par la véracité de l'auteur.

Il serait difficile de confondre entre eux des passages de saint Ambroise, de saint Jérôme, ou de saint Augustin ; au contraire, tel chapitre de la vie d'un saint missionnaire ou d'une religieuse pourrait aussi bien s'appliquer à la vie d'un autre. Ici une aumône, là un exemple de miséricorde, des pénitences austères, un cercle de devoirs religieux, — toutes ces choses m'inspirent l'humilité, m'instruisent, me rendent meilleur. C'est tout ce qu'il y a de mieux dans le genre ; mais il ne s'en suit pas qu'elles se fondent en l'image d'une personne. J'apprends seulement à rendre hommage à un type de perfection abstraite sous un nom particulier ; je n'en sais pas davantage sur le saint lui-même.

Pures, comme le vert des prés du Valdarno, où les vignes s'enlacent aux mûriers, sobres et fortes comme la féconde terre toscane, où le paysan vit de peu, mais pense beaucoup, au perpétuel contact de la terre et du Christ — de ces grands mystères, dont il sent, confusément mais profondément, l'harmonie — sont les pages de Newman. On y voit ressusciter Antoine dans son désert. On y suit la vie laborieuse, éloquente, agitée de saint Jean-Chrysostome. On rêve

d'une histoire ecclésiastique qui serait écrite ainsi. Mais il y faudrait la vie de plusieurs hommes, car la perfection intense coûte des années.

Qu'on entende, pour terminer, ces paroles de Pallade, contemporain de Jean-Chrysostome, sur la fin du saint archevêque de Constantinople. Elles doivent nous toucher jusqu'aux larmes. Elles sont belles comme serait, par exemple, une page des Actes des Apôtres. Le pontife meurt captif, et Newman, docteur de la tradition catholique, termine par là son étude.

Jean, confiant en l'oracle du ciel, supplia, le lendemain, ses gardiens de demeurer jusqu'à la cinquième heure.

Ils se refusèrent et se mirent en route. Mais, au bout de trente stades environ, Jean était si mal qu'ils retournèrent au tombeau d'où ils étaient partis.

Là, il demanda des vêtements blancs, conformes au caractère de sa vie passée ; il s'en revêtit, de la tête aux pieds, étant encore à jeun ; il donna à ceux qui l'entouraient les vêtements de voyage qu'il venait de dépouiller.

Puis, ayant célébré les Saints Mystères, il fit la dernière prière : *pour les besoins présents.*

Il répéta ses paroles habituelles : « gloire à Dieu en toutes choses » et, les ayant terminées par un dernier Amen, il étendit ces pieds, qui avaient été si beaux dans leur course, lorsqu'ils portaient le salut au pénitent et le reproche au pécheur endurci... Et, s'en allant rejoindre ses pères, secouant cette poussière mortelle, il passa dans le Christ.

On s'empressera, j'espère, après ce que j'en ait dit, de lire ce livre de Newman : on y verra s'élargir des horizons intérieurs. Le style du Cardinal y est bien reproduit, dans sa sobriété et sa simplicité savantes. C'est du pur cristal.

Et, voici que, sous ma main, maintenant, tombe le livre, si remarquable de M. L. Cristiani, professeur de dogme à l'Institut catholique de Paris : **Luther et le Luthéranisme**. L'ouvrage est précédé d'une très belle lettre de Monseigneur Alfred Baudrillart, recteur de cet Institut. Nous y voyons Luther, dans les incohérences de sa pensée, dans les combats perpétuels de son âme. Nature élevée, par certains côtés, mais en même temps très matérielle, il aurait pu, en se dominant, ou plutôt en se laissant dominer par l'esprit de Dieu, faire de grandes choses. Sa vie et son œuvre ont été la parodie du bien qu'il devait accomplir. Il fut, si l'on peut dire, un apôtre à *rebours*, toujours lisant les Ecritures, toujours les commentant, mais toujours les falsifiant, parce qu'il était hors de l'Unité de l'Eglise. Génie perdu, force foudroyée, spectacle à jamais triste, comme tous les hérétiques, pour ceux qui réfléchissent.

Voici la solide conclusion de M. Cristiani.

Aucun protestant n'oserait, maintenant, ressusciter la doctrine de Luther

dans sa teneur primitive. L'expérience a été concluante et elle suffit :

Elle a démontré qu'on peut tout enlever à un peuple, sauf le respect de la loi morale et la conscience de la responsabilité en face du Souverain Juge. L'homme est un être qui se croit libre et qui attend une sanction de sa conduite en ce monde ou en l'autre. Toucher, aussi peu que ce soit, à cette conviction, c'est ébranler toute son existence, et troubler la direction de toute son activité. Quand cette croyance à la liberté est forte, l'homme aussi est fort et grand, et digne, et humain; mais quand elle est faible, et plus encore quand elle le devient, après avoir été forte, l'homme aussi devient faible, vil, bas, dégradé et bestial.

Voici, il me semble, sévèrement, mais judicieusement jugée l'Apôtre de la doctrine du *Serf Arbitre*. Ecoutons ceci :

Ce qui reste acquis définitivement, c'est que « l'Evangile » de « l'Ecclésiaste de Wittemberg » est pleinement responsable de la dégradation morale qui signale partout son opération et explique sa rapide propagation. Cela seul suffirait à le juger. Car, si la propagation du premier Evangile au temps des Apôtres, alors qu'il fallait entraîner le monde dans un sens contraire à ses passions, a pu être considérée comme une manifestation de la puissance divine, la propagation rapide de cette caricature de l'Evangile que fut le luthéranisme, et qui entraîne le monde dans le sens même de plus mauvais penchants, est au contraire une preuve que, vraiment, le doigt de Dieu n'était pas là, mais seulement le doigt d'un homme, qui n'était que l'artisan d'une grande erreur et d'une grande ruine.

L'Histoire du Clergé de France pendant la Révolution de 1848 arrive à propos pour élever l'âme et la consoler. M. Henri Cabane a eu l'heureuse idée de l'écrire. Nous y voyons, — et cela était bien utile à dire, en ces termes agités, qui ressemblent à bien des époques de crise précédentes — comment les évêques et les prêtres, faisant tout leur devoir, essayèrent de changer une révolution pénible en évolution bienfaisante. Beaucoup de prélats furent candidats aux élections de l'Assemblée Nationale : NN. SS. Bertrand, évêque de Tulle, dans la Haute-Vienne, Graveran, évêque de Quimper, dans le Finistère, Fayet, évêque d'Orléans, dans la Lozère, Parisis, évêque de Langres, dans le Morbihan.

Tous ces dignes pontifes ne réussirent pas également aux élections ; et les simples prêtres qui s'y présentaient, eux-mêmes, y eurent des sorts divers. Parmi ceux qui aboutirent à entrer au Parlement, je remarque le nom de l'abbé Sibour, vicaire-général de Digne, futur archevêque, hélas! de Paris qui devait, en cette qualité, tomber un jour, à Saint-Etienne-du-Mont, sous le poignard d'un prêtre sacrilège. Je note aussi, au passage, l'abbé Bautain, dont les erreurs traditionnalistes ne doivent pas nous faire oublier le beau génie philosophique, et l'abbé de Cazalès, élu dans le Tarn-et-Garonne, traducteur, si je ne me trompe, en notre langue, de Catherine Emmerich.

Mais la figure qui domine tout dans cette Révolution de 1848,

c'est celle de Monseigneur Affre. Je suis ici amené à le nommer et je m'en félicite, car je sais quelles grâces je lui dois. Ce n'est point le lieu ni l'instant des confidences personnelles : pourtant, dans une revue, ouverte à toutes les idées et à tous les sentiments, je puis, sans insister, saluer du cœur cet évêque. Véritable évêque, certes ; ouvrier de paix et d'amour jusqu'à l'effusion du sang. Ne voulant pas en parler trop, car l'élan spontané de mon âme irait à transformer en panégyrique et en prédication cette simple chronique, je laisse parler l'auteur lui-même du livre que j'analyse. Il dit tout admirablement. Entendez.

Il était huit heures et demie du soir : l'archevêque avait tourné la barricade ; il était entré dans le faubourg par le passage étroit d'une maison à double issue, et s'efforçait d'apaiser du geste et de la voix la multitude qui semblait vouloir l'entendre, et applaudit à sa démarche, quand une balle l'atteignit dans les reins. « Je suis frappé, mon ami », dit-il, en tombant, à l'ouvrier qui portait la palme verte devant lui. Les insurgés s'empressent autour de lui, le relèvent dans leurs bras et l'emportent, par des issues qui leur sont connues, chez le curé de Saint-Antoine, la plupart en lui donnant des marques d'amour et de vénération : « Quel malheur, disaient-ils, il est blessé, notre bon père, notre Bon Pasteur, qui était venu pour nous sauver. » Monseigneur Affre mourut le mardi 27 juin.

Ses funérailles furent un triomphe, et, si j'ose dire, une canonisation anticipée. L'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Touchet, lors du cinquantenaire de la mort de l'archevêque, a parlé de tout cela, s'il m'en souvient bien, magnifiquement. Il a évoqué, avec un véritable génie d'orateur et de poète, ces grandes choses.

Et c'est sur elles que je termine. Nous entrons, non seulement en France, mais encore en Italie, dans une époque des plus critiques. Il est bon de se rappeler, à cette heure, où le salut social se trouve, et se trouvera toujours. Je n'y veux pas insister. J'examinerai dans ma prochaine chronique tout un mouvement d'idées modernes.

LOUIS LE CARDONNEL.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Baron Dr Carl du Prel : *La Magie science naturelle,* en 2 part., trad. de l'allemand par Nissa, 2 vol. in-8, Liège (H-Vaillant-Carmanne) et Paris (Leymarie). — Rudolf Steiner : *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques,* trad. de l'allem. et précédé d'une introduction par Ed. Schuré, in-18, Perrin et Cie. — Delobel : *Cours d'Alchimie rationnelle,* 1re partie, in-8, Daragon. — Florian-Parmentier : *La Sorcellerie devant les Temps modernes,* in-12, Gastein-Serge. — Gustave Boucher : *Une séance de spiritisme chez J.-K. Huysmans,* broch. in-12, Niort. — J.-L.-P. Bonsens : *Le Clergé catholique et le spiritisme en face du Problème social,* in-18. Chacornac.

Le baron Dr Carl du Prel, mort en 1899, fut un occultiste de grand savoir, connaissant également les classiques de l'occulte, comme

Platon, Apulée, Paracelse, Van Helmont, Maxwell, Campanella, Mesmer et les travaux de tous les magnétiseurs modernes, spécialement ceux de Reichenbach, auxquels il se réfère à tout instant. Il était aussi au courant des dernières découvertes de la science. Son originalité a consisté précisément à rattacher celles-ci aux phénomènes psychiques, en expliquant les uns par les autres, comme, par exemple, la télépathie par la télégraphie sans fil, la clairvoyance par les rayons Röntgen, la fascination par la suggestion, l'envoûtement par l'extériorisation de la sensibilité.

Il voulait, avec raison, que les savants s'inspirent de l'occultisme et que les occultistes aillent vers la science. Il est certain qu'un échange réciproque d'idées et de travaux ne pourrait qu'être utile et profitable à ceux-ci comme à ceux-là. Les savants trouveraient dans l'occultisme des idées inspiratrices et fécondes et l'explication rationnelle d'un grand nombre de phénomènes ; les occultistes puiseraient dans la science les faits qui consolideraient leurs théories ou qui permettraient de les rectifier au besoin.

Les occultistes oublient trop souvent la fable d'Antée, ainsi que les spirites, les théosophes et surtout les mystiques. Ils doivent toujours toucher la terre, c'est-à-dire s'appuyer sur la base solide des faits prouvés certains et indestructibles par la science, s'ils veulent, d'une part, éviter de se perdre dans les rêveries du sentimentalisme spirite ou mystique ou dans les nuages de la spéculation à outrance et, d'autre part, s'imposer à l'attention du monde scientifique et des hommes qui pensent et réfléchissent.

Carl du Prel ne l'a pas oubliée; il a cultivé les sciences aussi bien que l'occultisme. Aussi son œuvre présente un caractère de solidité qui manque à beaucoup d'ouvrages d'ésotérisme et de spiritisme.

Dans **La Magie science naturelle**, il s'est proposé de démontrer que le *magnétisme* est la clef de la physique magique et le *monoïdéisme*, « ou pensée exercée jointe à la volonté », la clef de la psychologie magique. De là les deux divisions de son ouvrage : 1° *la Physique magique* ; 2° *la Psychologie magique*.

Ces titres indiquent assez la tendance de l'œuvre de Carl du Prel : faire entrer la magie dans le domaine des sciences ou plutôt étendre ce domaine de celui de la magie. En France, M. H. Durville a tenté un travail analogue. Il a écrit, il y a quelque douze ans, une *Physique magnétique*. Mais, quoique basés sur les mêmes faits, les deux ouvrages ne se ressemblent guère.

Celui de du Prel est un recueil d'études parues précédemment dans diverses publications. Un ouvrage composé de cette manière comporte nécessairement des redites nombreuses et un certain décousu inévitable.

La Magie de du Prel ne manque pas cependant d'unité et ne

laisse pas que d'être très intéressante. L'auteur, qui raisonne par analogie, trouve des associations d'idées remarquables et fait des rapprochements curieux qui peuvent être féconds comme points de départ de découvertes nouvelles.

Du Prel n'a pas étudié toutes les questions qui se rattachent à la magie. Tout ce qui a trait à la magie cérémonielle fait défaut, c'est-à-dire, entr'autres choses, la magie du son, spécialement du Verbe, dont fait partie la science des *mentras* ou « formules d'autorité » et celle du geste et du signe. Il est vrai que ces départements de la magie constituent ce qu'il y a de plus transcendantal et de moins connu dans cette science.

Carl du Prel n'est ni un moniste matérialiste à la façon d'Hæckel, par exemple, ni un spiritualiste à la manière de Descartes, ni un tri-unitaire occultiste. C'est une sorte de moniste spiritualiste ; il rattache à l'âme pensante et consciente la vie inconsciente ou vie végétative et automatique, que Descartes abandonnait au corps.

Dans le matérialisme, la vie et la pensée sont des produits de la matière et la psychologie est fonction de la physiologie ; dans le monisme de du Prel, le corps est formé, organisé et vivifié par l'âme, qui est à la fois pensée et vie, et la psychologie ne s'y distingue pas ou que très vaguement de la physiologie. Bon nombre d'arguments que Carl du Prel oppose aux autres systèmes pourraient facilement être rétorqués contre le sien, qui pèche surtout par défaut d'analyse.

Guillaume de Fontenay, dans la préface qui ouvre le premier volume, donne une analyse exacte, quoique succincte, de la *Magie* de du Prel.

§

M. Rudolf Steiner est un des principaux représentants de la théosophie en Allemagne. C'est un penseur vigoureux, souvent profond, mais un peu partial. Dans **le Mystère chrétien et les Mystères antiques**, il proclame, sans raisons solides suffisantes, la supériorité du christianisme sur les autres religions. Pour établir la preuve indestructible d'une telle supériorité, il faudrait d'abord dire de quel christianisme on parle. Le christianisme originel, celui des Evangiles, qui est le véritable christianisme, ne ressemble pas du tout au catholicisme, ni au calvinisme, ni au luthéranisme, ni au christianisme grec, ni à toute autre conception du christianisme qui soit professée dans le monde. Au début, il n'est guère plus qu'une réforme du judaïsme. Mais déjà, avec saint Paul, il sort des cadres du monde juif. Si ensuite il s'universalise peu à peu, c'est par suite de son contact avec la pensée grecque, puis avec l'idée latine. Il prend un aspect nouveau avec chaque peuple qui l'adopte, en le transformant. La France le rationalise.

On remarquera, à ce propos, que, pendant tout le moyen âge et les temps modernes, c'est la Sorbonne qui dogmatise et Rome qui administre et gouverne.

M. Steiner, voulant démontrer que le Christ est supérieur au Bouddha, interprète d'une certaine manière les principaux épisodes de leur vie légendaire. Et c'est tout. C'est un peu maigre comme preuve. Il est tout au moins singulier qu'il se soit abstenu d'appliquer la même méthode de comparaison entre le Christ et les autres grands initiateurs religieux, comme Christna, par exemple.

Son traducteur, M. Schuré, va même plus loin que lui. Il déclare sans hésiter « que le monde actuel tourne autour du Christ comme autour de son axe et que toute l'évolution historique s'opère sous son signe et dans son esprit ». C'est ce qu'il faudrait démontrer. Mais pour M. Schuré, c'est sans doute un article de foi (1).

Pour juger impartialement les religions et les comparer avec équité, il faudrait n'appartenir à aucune, sans quoi on est à la fois juge et partie, et par suite suspect — et avec raison — de partialité. Car toute religion est, pour celui qui l'a vécue dans sa jeunesse, une tunique de Nessus, dont il lui est quasi impossible de se débarrasser.

MM. Schuré et Steiner montrent, par leur propre exemple, que l'unité humaine ne se fera jamais par les religions et ce lors même qu'elles seraient toutes dirigées par des initiés. Toutes les tentatives d'union ont échoué. Le Congrès des religions de Chicago, que d'aucuns se plurent à considérer comme le point de départ d'une ère nouvelle, ne donna aucun résultat et il ne pouvait en donner aucun. Il en sera de même de toutes les autres tentatives de fédération religieuse.

C'est par la philosophie et surtout par la science que l'unité humaine se fera. Voyez les Orientaux. Ils viennent dans nos pays, non pour étudier nos religions, dont ils n'ont aucun souci, mais pour s'instruire dans nos sciences.

La science est comme le soleil : elle luit pour tout le monde ; mais pas le Christ, ni le Bouddha, ni Confucius, ni Zoroastre. C'est même la science qui renversera les barrières, — établies par les religions, — qui tiennent l'humanité parquée en troupeaux séparés.

Cette réserve faite, je dois rendre cette justice à M. Steiner, qu'il est un de ceux qui ont le mieux approfondi les mystères de l'initia-

(1) Je me plais à reconnaître que l'auteur des *Grands Initiés* est un écrivain remarquable et un bon poète en prose, mais je suis obligé de constater aussi qu'il ne donne souvent, comme arguments, que des raisons de sentiment et qu'il se contente parfois d'à peu près, comme lorsqu'il écrit que « dans la pensée de Philon « la loi » signifie l'ensemble de la tradition judéo-chrétienne, l'Ancien et le Nouveau Testament ». Or, il est à peine besoin de faire remarquer qu'au temps de Philon (mort en 54), la tradition chrétienne n'existait pour ainsi dire pas et qu'aucun des livres qui composent le Nouveau Testament n'avait encore paru. Philon ne fut d'ailleurs jamais chrétien, quoiqu'on l'ait prétendu.

tion antique. Les mythes de Dionysos, du Minotaure, de la Toison d'Or, d'Hercule, des Titans, etc., sont bien élucidés et les chapitres sur les sages de la Grèce et sur Platon comme mystique sont peut-être les meilleurs de son ouvrage.

§

Dans son **Cours d'Alchimie rationnelle**, M. Delobel se propose de :

« 1° Prouver l'*Unité de la matière* en se basant sur des faits et des lois ;

« 2° Prouver *son évolution naturelle* par une interprétation logique de certains faits mal interprétés dans la théorie classique ;

« 3° Saisir le *mécanisme de cette évolution* naturelle, en connaître le ou les agents, et leur mode d'action, — voilà pour le ternaire théorique, et enfin ;

« 4° Adapter, c'est-à-dire réaliser dans le laboratoire l'évolution naturelle, ou mieux encore, en un travail plus général, *réaliser scientifiquement les adaptations* de la matière Une, voilà pour compléter, en *informant*, le cycle quaternaire du *savoir* alchimique. »

La première partie — seule parue — de ce *Cours* renferme le développement des deux premiers paragraphes. L'unité de substance des êtres matériels et l'évolution de la matière sont prouvés par de nombreux faits empruntés à la chimie moderne et aussi à l'histoire, en ce qui concerne les transmutations.

§

La Sorcellerie devant les Temps modernes contient un tableau généralement exact, quoique un peu court, de la la sorcellerie au XVI^e^ siècle et l'explication des phénomènes très complexes, — qu'on comprenait sous ce nom, — soit par les ruses et impostures et l'exploitation de la crédulité publique, soit encore par l'influence des onguents dont se servaient les sorciers, les aberrations du sens génésique et l'hystérie, soit enfin par le magnétisme, le somnambulisme, la télépathie, l'hypnotisme et la suggestion. Ces phénomènes étant très divers, leurs causes devaient être nécessairement multiples.

L'auteur, M. Florian-Parmentier, est très au courant des travaux qui ont paru sur cette question. Il a évité de tomber dans les exagérations de certains auteurs. Très mesuré et circonspect, il donne, pour chaque genre de phénomènes, l'explication qui lui paraît et qui paraît réellement la plus plausible.

§

M.G. Boucher raconte, dans une plaquette très bien écrite, **Une séance de spiritisme chez J.-K. Huysmans**. Cette séance

n'offrirait par elle-même aucun intérêt, — car elle ne se distingue en rien des séances spirites ordinaires, si elle n'avait eu lieu chez l'auteur de *Là-Bas*. Elle fut pourtant, pour M. Boucher, — qui s'y montra médium involontaire, — l'occasion qui le détermina à rentrer définitivement dans le giron de l'Eglise. Ce fait seul me dispense de dire qu'il rejette la thèse spirite et adopte celle du catholicisme dans l'interprétation des phénomènes. Il admet néanmoins l'existence « de cette force fluidique, émanation nerveuse de notre être, dont le jeu, encore mal défini, suffit généralement à l'explication de faits matériellement exacts : matérialisations, lévitations, transports sans contacts, télépathie, etc. ».

§

L'auteur de **Le Clergé catholique et le Spiritisme en face du Problème social**, qui signe Bonsens, est, paraît-il, ingénieur, mais le ton et la forme du livre indiqueraient plutôt qu'il est prêtre. Quoi qu'il en soit, cet auteur déclare qu'il est « catholique, dévoué à la papauté, à son autorité suprême et ennemi de tout schisme», tout en étant spirite convaincu. Il voudrait remplacer la foi qui s'en va « par la démonstration scientifique et rendre aussi injustifiable et partant impossible le matérialisme et l'athéisme ». Pour lui, le christianisme et le spiritisme ne font qu'un et le salut est en ce dernier. C'est pourquoi il voudrait que le catholicisme et le spiritisme s'allient pour faire disparaître le collectivisme et y substituer le socialisme chrétien. Il croit qu'il réalisera ainsi l'union de la religion et de la science et conduira la société à l'unité de croyance et à la paix universelle. Je crains que, malgré son Bonsens, il ne se trompe.

JACQUES BRIEU.

LES BIBLIOTHÈQUES

Importantes acquisitions de manuscrits provenant de la collection de sir Thomas Phillips, faites par la Bibliothèque Nationale. — Acquisitions des bibliothèques de Lyon, du Conservatoire de Bruxelles, royale de Berlin, du Congrès à Wahsington. — Catalogues et monographies bibliographiques : Gaston Jourdanne : *les Bibliophiles, les collectionneurs et les imprimeurs de l'Aude.* Henri Cordier : *Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage.* — Memento.

Le dédain que l'ignorance témoigna à nos archives nationales pendant la première partie du XIX^e^ siècle avait permis à des documents de haute valeur de sortir de France. Sir Thomas Phillips, riche amateur anglais, en avait profité pour se constituer, dans sa résidence de Cheltenham, une merveilleuse collection de manuscrits. La mort du possesseur, survenue en 1874, amena la vente de ces trésors. En 1887, la Bibliothèque de Berlin achetait les manuscrits provenant de l'ancien collège de Clermont ; puis des dépôts d'archives de France, de Belgique et de Hollande acquirent des séries de pièces intéressant

leur histoire ou qui leur avaient appartenu. Mais la convoitise de M. H. Omont, conservateur du département des manuscrits à la **Bibliothèque Nationale**, s'était juré de mettre la main sur un certain nombre de manuscrits importants et de pièces uniques restés à Cheltenham. Il ne lui manquait que l'argent. Les disponibilités du fonds d'achat de la Bibliothèque Nationale étaient naturellement insuffisantes. M. Omont ne se découragea pas, et parvint à gagner à sa cause M. Edmond et la baronne James de Rothschild et M. Maurice Fenaille, qui avancèrent les fonds indispensables.

Grâce donc à leur générosité patriotique, la Bibliothèque de la rue de Richelieu vient d'entrer en possession d'une série de cartulaires datant du XII^e^ au XV^e^ siècle, qui sont, au point de vue historique, d'une inappréciable valeur. Citons les cartulaires de la cathédrale de Bayeux, du XIII^e^ siècle, de Saint-Quentin de Beauvais (XII^e^ siècle), de l'Hôtel-Dieu de Coutances — ce que le cœur de M. Delisle a dû battre! — des commanderies du Temple de Faremoutier, d'Eterpigny et de Sommereux (XIII^e^ siècle); de la Trinité de Fécamp, du chapitre de Langres, pièce unique, toutes les archives de cette ville ayant été détruites par un incendie, il y a quelques années; de Fontevrault enfin, que l'Angleterre aurait dû s'efforcer de garder, car il est précieux pour l'histoire des Plantagenets. Nous ne pouvons énumérer ici tous les cartulaires qui sont rentrés en France grâce à la diplomatie de M. Omont. Ceux qui ne figurent pas dans notre liste ne le cèdent point en intérêt à ceux que nous avons cités. Voici maintenant des *Livres de comptes*, comme ceux de la cathédrale de Chartres (XIV^e^ siècle), des revenus de Saint-Denis, de la Sainte-Chapelle de Paris (XIV^e^ siècle) et beaucoup d'autres. Voici le *Liber libertatum* du Dauphiné (XV^e^ siècle), les chartes de la Sorbonne, les statuts de la Faculté de droit de Paris, le premier registre du parlement de Poitiers, un manuscrit des Etablissements de saint Louis contemporain de ce roi. Que sais-je encore?

Or les armoires de Cheltenham ne sont pas vides. Que les millionnaires patriotes français se le disent. M. Omont leur réserve son plus sympathique accueil.

§

Du reste l'établissement de la rue de Richelieu n'a pas été le seul à s'enrichir pendant ces derniers mois. **Lyon** se vante d'un merveilleux manuscrit persan sur papier de Chine sablé d'or, orné de 36 enluminures exquises, du *Khamsa* ou *Cinq trésors* du poète Nizami. **Le Conservatoire de Bruxelles** entre en possession de l'importante partie musicale de la bibliothèque du regretté Spoelberch de Lovenjoul. La **Bibliothèque royale de Berlin** reçoit la correspondance du grand historien Mommsen, sous la réserve

qu'elle ne sera communiquée au public que dans vingt-cinq ans. Enfin la **Bibliothèque du Congrès à Washington** acquiert une importante collection de livres japonais et russo-sibériens.

§

En même temps que les bibliothèques s'enrichissent, les bibliographes font de leur mieux pour en mettre les trésors à la portée des travailleurs et des curieux. Le XXXIV volume du « Catalogue général des imprimés de la Bibliothèque Nationale », avec lequel se termine la lettre C, vient de paraître. Nous avons dit les défauts d'une bibliographie alphabétique par noms d'auteurs ainsi comprise. Il reste néanmoins qu'un inventaire aussi considérable formera plus tard un précieux appoint à la bibliographie générale.

Nous croyons pourtant que l'établissement et la publication des bibliographies particulières sont d'un intérêt plus immédiat et de meilleurs instruments de travail. C'est pourquoi nous sommes heureux de signaler, quoiqu'un peu tard, l'excellente monographie de Gaston Jourdanne : **les Bibliophiles, les collectionneurs et les imprimeurs de l'Aude** (Carcassonne, 1904. In-4°, 294 p., nombreuses figures). L'ouvrage, conduit avec beaucoup de méthode, se présente sous la forme alphabétique. Une notice succincte sur chacun des personnages cités, avec références biographiques, précède l'histoire de la collection qu'il a formée. Une description de ses armoiries, ou, plus souvent, de son ex-libris vient ensuite. Au surplus, la reproduction, dans leurs proportions exactes, des ex-libris dont quelques-uns ont un véritable caractère artistique, ou des armoiries oubliées par Guigard, complète l'intérêt de chaque article. M. Jourdanne, dont la mort est survenue, au cours de l'impression de ce livre, ne s'est pas borné aux bibliophiles, il a donné une place dans son ouvrage aux dépôts publics de l'Aude, dont il sait l'histoire et connaît les collections et les richesses. Les collèges et les communautés y ont aussi leur article. Les imprimeurs y figurent avec la liste des productions sorties de leur presse. Nous appelons enfin l'attention sur la rubrique *l'Imprimerie dans l'Aude au XV^e siècle*, qui apporte un contingent précieux à l'histoire des premiers monuments de l'imprimerie en France. Voilà un bon livre et tel que nous en désirons beaucoup de semblables.

Dans le même ordre d'idées, nous nous plaisons à signaler l'**Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage**, que publie, dans le *Bulletin du Bibliophile*, M. Henri Cordier, et nous souhaitons vivement de voir cet essai — pour lui conserver le titre trop modeste que son auteur lui a donné — publié séparément. Qu'on nous *donne* des monographies !

Memento. — Le *Bulletin du Bibliophile* a eu la bonne idée de prendre

la suite du Répertoire des ventes publiques de Pierre Dauze, pour la partie bibliographique seulement, bien entendu. On s'est d'ailleurs contenté de mettre les prix atteints en face des numéros correspondants des articles, des catalogues de vente. Cela suffit.

Lire dans cette bonne revue, outre l'essai sur la bibliographie de Lesage de M. H. Cordier, n° du 15 avril : Sur Merimée, nouvelles observations, par M. Lucien Pinvert. Les débuts du règne de Louis XIII, par M. l'abbé Griselle. Les livres à figures vénitiens de la fin du xv^e^ siècle et du commencement du xvi^e^, par M. le prince d'Essling (compte-rendu) par MM. Georges Vicaire, Alfred W. Pollard et le Dr Paul Kristeller. — N° de mai : Bibliothèque de Grenoble. Description sommaire des ouvrages imprimés postérieurement à l'année 1500, par M. P. Berthet (suite). Notes bibliographiques sur Mathurin Régnier, par Henri Cherrier. — N° de juin : Un supplément à la correspondance du cardinal de Richelieu, par M. l'abbé Eugène Griselle (suite), et la continuation du travail de M. Berthet sur la bibliothèque de Grenoble. — Dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, janvier-avril 1908 : Arrêté du ministre de l'instruction publique déterminant les conditions d'admission à ladite école.

GABRIEL RENAUDÉ.

LES REVUES

t*La Revue de Paris* : un anonyme auteur ne nous rassure pas sur « nos fortifications de l'Est ». — *Le Correspondant* : la descendance d'une Allemande alcoolique. — *Revue des Lettres et des Arts* : lettres inédites d'Emmanuel Signoret. — *Poesia* : des vers de M. Jules Romains. — Memento.

Un collaborateur anonyme de **la Revue de Paris** (1^er^ août) nous renseigne sur *Nos fortifications de l'Est*. Il paraît que nos forts « du type 1878 » étaient « dangereux pour leurs défenseurs » dès l'an 1882. Six ans après, l'apparition de la mélinite leur fit perdre « en un jour toute leur capacité de protection ». Voilà qui est pour accroître le nombre des pacifistes de recrues enlevées au parti des belliqueux. Notre auteur traite la question avec un sérieux que je lui envierais, s'il me venait de perdre le goût de m'amuser de ce qui est le plus grave. Sachez qu'on n'a ni démoli, ni amendé ces fortifications caduques, par économie budgétaire et... politique. Il en eût coûté plus d'un milliard ! Nous n'avons pas les défenses immobilières (si j'ose les nommer de cette façon civile) qu'il faudrait; mais à défaut, nous avions, en 1888 déjà, une « doctrine stratégique et tactique » qui permet à notre écrivain cette phrase heureuse : « On osait envisager la guerre, et, dans la guerre, la bataille. » Cela réconforte, n'est-il pas vrai ? On a beau se demander qu'est-ce qu'une guerre sans bataille, on a un regain de confiance.

Il y a eu un projet Freycinet voté, en juin 1899, par la Chambre. Ici, notre auteur est particulièrement instructif :

Le projet fut voté par la Chambre en juin 1899, sans grands débats;

puis, soudain, un violent mouvement d'opinion se déchaîna contre son adoption. Il est vrai qu'il lésait un certain nombre d'intérêts particuliers, et ne profitait qu'aux effectifs de nos armées d'opérations. De grandes cités, comme Lille, Dijon, Langres, ne se voyaient pas sans colère reléguées au rang de défenses éventuelles et craignaient surtout qu'on ne réduisît leur garnison, cette providence des commerçants et des propriétaires d'immeubles. Malheureusement, la campagne porta. Lorsqu'en 1900 le projet fut discuté au Sénat, M. le vicomte de Montfort se fit l'avocat des places menacées. Pour conserver une apparence de valeur aux murailles les plus vétustes, il mit en doute les progrès récents de l'artillerie ; les effets de ces fameux obus-torpilles n'avaient-ils pas été exagérés, comme ceux de nos trop célèbres mitrailleuses en 1870 ? Le passage à la troisième classe des places de seconde ligne était des plus dangereux : à l'égard de Langres, une pareille mesure n'était rien moins qu'une « invite aux Italiens à venir donner la main aux Allemands sur le plateau central, pour marcher ensuite sur Paris ». De nos armées d'opérations, il ne fut plus question; il ne se trouva pas un seul des généraux présents pour demander si, entre la frontière et le plateau de Langres, ces allègres envahisseurs n'auraient rien rencontré des huit cent mille fusils et des deux mille canons à tir rapide de nos unités actives de première ligne : une fois de plus c'était aux murailles et non aux hommes que l'on donnait mission d'arrêter l'ennemi ; le ministre, M. de Galliffet, retira le projet.

Nous restons donc, aujourd'hui encore, sous le régime de la loi de 1851 ; toutes les places existantes qui ne sont pas déclassées par un vote spécial des Chambres doivent être entretenues, pourvues d'une garnison et, au moins en principe, prêtes à résister à une attaque. Chaque année, un certain nombre de millions sont dépensés pour maintenir debout tous nos ouvrages, même ceux qui ne dureraient pas six heures sous le feu de deux groupes d'artillerie allemande de gros calibre ; les reliques les plus vénérables de l'époque de Vauban ont conservé un portier-consigne ou un gardien de batterie.

Les choses étant en cet état médiocre, notre auteur anonyme propose un système pour y remédier. A en lire l'exposé, quand on n'a aucune compétence technique, on le trouve excellent, — sous cette réserve qu'il provoquerait les critiques d'un écrivain militaire un peu informé de la question et peut-être capable, lui aussi, d'élaborer un système.

La conclusion de cet article vaut d'être reproduite. J'en souligne un trait plaisant, en vérité. Il démontre que nous étions en commerce avec un homme d'esprit. L'emploi de Cassandre est deux fois pénible si l'avertissement ne va pas sans un grain d'ironie.

Notre système de fortification ne répond donc plus aux exigences de notre situation intérieure, et extérieure ; il n'est en harmonie ni avec nos institutions, qui laissent à l'adversaire l'initiative des opérations, ni avec la stagnation de notre natalité. Plus qu'aucune nation européenne, il nous faudrait des défenses peu nombreuses, puissantes, prêtes au premier signal à

repousser une agression inopinée et n'exigeant que peu de défenseurs.

Que faire à tout cela ? D'abord, construire tout de suite des points d'appui pour notre couverture, de manière à donner à notre mobilisation toute la sécurité possible. Cette réforme ne serait pas très coûteuse ; il est à souhaiter qu'on y affecte les quinze millions que le service du Génie dépense par an à entretenir des ouvrages démodés. Il serait nécessaire également de reprendre, en le modifiant, le projet de classement déposé par M. de Freycinet en 1899. Les places de Verdun, de Belfort et, sans doute aussi, de Toul, seraient seules maintenues en première catégorie avec les forts de Manonviller, du Cognelot, de Frouard et de Pont-Saint-Vincent ; Epinal et tous les autres ouvrages de l'Est passeraient en deuxième catégorie, Dijon et Langres en troisième. Enfin il y aurait lieu de reprendre l'étude de notre frontière du Nord, qui a été négligée à tort. Ces mesures représentent le minimum de ce qu'exigerait le souci de la défense nationale.

Mais ce ne sont pas les fortifications qui décident de l'issue d'une campagne. Donnons à nos compagnies et escadrons de couverture les effectifs qui leur manquent ; donnons à toute l'armée le nombre de canons qui lui fait si cruellement défaut, ayons des chefs jeunes et sachant de la guerre ce qu'on peut en apprendre sans l'avoir faite. *Tout le béton imaginable ne peut nous tenir lieu de la victoire nécessaire*, que nous remporterons loin des places et sans elles ; quand nous l'aurons remportée, notre fortification sera toujours assez bonne pour le rôle qui restera à remplir.

§

M. Edouard Trogan (**Le Correspondant**, 25 juillet) cite le fait ci-après, dans sa vivante et partiale chronique mensuelle, où il montre des violences et des finesses également savoureuses :

Les désastreux effets de l'alcoolisme ne semblent guère susciter chez nous de réflexions salutaires dans le peuple. Et pourtant quelle éloquence dans les statistiques ! Je retrouvais, ces jours-ci, la mention des résultats de recherches faites par le professeur Pellmann, de l'Université de Bonn, sur l'alcoolisme héréditaire d'une seule famille. Je la cite, parce que j'en ai peu rencontré d'aussi effrayante. Une femme, nommée Ada Jurke, née en 1740, mourut alcoolique au commencement du dix-neuvième siècle, après avoir vécu en voleuse et vagabonde. Sa postérité comptait, en 1896, 834 individus.

On put reconstituer l'existence de 709 d'entre eux, et voici les résultats découverts par le professeur Pellmann : 106 étaient nés hors mariage, 142 mendiants, 64 pensionnaires de dépôts de mendicité, 181 femmes devinrent femmes de mauvaise vie et 76 individus furent condamnés pour crimes, dont 7 pour meurtres. En 75 ans, cette famille d'alcooliques a coûté à l'Etat en secours d'indigents, entretien dans les prisons et en dommages causés, une somme évaluée à plus de 5 millions de marks !

Ce serait peut-être le cas de se souvenir qu'il existe, en France, une loi du 26 mars 1872, dont l'article 4 est ainsi conçu : « La préparation concentrée connue sous le nom d'absinthe ne sera plus fabriquée et vendue qu'à titre de substance médicamenteuse. » Si les « curés » étaient les plus actifs consommateurs de l'absinthe, parions qu'on ne laisserait pas som-

meiller cette « loi existante »! Mais ce sont « les autres » qui prennent à son intention un spécial brevet de capacité. D'où leur victorieuse ironie à narguer la loi, en dosant leur mixture médicamenteuse. Persistante ironie des hommes et des mots!

§

La Revue des Lettres et des Arts (1er août) publie des lettres inédites du poète Emmanuel Signoret. Elles devraient encourager les conservateurs de cette glorieuse mémoire à rechercher la correspondance de Signoret pour la publier, ne serait-ce qu'en opposition au fatras des correspondances insipides que de cruels commentateurs sortent des greniers, depuis quelque temps.

Ceci est un fragment :

Oui, il faut agir seul, il faut se différencier et que chacun des hommes soit l'un des visages de la beauté. L'amour n'est qu'à ce prix. L'amour est tout. C'est le seul instrument positif de la connaissance et c'est aussi le motif de l'Être.

On ne peut s'aimer que si l'on est différent. Sinon on aime soi-même en autrui. C'est Darwin faussement et bassement compris. C'est l'emphatique onanisme dont tremblent et radotent des sociétés séniles. C'est une forme extériorisée de l'égoïsme. Or, l'égoïsme est le signe des morts et l'*altruisme* est peut-être pire. *Il faut se respecter et respecter en soi les images de l'univers. Il faut se connaître fièrement et sans pudeur fausse tout le secret de la grande science est là) et il faut aimer ce qui n'est pas soi.*

Enfin, comme les vrais naturalistes il faut *classer* si l'on veut mentir.

Il faut tout aimer et chaque chose à sa place.

Il faut s'adapter.

Ta lettre m'a émerveillé par l'abondance des flammes dont tous ses mots sont animés. Mais je t'aime à tel point pour ta noblesse et ton insouciance, je hais à tel point les esclaves dont tu parles que je me méfie des emportements qui les créent ; je serai franc, car *j'exècre la maîtrise et l'influence, si j'aime la gloire. Je te dirai que la sagesse est seule formidable.* Un geste de Minerve balaie les Barbares.

La vie est plus grande que nos volontés. Ce qui est mort tombe de soi-même. Si l'on veut agir, l'on n'agit pas.

La révolution ne sera *réelle* que lorsque *chacun* la fera sur soi et *rien que sur soi*. L'homme est trop riche, trop nuancé et trop sincère pour être encore collectif. *Rends-toi grand sans but, si tu peux, et tu briseras* tous *les esclavages, et non quelques-uns, et tu enrichiras ta race d'une façon illimitée.*

Rabelais, Pascal, Ronsard, Lamartine et Taine ont fait ce que tu souhaites. Moi, je suis Homère et Phidias, mais je négligerai les batailles et je chanterai vos pensées. Une bataille est suspecte, car elle suppose des vaincus.

J'ai créé le verbe efficace : je vous immortaliserai, tel est mon rôle. J'immortaliserai vos cœurs et la France de Ronsard et la France de Valmy, libératrices des nations. Je suis Français comme Phidias était Grec, parce

que, sur mes lèvres, la parole française délivrera le monde. Un naturaliste n'exclut rien. La France, dont j'assume la conscience, quoique si jeune ! et comme Voltaire à Ferney, a détruit l'égoïsme national et la conception restrictive de la patrie.

Ce qui suit est emprunté d'une autre lettre :

Les dogmatiques, les théoriciens, les saltimbanques de la volonté n'ont jamais rien fait pour la civilisation ni pour le peuple. Ils le rendent idiot et, par conséquent, en font de la chair à égorger ou à laisser dépérir.

J'aime la liberté, l'audace, l'invention jusqu'à la fureur, jusqu'à mépriser leur sectarisme et le courage professionnel. *Horace ou Voltaire ont plus de courage que Déroulède, Bobillot ou même Vaillant.* Ils attaquent plus dangereusement des choses plus méchantes ou plus résistantes. J'aime Pascal, Rabelais, Cuvier, Darwin, Gœthe. Je les porte dans ma poitrine. J'aime la nature sans vouloir la déifier et la raison sans la coiffer d'un bonnet comique.

Je suis plus avancé que les plus avancés, car je ne m'arrête jamais. J'ai écrit: « L'art était statique, je l'ai fait dynamique... L'astre qui lance la vie et la mort, Apollon, resplendit sur ma lyre. »

Des questions posées trop vite sont comme si, à une admirable jeune fille, on disait avec un coup de poing dans les yeux : « Mademoiselle, me confiez-vous votre beau corps ? »

Moi je crève de faim. *Je culbute une époque entière avec tous ses vices d'esprit. La lutte est atroce. Je n'ai pas de but, les ayant tous. La pensée me suffit, le bonheur d'autrui, si je l'augmente d'une imperceptible nuance, est une fleur qui parfume assez mon héroïsme.* Oui, je poursuivrai les plus profondes nuances, mais jamais la vie ne fut plus atroce : trois enfants ! l'impossibilité de feindre un enthousiasme qui sur beaucoup de contemporains fait l'effet d'une torche allumée qu'on jette dans des débris.

§

Voici des vers de M. Jules Romains, extraits du *Commencement d'un poème* paru dans **Poesia** (juillet), qui sont très représentatifs du beau talent de l'auteur de *la Vie unanime*. S'il méconnaît des règles qu'on peut trouver plus que jamais indispensables, — après l'assaut malheureux que leur ont donné en s'y usant des écrivains débiles, — du moins, M. Jules Romains est-il capable de construire un poème, de l'orner de fortes images et d'y exprimer une philosophie personnelle :

Tout n'est qu'un tas de glaise ; et des mains le façonnent,
Mais soudain d'autres mains le brisent et l'éboulent ;
Moi, je n'ai pas de chair. Toi, tu n'as pas de foule.
Un tremblement se perd de la rue à la chaise.

Pas de centre et pas de limites ;
Rien qui ne soit mon âme ou mon sang ;
Rien qui soit toute la maison,
Et rien qui soit toute la ville.

Les éléments de l'univers restent assis
Coude à coude, pareils aux enfants dans le cirque
Quand on n'a pas encore amené les chevaux ;
Ils regardent les murs, les trapèzes, les cordes ;
Ils bougent ; ils sont mal sur les stalles trop dures ;
Mais les chevaux vont accourir au son des cors.
On se frôle sans se presser l'un contre l'autre.
Aucun souffle ne jette un peu d'air sur la peau.
Les longs trains de frissons n'entrent plus dans ma tête ;
La gare dort ; tous les butoirs sont au repos,
Mes sens ne craquent plus sous les tampons de fer.
Des chocs, des tensions des ondes, des sursauts
N'essaient plus d'accoler brutalement les choses.
Il a poussé de l'herbe et de la mousse entre elles
Comme entre les pavés des places de village.

§

Memento. — *Les Bandeaux d'Or* publient, outre des vers de MM. Vielé-Griffin, P. J. Jouve, etc., *Le dieu intégral*, par M. Théo Varlet.

L'Hermine (20 juillet). — *Le Calme d'un jour d'été gris*, poème de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière.

La Grande Revue (25 juillet). — *La Défense du riche*, par M. Jules Sageret. — *Estampe néerlandaise*, par M. P.-Louis Rivière.

Le Feu (1er août) contient de curieux poèmes de M. Daniel Thaly : *A bord de l'Irène*.

Revue du Temps présent (25 juillet) ouvre une enquête sur M. Georges de Porto-Riche.

La Revue (1er août). — *Sully-Prudhomme intime*, par M. Henry Schœn. — *Comment former un esprit*, par M. Emile Faguet. — *Les Décadents russes*, par Mme Véra Starkoff.

La Nouvelle Revue (1er août) contient une étude de M. Maurice Muret sur M. Arthur Schnitzler, poète autrichien.

Revue bleue (1er août). — M. Camille Mauclair : *Les Peintres de la Forêt et de la Mer*. — M. E. Pilon : *La Vallée de l'Oise*. — M. Ch. Vellay : *Robespierre et les jacobins d'Arras*.

Revue Illustrée (20 juillet) publie : de vieilles chansons canadiennes ; « Un portrait du Christ », par M. Boyer d'Agen.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Stendhaliana : Les papiers de Stendhal (*L'Action française*, 11 août) ; — Le Stendhal-Club (*Le Temps*, 16 août).

Il n'est plus guère question que de Stendhal dans les chroniques littéraires des journaux. Stendhal est à la mode. Stendhal est un sujet favori de dissertation. Nos plus éminents critiques, les Paul Souday, les Gaston Deschamps, luttent avec M. Paupe de perspicacité

stendhalienne, et M. Bélugou, du Stendhal-Club, les considère avec étonnement. Ce club, toujours mystérieux pour bien des curiosités, ne l'est plus pour M. Deschamps. Il n'en fait pas encore partie, mais il postule non sans de très sérieuses chances d'admission. Cependant M. Chéramy est-il pour lui ? Tout est là. En attendant, il nous donne du cénacle cette psychologie, qui est peut-être prématurée (**Le Temps**) :

On ne s'ennuie donc pas au Stendhal-Club. On s'y amuse au contraire. Et c'est un avantage que beaucoup de sociétés soi-disant littéraires pourraient envier à ce cénacle de gens d'esprit. On s'y indigne peu, et seulement contre les gens ennuyeux — ces gens qu'un grand seigneur du dix-huitième siècle, le duc de Lauraguais, voulait poursuivre devant le parlement de Paris pour « tentative d'homicide ». Les sinistres « raseurs » y sont honnis. On aime à y redire cette vérité qu'un jour formula Stendhal, à savoir: que la nation française n'a peur de rien, excepté du bâillement. On y pense que si d'aventure on est obligé de vivre avec des sots ou avec des pédants, on doit se consoler et se divertir en les considérant du côté comique. Quand on mène une vie bête à pleurer, on a toujours la ressource de mourir de rire. Et ce serait, après tout, un genre de suicide tout à fait stendhalien.

J'imagine qu'au Stendhal-Club on glose avec une verve irrévérente sur les mille et une contradictions qui dans les événements du jour...

On y parle également un peu de votre candidature, Monsieur, et je ne vous célerai pas que votre article a fort indisposé contre vous l'un des personnages les plus cyniques de la maison (où ils le sont tous, comme vous l'avez deviné). M. Paupe vous dira le reste.

Mais voici de M. Lasserre, dans **l'Action Française**, un article substantiel sur celui qu'il appelle tout d'abord « le plus honnête homme des grands hommes de lettres du dix-neuvième siècle » :

Le dépouillement des paperasses considérables qu'il a laissées est loin, paraît-il, de toucher au terme. Un moment viendra sans doute où il y aura lieu de n'y plus mêler le public, où la mesure sera comble. Ce moment est-il proche ou lointain? Je confesse n'avoir encore rien lu de Stendhal (et je pense en avoir lu) qui m'ennuyât. Il y a dans ces matériaux sans nombre d'autobiographie et de mémoire bien des dires de très peu de prix pour qui n'en considère que le poids de la substance; mais Stendhal donne à tout un piquant unique. Qualité impossible à démontrer. On la sent ou on ne la sent pas. On est « mordu », comme disait Sainte-Beuve, ou on ne l'est pas. On goûte, dans ces mille riens de l'impression, du sentiment, du souvenir que Beyle jetait au jour le jour sur le papier, la pulsation d'une individualité inimitable, ou bien (et c'est le cas, je vous assure, de très bons esprits) on ne voit dans le sort fait à ces riens par une plume infatigable qu'entêtement et affectation. Voici du moins une manière où dogmatiser ne convient pas. Je me bornerai à dire que, comme mon éminent confrère Pau Souday, j'ai toujours trouvé la lecture du *Journal*, des *Souvenirs d'égotisme*, de la *Vie d'Henri Brûlard*, « délicieuse ».

Peut-être tout le monde s'accorderait-il dans un jugement dont la teneur serait à peu près la suivante. — Par *le Rouge et le Noir*, par ce chef-d'œuvre d'une telle acuité et d'une telle solidité d'analyse historique et sociale, d'une invention si délicate, si précise et si riche dans les passions, d'une unité et d'une dégradation si fortes, d'une poésie d'atmosphère si orageuse, si chaude, et cependant si juste, d'une langue, après tout, si bonne, Stendhal se place au rang de nos plus grands auteurs, dans le courant de la plus grande, et je dirai, de la plus normale littérature française. — Par ses confessions personnelles (sous toutes formes), par l'étude de ses propres sentiments et ses notations incessantes de lyrisme analytique, par tous les journaux de bataille, pourrait-on dire, de cette « chasse au bonheur », où il s'entêtait d'allier le train d'un dragon (il l'avait été) aux complications, aux exigences et aux empêchements d'un élégiaque héroïque, par le détail de ce procès, de ce règlement de comptes perpétuel et non sans objet, certes, avec sa propre sensibilité, Beyle est matière de curiosité et d'exception; il nous est, si l'on veut, un vice, le plus exquis de nos vices littéraires. — Et enfin, *la Chartreuse de Parme*, ce troisième élément de sa gloire, participerait des deux genres. Egale au *Rouge* par la profondeur de la peinture et de l'analyse, supérieure même en ce sens que la matière, touchant à la haute politique, est plus difficile et plus rare, il me semble qu'elle n'en a pas l'unité de tenue, la maîtrise et le mérite de construction. La personnalité, le bon plaisir de l'auteur, ouvrent au développement bien des issues qui nous mènent en des pays ravissants, mais qui ne sont pas nécessaires. Il n'y a pas dans *le Rouge*, un Ranuce-Ernest, une comte Mosca, une duchesse Sanseverina, et je conçois qu'on dise que ces figures, filles à la fois, les deux dernières du moins, de la poésie, de l'humour et de la réalité, sont les sommets de l'invention stendhalienne. Mais le héros de *la Chartreuse*, Fabrice, ne vaut pas esthétiquement Julien Sorel. J'y vois une création plutôt lyrique qu'analytique et intellectuelle, du lyrisme d'ailleurs le plus sobre et, pour ainsi dire, le plus serré.

Et voilà pourquoi, dans cet essai de jugement conciliateur, je mettrais *la Chartreuse* à cheval sur les deux domaines, sur celui de la grande littérature naturelle et vraie et sur celui de la fantaisie, de la grâce pure, et du fougueux caprice. Plus sur le premier ou plus sur le second? A votre choix.

§

Mais je vois se dresser devant moi un censeur redoutable. Il a la voix et le geste impérieux de Brunetière. Hé quoi! monsieur le critique, vous appelez vice littéraire cette prédilection de certains pour le bavardage autobiographique d'Henri Beyle et vous avouez la partager. Ayez ce vice, appelez-le exquis, si la déliquescence de votre esprit va au point de produire ces intolérables alliances de mots. Mais alors ne faites pas de la critique. Et s'il vous est peut-être arrivé à vous-même de dresser un réquisitoire, d'ailleurs juste, contre l'individualisme de la littérature romantique, contre l'hypertrophie romantique du moi, quelle différence, de grâce, faites-vous entre cet individualisme idolâtrique et l' « égotisme » de Beyle? (J'emprunte au *Manuel de littérature française* de Brunetière la substance de ce discours.)

Et voici ma défense. Le « Moi » est, en effet, l'unique sujet des poètes

romantiques en vers ou en prose. Quand ils le disent comme Lamartine, dans ses premières élégies, c'est merveille! Mais ils imitèrent de Rousseau et ils intensifièrent, tant qu'ils purent, l'habitude de ne point le dire et de baptiser ce personnage des noms les plus emphatiques. Ils l'appelèrent Dieu, le Bien, le Beau, l'Idéal, le Ciel, la Justice, ou encore l'Avenir et à ces divers titres, sous ces divers vocables, l'érigèrent en juge, en damnateur hautain de la Société dont l'ordre avait le tort de n'être pas coordonné au cri de leurs désirs et aux soupirs de leur cœur. Ils mirent cette doléance en pseudo-drames, pseudo-romans, pseudo-épopées, pseudo-symboles, qui ne sont que de l'élégie monstrueusement boursouflée.

Beyle, au contraire, quand c'est moi, dit moi. Ses confidences intimes et ses œuvres d'art sont deux. L'idée qu'il a de ses désirs et l'idée qu'il a des lois de l'univers, de la société, de la nature humaine, sont deux, c'est un artiste littéraire loyal, véritable. Dans ses romans, il se règle sur la vérité; ses peintures ne connaissent, autant qu'il est possible, d'autre inspiration que la philosophie naturelle, à laquelle toute œuvre romantique est un outrage. C'est l'énergie d'accent de la nature qui, comme artiste, l'émeut et l'enthousiasme. Et quant au moi de Beyle, puisque tant il nous est donné d'y pénétrer, certes, il est infiniment, je dirai ridiculement préoccupé du bonheur. Mais ce bonheur, il ne le conçoit, ne le rêve pas en contradiction avec la société; il l'imagine plutôt comme la jouissance du plus parfait naturel dans la sociabilité la plus parfaite. Je ne dis pas qu'il ne fût pas aussi rêveur que les romantiques; je dirai même qu'il l'était bien plus, étant plus naïf; mais il l'était dans le sens de la civilisation.

Aimable Beyle! Faux cynique! Sentimental étonnant, timide, avec un esprit infernal! Certes, nul n'a parlé plus crûment des choses de l'amour; certaines de ses lettres racontent des historiettes si grasses qu'on ne les peut imprimer. Et pourtant, féru, toute sa vie, du bonheur par le sentiment, nul ne ressembla moins que lui à Don Juan ou à Valmont. Pensait-il comme eux, cet ancien sous-lieutenant de dragons, nourri des idéologues du dix-huitième siècle, qu'il y a dans toute place de guerre, même la mieux fortifiée, un point, parfois très secret, mais toujours accessible à un assiégeant, très patient et très habile, par où elle peut être prise? Probablement. Mais il n'était pas assez ennemi de lui-même, tel qu'il était fait, pour se montrer capable de ces sièges-là. Il savait qu'on entre dans la place, mais qu'on n'en a pas les trésors; que ceux-ci s'obtiennent, mais ne se forcent pas. Et il voulait les trésors dans un état de pureté idéale! Dans son *Journal*, il aime régler d'avance le détail d'une opération, et il se prescrit à lui-même : Attaque! attaque! attaque! mais c'est un fait qu'au chapitre de ses vrais bonheurs il n'a inscrit que des soupirs, des bonheurs manqués.

M. Lasserre ne dit pas, pour conclure, que cette sentimentalité exquise, « si difficile à satisfaire », soit un principe moral. Mais il croit que « si on en pratiquait exclusivement les exigences, ses résultats équivaudraient à ceux de la morale la plus rigoureuse ».

Voilà une question dont Stendhal se serait peu soucié, mais l'article, je pense, l'eût fait réfléchir.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre de la Nature de Cauterets : *Pulcinella*, comédie en trois actes et en vers de Mlle Jehanne d'Orliac (2 août). —Théatre romain d'Orange : *Iphigénie en Aulide*, de Jean Racine; *Le Cyclope*, drame satyrique d'Euripide, adaptation en deux actes et en vers de M. L. Riflard; Danses grecques d'*Alceste* et d'*Orphée* (8 août). *Médée*, tragédie lyrique en trois actes et en vers de M. Catulle Mendès, musique de scène de M. Vincent d'Indy; *Le Roi Midas*, comédie antique en quatre actes et en vers de MM. André Avèze et Paul Souchon (9 août). *Les Burgraves*, drame en trois parties de Victor Hugo (10 août). — Théatre de la Nature de Courçay sur Indre : *Polyphème*, pièce en deux actes et en vers d'Albert Samain, musique de scène de M. R. Bonheur; *Ce que fille veut*, fantaisie en un acte et en vers de M. Hubert-Fillay.

M. Maurice Boissard, n'ayant plus guère d'illusions, n'aime pas les voyages; son âge s'accordant avec son cœur, il préfère demeurer à Paris, dans le seul temps d'ailleurs où Paris est agréable; voici la raison qui me vaut de signer ici aujourd'hui, et il en est une autre, je crois, que M. Boissard avouerait. Les spectacles de plein air, en outre d'une jolie santé, exigent de ceux qui y assistent énormément d'enthousiasme, peu de sentimentalité, et peu d'analyse. En plein air, le décor, la suavité des voix, l'emphase, les idées simples et les vertus étalées avec force remplacent la psychologie, la vérité humaine et la sensibilité. Plus une œuvre est romantique, plus elle a chance de triompher, devant un rideau de verdure ou un pan de granit romain. Quant aux opéras, ils ont encore plus de succès que les pièces à panache sous la voûte du ciel. L'antithèse et la musique sont les éléments victorieux de la dramatique de plein air. Je ne connais guère comme exceptions que *l'Iphigénie* de Moréas et *le Polyphème* de Samain, et cette dernière pièce doit surtout sa vogue, dans les théâtres de la Nature, à ce que l'intrigue repose sur une antithèse et sur les effets scéniques, les yeux crevés, les lys aux mains du cyclope, la menace de mort au-dessus de l'idylle, etc..., que les acteurs grossissent encore. Du chef-d'œuvre du poète du *Jardin de l'Infante*, toute sa délicieuse et subtile sensibilité n'atteint pas le public d'Orange ou de Cauterets. Il faut à ces spectateurs de beaux gestes, des attitudes de statues, des voix pénétrantes et d'un volume considérable. Ils jugent les tragédiens comme des ténors. Cela nous vaut une esthétique spéciale au plein air dont les organisateurs devraient mieux tenir compte. A Orange, M. Paul Mariéton, hésitant sans cesse entre son goût et celui du public, entre les lettrés et la foule, fait voisiner l'*Iphigénie* de Racine avec *les Burgraves*, et Racine fut écrasé de ce tournoi. La plus parfaite des œuvres de sensibilité et de style de notre littérature, la pièce la plus française de notre répertoire a paru longue, sans grâce, monotone, malgré Mme Weber, qui avait essayé une transformation curieuse du personnage d'Iphigénie. Elle en a fait, au lieu de la fillette amoureuse et tremblante à l'effroi des ténèbres prochaines

de l'Hadès, une sorte de prêtresse mystique se sacrifiant *avec orgueil* aux dieux de la patrie. Certes le Racine des derniers jours, celui d'*Athalie*, eût approuvé la tentative de Mme S. Weber, mais celui qui aimait la Champmeslé eût préféré la tendre héroïne modeste et troublée et mourant à regret, tout en se précipitant sous le couteau du sacrificateur. Il eût eu raison.

Le Cyclope, d'Euripide, est le seul drame satyrique qui nous reste. M. Alfred Poizat en a donné une adaptation très scénique et de tous points supérieure à l'informe et longue traduction de M. Riffard, que MM. Henry Perrin et Duparc défendirent fort courageusement. Il ne faut pas s'étonner d'ailleurs de la platitude poncive de ce drame. Ni M. Poizat, ni M. Riffard ne pouvant mettre à la scène l'épisode qui devait plaire le plus au public hellène et qui paraîtrait original et répugnant au nôtre, l'épisode où Polyphème entraîne Silène pour les derniers outrages, si j'ose dire.

Sur *Iphigénie* et *le Cyclope*, soufflait un mistral acharné et vainqueur des plus fortes voix. Mais l'orchestre de M. Marie eut raison du vent. Les moindres nuances des solos de clarinette ou de flûtes atteignirent jusqu'aux derniers gradins du vaste amphithéâtre et Mlle Sacha Napierskowska dansa. Elle dansa et plut. Tous les applaudissements que n'avaient eus ni Racine, ni M. Riffard, elle les obtint, tant elle mit de grâce voluptueuse, féline, de souplesse et de langueur dans sa danse. Avec sa silhouette, qui la faisait pareille à ces chats sculptés sur les tombeaux pharaoniques, sa silhouette de petite déesse égyptienne, cruelle, maladive et mystérieuse, elle donna aux ballets d'*Alceste* et d'*Orphée* je ne sais quelle couleur exotique, quel charme lointain qui emporta tous les suffrages.

La *Médée*, de Mendès, et *les Burgraves*, de Hugo, s'accordèrent l'égales ovations et marquèrent des heures triomphales dans la carrière de Mme Segond-Weber. Dans la seconde de ces œuvres se révéla définitivement un grand tragédien de plein air, M. Dorival ; et dans la première on goûta la diction précise de Mlle Yvonne Ducos, la plastique et la voix pure de Mlle Marcelle Schmitt.

A une heure quarante du matin, **Le Roi Midas**, de MM. André Avèze et Paul Souchon, n'avait pas atteint sa dernière scène et c'est assez dire les qualités dramatiques de cette œuvre de remarquer qu'elle a retenu la majeure partie du public jusqu'à cette heure et malgré la composition du spectacle, qui faisait succéder une comédie antique en quatre actes aux trois actes déjà longs de la tragédie de M. Mendès.

MM. André Avèze et Paul Souchon, et cette intention n'étonnera pas de l'auteur de *l'Immoralité du Christianisme* et de l'auteur du *Dieu Nouveau*, ont voulu glorifier la pensée épicurienne, négatrice des dieux et qui raille les religions mauvaises. Ils ont à leur

tour raillé les guerriers sanglants et les princes orgueilleux. La brutalité du soldat, la cupidité des puissants, l'injustice des dieux, la rapacité des paysans, la fourberie des courtisans sont stigmatisées non par une éloquence, déplacée aux feux de la rampe, mais par des traits scéniques heureux pour la plupart. Essentiellement satirique et philosophique, cette comédie vaut aussi par sa composition; les deux premiers actes surtout.

Le Roi Midas pourrait avoir pour titre : *la Course au plaisir.*

Tous les personnages en sont connus et les auteurs leur ont agréablement ajouté quelque chose. *Le Roi Midas*, de MM. Avèze et Souchon, n'est plus le prince enfiévré courant dans la forêt, à la poursuite du silène nietzschéen de *l'Origine de la Tragédie*, c'est une sorte de roi d'Yvetot, ou mieux de Roi Pausole, car il analyse fort bien les raisons de ses malheurs et sa paresse n'a d'égale que celle du Souverain de Tryphème. Il parle tour à tour comme M. Prudhomme et comme M. Renan et comme Jérôme Paturot, car, dans ce qu'on nomme la sagesse antique, mélange de lâcheté, d'ironie et de hautain renoncement, il y a souvent des aphorismes dignes de M. Prudhomme. Celui qui ne sait pas atteindre au non-être, qui n'a pas tué le désir et qui pourtant méprise l'action, celui-là n'est qu'un faux-sage et il mérite son sort mauvais. *Le Roi Midas* n'est pas un sage. C'est un faible. La sagesse, ici, c'est le Crispin de la Comédie qui la la représente, Lycidas le barbier, ancêtre fabuleux de Scapin et de Figaro, amoureux comme le héros de Beaumarchais et engageant la lutte non plus avec le comte son maître, mais avec le favori de la reine, le général Gordius, sorte de général Boum et de Matamore paillard, qui désire lui aussi se pousser dans les bonnes grâces de la princesse captive, la belle Laodice, qui est, elle, dans cette cour falote, l'incarnation de la poésie et l'épanouissement du printemps. Une reine vieillie de corps, mais non de cœur, espèce de mère Ubu à prétentions, Apollon et Silène complètent les personnages de cette comédie qui suit assez bien dans son intrigue le légende de Midas et la rajeunit toutefois par des commentaires. Seule, la scène où l'on voit les courtisans venir saluer le roi, tous affublés d'oreilles d'âne, rappelle un épisode du comte d'Andersen, où le roi en chemise est acclamé par sa cour et félicité pour les broderies d'or d'un costume éclatant et imaginaire.

Pour avoir accueilli Silène en son palais, Midas a reçu de l'ivrogne divin le don de transmuer en or tout ce qu'il touche et il périrait d'inanition si les eaux du Pactole ne le réduisaient à n'être plus qu'un pauvre homme : pour avoir préféré la flûte agreste de Pan, le divin chèvrepied du Ménale et son art fruste de berger arcadien à la lyre éclatante du dieu solaire, Midas se voit par Apollon orné de deux oreilles d'âne, dont son barbier le délivrera d'un coup de rasoir.

Il meurt, bénissant les siens et leur laissant l'exemple de sa vie en guise d'enseignement moral, pardonnant à qui le cornifia :

Vous, Gordius, régnez. Voilà mon testament.
Un dernier mot pourtant : soyez un roi clément.
La bonté seule, au bout du compte, a la victoire.
Je meurs en me disant que si jamais l'histoire
S'occupe du lourdeau que je fus jusqu'ici,
De ma rare infortune en faisant le récit,
Pour qu'aux sots à venir elle serve de règle,
Elle ne donnera Midas ni pour un aigle,
Ni pour un âne ; et sur ses tablettes, mon nom
Sera glorifié de la sorte : il fut bon !

De cette comédie, on approuva maintes scènes et des vers agréables, spirituels, le cliquetis des rimes, la sobriété forte de la langue, des situations résumant un caractère, des tirades que les acteurs eussent dû faire entendre d'une voix rapide et non pas monotone.

...A qui crie au secours,
Courage ! me voici. Je suis lent ; mais j'accours...
Plus personne ? Tant pis ! Le ventre de Silène
Veut des ménagements autant qu'une outre pleine.
Déposons-le sans heurt sur ces tendres gazons.
Si mon âne parlait, il ferait ouf ! Faisons :
Ouf ! à sa place. Après l'étape il est justice
Qu'on se livre au sommeil et qu'on s'appesantisse
Pour oublier, avec la fatigue, les maux
Dont sont frappés les dieux comme les animaux ;
Car, d'essence divine, ou de plus humble race,
Le ventre est un organe égoïste et vorace,
Et le gosier, placé de la même façon
Chez l'âne et chez le dieu, réclame un échanson.
Qu'en dis-tu, maître Aliboron ? Depuis Célène
Nous avons parcouru les monts à perdre haleine...
. . . . . .
Moi je n'ai rencontré, pour étancher l'ardeur
De ma soif, que de l'eau, sans goût et sans odeur !
Si, du moins, remplaçant ce breuvage insipide,
Un frais ruisseau de vin, coulant d'un cours rapide,
S'était comme naguère offert à mon gosier !
Comme l'on va cueillir une rose au rosier,
Il serait naturel qu'au terme d'une course
L'on trouvât, toi du foin, moi du vin dans la source.
Décidément, le monde est mal fait, conviens-en,
Toi dont le dos supporte un maître si pesant !
Mais au lieu d'un discours, tu voudrais de l'avoine ?
Qui dort dîne ; au sommeil ce gazon est idoine...
Le plus clair est encor que je suis fatigué,

Que mon gosier est sec, que mon cœur n'est pas gai,
Et que si je n'étais d'une essence immortelle
J'appellerais la mort pour souffler ma chandelle !

La mise en scène médiocrement réglée secondait mal des acteurs excellents. M. Barral plein de fantaisie, rayonnant de vie, Mme Delphine Renot et MM. Henry Perrin, Gordius parfait, truculent, superbe et fanfaron, Joubé, désinvolte Lycidas, Mlle Provost, exquise Laodice, élégante, coquette, ingénue. M. Paul Mounet, avant d'être Frédéric Barberousse, avait voulu être Silène. Il évoqua tour à tour les kermesses de Rubens et les souvenirs de Rabelais.

Mlle d'Orliac orthographie son prénom Jehanne et j'avoue que cela suffit à me mettre en garde. Malgré M. Paul Mounet, Mme Tessandier, malgré la toujours admirable Véra Sergine, **Pulcinella** ne vaut guère mieux que *Joujou Tragique*. Cette pièce tient à la fois de *Florise* et d'*Aphrodite*.

Cette aventure d'une troupe foraine arrêtée aux carrefours de la fantaisie nous explique comment, pour enlever Scaramouche, qu'elle aime, Pulcinella tue la sorcière Mittra, séduit Scaramouche et se laissant attendrir par les larmes de Colombine, aimée de Scaramouche, renonce à son désir. C'est enfantin ! Les vers sont d'une charmante audace puérile qui date de 1885. On sent pourtant que Mlle d'Orliac a du tempérament, du lyrisme et qu'elle aime son art. Elle ne le comprend pas encore. J'ai reçu d'elle un livre de vers où il y a de jolies choses ; ce sont celles qu'elle n'aime pas encore. Ah ! si elle parvenait à préférer Jeanne à Jehanne, elle serait sauvée !

Ce que fille veut..., de M. Hubert-Fillay, a pu figurer sur la même affiche que *Polyphème*. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Le vers est plein de surprises et l'affabulation connue demeure gracieuse, d'une fantaisie jolie, reposante. Voilà du « théâtre de rêve » qui reste humain.

ERNEST GAUBERT.

ART MODERNE

Les « répétitions générales ».— J.-F.-Louis Merlet : *Auguste Lepère, peintre et graveur* (Société « Art et Science »).

Les fusées des derniers combats sont à peine éteintes qu'on croit déjà voir s'allumer celles des batailles prochaines. C'est partout, dans les ateliers des peintres et chez les marchands de tableaux, durant cet armistice des vacances, comme une **répétition générale** de la guerre, interrompue hier et reprise demain, de l'assaut à la gloire. Et sur les murs, où nous contemplerons bientôt les œuvres nouvelles que nos jeunes auront tout à l'heure achevées, certains témoignages de leurs récents efforts s'attardent, çà et là mêlés à des œuvres

de maîtres, illustres aînés. Ces confrontations sont toujours instructives. Possibles seulement en ce moment de l'année, elles font l'intérêt exceptionnel de ces sortes de petits salons rétrospectifs où, bon gré mal gré et pas plus consultés, je pense, les uns que les autres, Degas, Renoir, Monet « exposent » parmi Delacroix, Manet, Puvis de Chavannes, et Maurice Denis, Zuloaga, Dufrénoy, Girieud, Charles Guérin, Cottet, Flandrin, Simon... Le hasard de ces rapprochements impose des constatations dont il faudra se souvenir au cours de l'imminente saison, montre les certitudes acquises et comme elles sont sans cesse remises en question, ce qui s'y ajoute, ce qui tend à s'y ajouter, ce qui persiste d'ancien dans les plus hardies tentatives, comment tout recommence avec toujours un accent nouveau, et ce qu'on peut voir de net, et même de collectif, dans les directions de l'art vivant ; ni les salons annuels, ni le musée du Luxembourg ne nous donnent un si précieux enseignement : tant de maîtres refusent de participer aux cohues, tant de maîtres aussi et tant de notables jeunes sont exclus de la sélection ! Ces fonds de plus ou moins fastueuses boutiques sont, il est vrai, des sélections aussi. Mais, sans caractère officiel, sans cohésion durable, elles peuvent se permettre toutes les audaces. Même leur éclectisme prend un tout autre sens que celui de l'Etat : que, par exemple, chez Bernheim, Bouguereau voisine avec Degas, nous avons peine à croire, *là*, qu'une égale et impartiale déférence accompagne ces deux noms, et nous ne pouvons hésiter à voir dans leur rapprochement une intention ironique.

Oui, ce qui de plus en plus clairement résulte de ces sortes d'examens de conscience que fait, en fin de saison, l'art contemporain, c'est la récusation définitive du mensonge. Et cette condamnation passe de loin Bouguereau ou M. Lefèvre, M. Bonnat ou M. Carolus-Duran ; elle atteint tels et tels qui se croient bien dégagés de tous préjugés, bien affranchis de l'Ecole, et qui sont en train de créer des conventions, eux aussi, des conventions plus austères que les anciennes et qui seront aussi stériles, bien qu'elles se recommandent de maîtres excellents. Mais Bouguereau ne parlait-il pas d'Ingres et de Raphaël ? Seulement, il ne les avait jamais vus, entrevus, soupçonnés ; de même nos soi-disant révolutionnaires, ou quelques-uns, de l'heure présente, méconnaissent Gauguin et Cézanne, qu'ils ne cessent d'invoquer. Il ne sera vraiment plus permis, semble-t-il, à quiconque a des yeux, une intelligence, une sensibilité, de sincèrement se méprendre. Chacun sait que le salut est dans l'étude à la fois humble et fière, et directe, et ardemment amoureuse de la Nature à transcrire humainement, c'est-à-dire selon le sens magnifié que lui doivent conférer l'espérance et la foi humaines. C'en est fait des feux d'artifice chromatiques des impressionnistes, aussi bien que des orfèvreries allégoriques de Gustave Moreau. Et le sujet en soi, l'anecdote

d'un tableau n'intéressera plus personne hors des moyens d'exécution qui constituent l'alphabet de l'art plastique ; mais le morceau pour le morceau, les lettres de cet alphabet en elles-mêmes ne suffiront plus à personne. Il apparaît, en outre, que les artistes, je parle des meilleurs, tendent à se faire une idée simplifiée, généralisable et sûre, des caractères de cet alphabet. Les volumes en seraient les voyelles, s'il est permis de parler ainsi pour faire court, et, les plans, les consonnes. Cette notion suffit à l'expression de tout ce qui est essentiellement plastique ; essentiellement aussi, elle prohibe les conceptions abstraites. Elle rejoint la peinture à la sculpture pour le plus grand bien de l'une et de l'autre, et surtout de la première. Elle défend à l'artiste de supposer qu'il puisse échapper aux fatalités heureuses de la réalité, aux rapports harmoniques et « légaux » des trois dimensions ; mais elle le dissuade de s'arrêter aux apparences premières de cette réalité, ou de l'aborder sans l'intention ferme de la contraindre à dire, selon les lois qu'elle s'est données, l'espérance qu'il a conçue. — De telles pensées accompagnent-elles nos jeunes artistes sur les plages et dans les forêts où, hélas ! ils ne sont guère allés que pour « préparer leur salon » ? Je n'ose me l'assurer. C'est du moins de telles pensées que m'entretiennent, loin d'eux, leurs tableaux, et je crois que ces pensées sont vraies et justes, parce qu'elles ne sont point démenties par les grands patrons, un Rodin, un Puvis, un Corot, un Poussin, un Rembrandt, et les Grecs primitifs et les Egyptiens. En dépit des différences providentielles qui font que leurs gloires peuvent luire toutes et chacune, on voit bien que leurs préoccupations ont sensiblement le même objet principal : l'unité de la composition par l'équilibre des masses, c'est-à-dire l'écriture de la nature par volumes et par plans. Mais cette méthode d'écriture ne retient pas, n'accapare pas tout leur esprit. A la nature, avec laquelle ils s'identifient, c'est leur pensée profonde, leur plus intime sentiment que par cette méthode ils dictent ; et le paysage, le modèle, la scène qu'ils décrivent n'est vraiment — on peut répéter ici, pour la généraliser et la spécifier tout ensemble, la parole trop redite — qu'un état de leur âme. — Ces pensées, que se sont suggérées à eux-mêmes, après les maîtres, les jeunes dans l'inconsciente fièvre de la production libre et quand ils ne « théorisaient » pas, les arbres et les vagues les leur préciseraient bien plus éloquemment encore que les maîtres, si ces jeunes avaient le loisir d'écouter les vagues et les arbres, s'ils étaient moins absorbés par le souci de préparer leur salon... — Et je n'ai pas cru inutile, moi-même, d'y revenir, bien qu'en des observations d'ordre si spéculatif le lecteur, s'il n'est curieux que de *documents* sur l'**Art moderne**, doive peu trouver son compte : n'ai-je pas le droit de faire, moi aussi, ma répétition générale ?

§

M. J.-F. Louis Merlet publie la conférence qu'il fit, pour la Société « Art et Science », sur **Auguste Lepère, peintre et graveur**, au Salon de la Nationale. Je saisis avec empressement l'occasion de m'exprimer plus précisément que je n'en eus le loisir, en rendant compte de ce Salon, sur l'œuvre et le talent de Lepère. L'ai-je méconnu en ne voyant pas en lui un grand inventeur? On me reproche d'avoir écrit ce mot; et je ne veux pas, dans le désir de me défendre, insister sur des distinctions, qui sans doute n'apprendraient rien à personne, entre les artistes de la famille de Carrière, pour en choisir tout près de nous le type, et les artistes de la famille de Bracquemond. Or, la famille de Bracquemond est une belle et grande famille, et c'est celle d'Auguste Lepère. Les deux familles concourent avec une égale ferveur « à la glorification de la beauté », comme s'exprime à merveille Louis Merlet, et tressent l'une et l'autre « les couronnes dignes de la divine, de la seule vertu qui relève du néant les êtres attristés et les convie à un festin d'immortalité ». Mais vous vous rappellerez à propos de la seconde famille, vous oublierez à propos de la première ces habiles artisans de la Renaissance qui firent tant de place au métier.

Qu'on veuille bien le noter, je ne me permets cette indication — qui n'obtiendrait toute la justesse désirable qu'au prix de développements dont je n'ai pas ici la place — que par scrupule et pour nuancer mes admirations (la comparaison avec les artisans de la Renaissance, et c'est M. Merlet qui m'invite à la faire, n'ayant, du reste, jamais rien eu de désobligeant). L'œuvre énorme et variée d'Auguste Lepère, à la fois traditionnelle et personnelle, imposante et reposante, apparaît comme nécessaire à l'équilibre de l'art contemporain. Elle donne, aux recherches inquiètes des audacieux qui prêchent le retour aux principes, la réplique solide des certitudes qui constituent le trésor impérissable de la vraie tradition, et elle est la sauvegarde de ce retour lui-même, essentiel, mais qui, sans les garanties d'une exécution savante, risquerait de dégénérer en balbutiements confus. L'héritage des siècles, Lepère l'a renouvelé en lui donnant l'accent de sa propre sensibilité et en le faisant fructifier dans tous les domaines de l'art, « tour à tour céramiste, ciseleur, aquarelliste, décorateur du cuir, aquafortiste et toujours et avant tout peintre, c'est-à-dire, » je cite, volontiers, M. Merlet, « poète de la lumière et du rêve réalisé... C'est au peintre que nous devons le graveur admirable ». Aussi, combien M. Roger Marx a-t-il raison d'opposer aux abus de la spécialisation l'œuvre de Lepère! « Ce qui la singularise d'emblée, écrit l'excellent critique, c'est la prodigieuse richesse de sa variété; on est déconcerté par l'obligation d'attribuer au même auteur tant de créations d'ordres

distincts; des tableaux et des livres illustrés, des estampes et des reliures, des faïences et des dessins; et la surprise ne s'abolit pas après un examen approfondi de ces travaux où l'artiste et l'artisan se complètent, se pénètrent, se totalisent de façon si insolite et si exemplaire; de là vient, j'imagine, la difficulté de situer Lepère dans l'école contemporaine. » En effet, non seulement par l'ensemble de son œuvre et les directions personnelles de son esprit il n'appartient à aucun groupe, mais encore cet artiste, qui régénéra tant de métiers d'art, paraît se transformer lui-même chaque fois qu'il passe d'une technique à une autre, inaugurant avec elle aussi une autre vie, aussi une autre jeunesse. Le secret de cette multiplicité d'êtres qui ne se démentent pas, mais qui constituent, au contraire, de successifs développements, c'est la sincérité absolue de Lepère, et c'est son admirable modestie. Cet artiste se fond de toute son âme dans la nature qu'il veut exprimer; cet artisan se penche avec respect sur son outil, un peu comme sur une baguette féerique, qui conduira l'homme au but, s'il sait la suivre.

CHARLES MORICE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition théâtrale au Musée des Arts décoratifs. — Remaniements au Musée du Louvre. — — Un Musée de l'estampe moderne au Petit Palais. — Nécrologie : Philippe Auquier. — Les vols dans les églises. — Encore un nouveau Rembrandt. — Création d'un Musée Segantini. — Agrandissement du Musée Germanique. — Memento bibliographique.

L'Exposition théâtrale au Musée des Arts décoratifs, ouverte le 15 avril dernier, et qui fermera ses portes le 15 octobre, comptera parmi les plus intéressantes manifestations d'art organisées par l'Union centrale des Arts décoratifs, et M. Georges Rayer, président de cette Société, ainsi que l'actif conservateur du musée, M. Metman, peuvent être fiers du succès qu'elle obtient. Elle n'a pas, il est vrai, l'envergure de la merveilleuse Exposition internationale du Théâtre et de la Musique organisée à Vienne en 1892 : il ne s'agit ici que de l'histoire du théâtre par les souvenirs et par l'image, mais c'en est assez — chez nous surtout, où tout ce qui touche au théâtre excite si vivement la curiosité — pour intéresser les visiteurs, et le régal offert, présenté avec infiniment de charme, est plein de saveur. Tout le grand *hall* du rez-de-chaussée avec les salles adjacentes de gauche, et tout le dernier étage — sauf quelques salles du fond où M. Metman a commencé d'installer avec beaucoup de goût les collections orientales du musée — sont remplis par les milliers de pièces que comprend l'exposition et qui se répartissent en sept sections : antiquités grecques et romaines; tableaux et portraits à l'huile; pastels, miniatures, gouaches, aquarelles et dessins;

maquettes de décors ; bustes, statuettes et céramiques ; marionnettes, costumes, accessoires et objets divers ; gravures et affiches ;

Le premier de ces groupes a été tout entier constitué par la riche collection de M. Jules Sambon, une des plus complètes qui soient pour tout ce qui concerne l'art du théâtre à toutes les époques (1). Bas-reliefs ; peintures de vases ; lampes en terre ; médailles, monnaies et camées offrant des représentations de jeux ou de scènes du théâtre, des figures d'acteurs, d'acrobates ou de gladiateurs ; petits masques en terre cuite, dont un (n° 107) se montre curieusement parent des masques japonais, ou masques de théâtre ; statuettes d'acteurs ou de musiciens, dont quelques-unes sont d'une vie étonnante ; instruments de musique ; tessères en verre, en os ou en métal, qui correspondaient à nos billets d'entrée, évoquent toute la vie du théâtre et du cirque dans l'antiquité.

Les portraits d'artistes et les objets de toute sorte se rapportant aux célébrités du théâtre intéressent tant par les souvenirs qu'ils suscitent que par le caractère artistique de plusieurs d'entre eux. Signalons particulièrement, parmi ceux-ci, les effigies de *Molière* et d'*Armande Béjart* (au Musée des Arts décoratifs), le beau portrait de l'acteur *Molé*, d'auteur inconnu, appartenant à M. Dormeuil, et un autre, également de provenance anonyme (peut-être par Michel Vanloo ou par François-Hubert Drouais, du même acteur, prêté par M. Foulon de Vaulx ; les portraits de *M^lle Duclos*, par Largillière (également à M. Foulon de Vaulx), de la *Champmeslé* (au président Couvet), du célèbre *Biancolelli* dit *Dominique*, dont s'engoua tout Paris et la Cour au XVII^e siècle (coll. de M. J. Sambon), de la Raucourt (à M. P. Louys), de *Talma* (à M. P. Marmottan), de la *Grassini*, par M^me Vigée-Lebrun (au Musée de Rouen), d'*Elleviou*, par Boilly (à M. Doistau), de *M^lle Mars*, par le même (à M^me A. Brisson) et par le baron Gérard (à M. Munier-Jolain), de *M^lle Georges* (à M. A. Rouart), de *M^lle Pasta*, par le baron Gérard (au baron Gérard), de *Rachel*, par Ingres (à M. Emile Durer), de la *Malibran*, par Pedrazzi (coll. de J. Sambon), de *Fanny Elssler*, par Champmartin (à M. Cheramy), de *Déjazet*, par Devéria (ibid.), de *Casimir Delavigne*, par Ary Scheffer (à M^me Delavigne), de *Baroilhet*, par Couture (à M. Faure), de la *Taglioni*, par G. Lepaulle (au comte Gilbert de Voisins), de *Berlioz*, par Courbet (à M. Joseph Reinach), de *Richard Wagner*, par M. Renoir, réplique d'un portrait esquissé à Palerme en 1881-82 (à M. Cheramy), d'*Antoine Thomas*, par Hippolyte

(1) V. dans la revue *le Musée* (n° de mars-avril 1908) des études détaillées et richement illustrées d'après des objets de cette collection sur *les Masques du théâtre populaire italiote et latin*, par M. A. Sambon, *la Comédie italienne et l'Opéra italien*, par M. J.-L. Vaudoyer, *l'Art du théâtre au XVIII^e siècle*, par M. J. de Foville.

Flandrin, de *Victor Hugo* et de *A. Dumas fils*, par M. Bonnat; des statuettes de la *Saint-Huberty*, par Lucas de Montigny, de la *Taglioni* et de *Fanny Elssler*, par Barre, de *Bocage*, par Maindron, etc.; parmi les vivants : le charmant petit portrait de *Mme Bartet*, par M. Dagnan-Bouveret, *Sarah Bernhardt*, par M. A. de la Gandara, *Mounet-Sully* dans le rôle d'Œdipe-roi, par M. Bellery-Desfontaine, la *Loïe Fuller*, par M. Pierre Roche, etc.

Aux aquarelles, gouaches et dessins, *Vertumne et Pomone*, scène de théâtre par Claude Gillot; *La Foire Saint-Laurent*, par Gravelot; *Le Foyer de la Danse à l'Opéra de la rue Le Peletier*, charmante aquarelle d'Eugène Lami, datée de 1841, où l'artiste a figuré, entre autres, Auber, F. Halévy, Alfred de Musset, Nestor Roqueplan, le Dr Véron, Fanny Elssler, Mlle Forster; un délicat portrait d'*Alice Ozy*, par Théodore Chassériau; etc.

Les souvenirs de toute sorte abondent, plus ou moins précieux : fauteuil dans lequel Molière jouait *le Malade imaginaire*, le jour de sa mort; charmants costumes Louis XVI prêtés, comme cette dernière relique, par la Comédie-Française; glaive de Talma; un mignon soulier de Fanny Elssler; diadème composé par Lalique pour Mme Bartet dans *Bérénice*, etc. Et voici les marionnettes du théâtre de Nohant, celles du « Théâtre des Nabots » de Mme Forain, des poupées costumées, des figurines en Saxe, en céramique ou en terre cuite peinte.

La série des maquettes de décors, dont plusieurs sont éclairées à la lumière artificielle comme à la scène, obtient le plus vif succès. On y remarquera notamment, dans la chambre noire, au fond du grand hall, celles qu'a prêtées Mme la marquise de Castelbajac et qui passent pour avoir été exécutées par Servandoni pour un petit théâtre destiné à amuser Louis XV enfant, puis une réduction fidèle, au dixième de la grandeur d'exécution, et où rien ne manque, même des moindres détails de machinerie et d'éclairage, de l'ancien théâtre de Nancy inauguré en 1755 et détruit en 1906 par l'incendie.

Enfin, les historiens, non moins que les curieux, consulteront avec grand fruit l'abondante collection de documents graphiques réunie au troisième étage et où se succède, par des plans, des vues et des portraits gravés, voire même des caricatures et des affiches modernes de tous pays, l'histoire du théâtre chez tous les peuples à toutes les époques : celle de nos théâtres nationaux, celle du théâtre en Grèce, et à Rome, au Japon, en Hollande, en Angleterre, en Italie, etc.

§

On vient de réinstaller et de rouvrir au second étage du **Musée du Louvre** la salle (qui avait été fermée pour cause de travaux de consolidation du plafond) où est exposée la collection Thomy-Thiéry.

Le conservateur des peintures ne s'est pas contenté d'ailleurs d'une simple remise en place, mais a procédé à un remaniement fort heureux qui met mieux en valeur les admirables œuvres de cette collection.

Une semblable transformation a eu lieu dans les deux salles qui l'encadrent, consacrées, l'une à la première période du XIXe siècle et à l'époque romantique, notamment à la grande école des paysagistes de 1830 (Corot y triomphe particulièrement avec plusieurs œuvres, dont *le Beffroi de Douai* et *la Madeleine lisant*, dernièrement acquises), l'autre principalement aux maîtres du second Empire, parmi lesquels Carpeaux figure avec ses trois savoureux tableaux : *l'Attentat de Berezowski* et *Bals aux Tuileries*, récemment entrés au musée.

Mais quand donc le départ du néfaste ministère des Colonies permettra-t-il, comme on l'avait projeté, d'installer enfin au pavillon de Flore, dans une suite logique, plus favorable à l'étude, et dans une présentation digne d'eux, les maîtres de notre école contemporaine, actuellement dispersés à deux étages différents du musée? Quand verrons-nous dans son ensemble l'œuvre de Corot, de Millet, de Courbet, de Daubigny, en ce moment fragmentée de tous côtés?

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris**, qui ne cesse de s'enrichir, vient de joindre à l'admirable fonds de gravures anciennes de la collection Dutuit un ensemble d'estampes modernes où sont représentés les principaux maîtres contemporains, en particulier Charles Jacque (dont, grâce à la générosité de Mme Chaplin, le musée possède tout l'œuvre gravé), Fantin-Latour (représenté par un superbe choix de lithographies), Guérard, F. Bracquemond, Lepère, Patricot, etc. Une place d'honneur a été donnée à cent portraits gravés qui ont une valeur tout à la fois artistique et documentaire, et qui ont été offerts par M. Beraldi : par exemple, *le Baron Gérard*, *Tony et Alfred Johannot*, *Alfred de Vigny*, par Jean Gigoux; *Daumier*, par Feuchère; *Isabey* et *Decamps*, par Gavarni; *Paul de Kock*, par C. Nanteuil, et une série de portraits d'après Ingres, traduits par Calamatta.

Une triste nouvelle nous a été apportée le mois dernier : celle de la mort d'un de nos plus actifs conservateurs de musées de province : **Philippe Auquier**, conservateur du Musée de Marseille, décédé le 18 juillet à l'âge seulement de quarante-cinq ans. Il avait été placé en 1896 à la tête des collections du palais de Longchamp et s'était aussitôt donné avec ardeur à la tâche qu'on lui avait confiée : il avait dressé le catalogue complet de cette galerie, attendu depuis longtemps et qui est actuellement sous presse. En même temps il s'était appliqué à mettre particulièrement en valeur au musée l'œuvre de ce Puget auquel il consacrait naguère, dans la collection des *Grands*

artistes, un livre plein d'érudition et d'intelligence, puis, chez l'éditeur Longuet, un bel album : *Puget décorateur naval et mariniste*. Il avait rassemblé nombre d'œuvres importantes, sculptures, peintures, aquarelles, dessins, esquisses, croquis, moulages d'œuvres conservées à Gênes, etc., dans une salle consacrée à la glorification du maître, et au moment où la mort l'a frappé il venait de publier sous le titre : *Pierre Puget; son œuvre à Marseille*, un joli catalogue illustré de cette nouvelle installation (1). Il préparait, en outre, en collaboration avec M. J.-B. Astier, une monographie du graveur et peintre Joseph Soumy. Enfin, — bel exemple pour ses confrères de province, — il avait jeté les bases d'une Société des Amis du Musée de Marseille calquée sur le modèle de la Société des Amis du Louvre, et qui rendra sans doute les plus grands services. Tous ceux qui ont connu ce consciencieux travailleur et cet homme charmant regretteront vivement de voir se clore si prématurément cette laborieuse carrière.

Les **vols dans les églises** continuent : après celles d'Ambazac, de la Sauvetat, de Laguenne, de Laurière, de Solignac, de Saint-Nectaire, celle d'Aubazine (Corrèze) a été cambriolée ; on y a dérobé de nombreuses œuvres d'art classées : une croix reliquaire à double traverse en argent doré, du XIIe siècle ; des fragments d'une croix en cristal taillé, de la même époque ; une petite châsse en cuivre doré et émaillé avec figurines en relief, du XIIIe siècle ; un pied de croix en cuivre doré et émaillé du XIIIe siècle, sans compter d'autres objets de valeur, mais de moindre importance. Dans la nuit du 4 au 5 août, enfin, la châsse de l'église de Saint-Viance, près de Brive, une merveille de l'art limousin des XIIe et XIIIe siècles, ornée de plaques émaillées et de figures en cuivre repoussé, était enlevée à son tour par des malfaiteurs encore inconnus (2). Notre administration des Beaux-Arts se décidera-t-elle enfin à tenter quelque chose pour la sauvegarde des trésors dont elle est responsable ?

§

Notre dernière chronique, où nous signalions la remise au jour de deux nouveaux Rembrandt (3), n'était pas parue que l'*Annuaire des Musées de Berlin* (4), par la plume de l'éminent historien du maître, M. W. Bode, nous apportait l'annonce d'une découverte semblable : celle d'un portrait d'homme daté 1659 ou 1663, conservé dans la collection L. Koppel, à Berlin. L'individu qui y est représenté, et

(1) Marseille, imp. Barlatier, in-16, avec 12 planches.
(2) Elle vient d'être retrouvée, au moment où nous mettons sous presse, abandonnée dans un champ, dépouillée de tous les sujets qui l'ornaient.
(3) V. *Mercure de France* du 1er juillet 1908, p. 155.
(4) *Jahrbuch der kœn. preussischen Kunstsammlungen*, 1908, fascicule III, p. 179 (avec 3 planches).

semble âgé de quarante-cinq ans, est debout près d'une table, une feuille de papier dans la main gauche, et montre de face un visage défiguré par une horrible maladie qui a rongé l'extrémité du nez et que l'artiste, dans son admirable conscience, n'a pas craint de rendre avec une exactitude scrupuleuse ; et cependant la maîtrise de l'exécution, la beauté de la matière, l'harmonie du coloris et l'expression donnée par Rembrandt à ce pitoyable visage sont telles qu'on oublie le côté affreux du sujet et que seul subsiste un intense sentiment d'admiration.

Un comité s'est formé à Saint-Moritz (Engadine) pour y créer un **Musée Segantini.** L'édifice, construit par l'architecte Hartmann, pourra être, pense-t-on, inauguré le 9 septembre prochain, neuvième anniversaire de la mort du peintre de l'Engadine. On érigera dans le vestibule le beau monument à la mémoire de Segantini dû à M. Bistolfi et son buste par le prince Troubetzkoï. Le musée lui-même renfermera trois des œuvres les plus célèbres de Segantini : les panneaux *Vie* et *Mort* du *Triptyque des Alpes*, et le tableau *Les Deux Mères ;* puis de nombreux dessins de l'artiste, des eaux-fortes de ses deux fils d'après ses peintures, une collection de photographies de ses œuvres, enfin une bibliothèque renfermant tout ce qui a été écrit en toutes langues sur le maître.

Le **Musée Germanique de Nuremberg,** si vaste, étant déjà comble, les magistrats de cette ville ont voté, en vue d'un nouvel agrandissement, l'achat d'une fabrique voisine, dont l'emplacement équivaut à la moitié de celui qu'occupe actuellement le musée. Le prix d'acquisition sera de 1.350.000 marks.

Memento. — Il faut signaler, en tête de ce bulletin bibliographique, une magnifique et monumentale publication qui nous arrive, cette fois encore, de Munich : *Mathias Grünewald; Der Isenheimer Altar* (*Le Retable d'Isenheim par Mathias Grünewald*), édité par la maison Bruckmann, avec le concours de M. Max J. Friedlænder (gr. in-folio; 6 planches en couleur et en 1 noir, avec VI-4 pages de texte préliminaires; 120 marks). Il s'agit d'un fac-simile fidèle, *en couleurs*, d'un des chefs-d'œuvre les plus extraordinaires de l'art allemand : ce retable d'Issenheim, aujourd'hui au Musée de Colmar, commandé par le prieur du couvent des Antonites d'Isenheim, Guido Guersi, à Mathias Grünewald vers 1515. On connaît les pages merveilleuses qu'a inspirées à Huysmans dans un de ses derniers livres : *Trois Primitifs*, cette œuvre étonnante, à la fois sublime et sauvage, où, suivant l'expression de M. P. Schubring, « toute la vie apparaît brûlante d'un nouvel éclat ». Jamais l'art allemand n'a revêtu un langage plus coloré et plus fougueux. C'est donc à bon droit que les éditeurs ont pensé ne pouvoir se contenter de simples reproductions en noir, et devoir recourir à la perfection des nouveaux procédés de chromohéliotypie pour nous donner une traduction vraiment digne de l'original. Leurs efforts ont été pleinement couronnés de succès : les six planches où tour à tour la tragique horreur du *Cru-*

cifiement, le fulgurant éclat de la *Résurrection*, la joyeuse symphonie de couleurs de l'*Annonciation* et de la *Nativité*, la sombre poésie de la *Rencontre de saint Paul et de saint Antoine ermites*, la fantaisie débridée de la *Tentation de saint Antoine*, les figures en pied de *Saint Antoine* et de *Saint Sébastien*, enfin la *Pietà* de la prédelle, sont évoqués à nos yeux, rendent de la façon la plus fidèle et la plus délicate toutes les nuances infinies de ces peintures. Nous sommes loin des lourdes chromolithographies d'autrefois, et vraiment on ne saurait rêver exactitude plus achevée. Une dernière planche en noir reproduit la partie centrale sculptée de ce retable monumental, et un texte préliminaire, dû à la plume savante de M. Max J. Friedlænder, conservateur du département des peintures au Musée de Berlin, complète cette précieuse documentation par l'exposé des résultats fournis jusqu'ici par les travaux des historiens sur Grünewald, encore si peu connu, et son œuvre maîtresse.

La Librairie Centrale d'art et d'architecture Ch. Eggimann, éditrice des « Archives des Musées nationaux et de l'École du Louvre » où ont déjà paru notamment les deux premiers volumes de l'*Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles*, vient de publier dans la même collection un important ouvrage sur *les Vitraux suisses au Musée du Louvre, catalogue critique et raisonné précédé d'une introduction historique* par M. W. Wartmann (in-4, 112 pag. 30 planches: 25 fr.), guide savant qui permettra de bien apprécier le petit groupe, à peu près ignoré, des quarante-trois vitraux suisses dispersés en plusieurs salles de notre Musée et qui reproduisent ici de grandes et excellentes phototypies; — puis un *Album des moulages et modèles en vente au Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye* (I : Ages de la pierre et époques celtiques), dressé par le savant conservateur de ce musée, M. Salomon Reinach; avec toutes les références historiques et descriptives nécessaires et avec la reproduction dans le texte ou hors texte de plusieurs centaines des plus intéressants de ces objets (in-4, 48 p., av. 28 planches ; 10 fr.);—enfin une série d'albums plus modestes (du prix de 1fr.50) destinés au grand public et qui sera sans doute très goûtée, où sont reproduits en bonnes photogravures (20 par fascicule), avec notices succinctes, les chefs-d'œuvre de nos musées : sept ont déjà paru, consacrés à la peinture française du XVIIIe et du XIXe siècle au Louvre, à la sculpture de la Renaissance française au même musée, à la peinture et à la sculpture (divisée en trois séries) au musée du Luxembourg.

Nous avons également à signaler chez nous, après ces ouvrages scientifiques, un intéressant volume publié récemment dans la « Bibliothèque des *Annales politiques et littéraires* » : *Promenades d'un artiste au Musée du Louvre*, par le peintre J.-F. Raffaëlli, avec préface de M. Maurice Barrès (in-4, 176 p., avec nombreuses figures; 6 francs), recueil de causeries légères et agréables, illustrée de nombreuses reproductions d'après les chefs-d'œuvre du Louvre.

Un critique d'art allemand très « averti », M. Otto Grautoff, vient de publier de son côté, à Leipzig, chez Klinkhardt et Biermans, un excellent petit guide critique à travers les collections de peinture de Munich : *Die Gemældesammlungen Münchens* (in-18, 172 p., avec fig.). Il conduit ses lecteurs successivement à l'Ancienne Pinacothèque, aux Maximilianeum

(où est une galerie de trente peintures modernes, principalement de l'école de Munich, s'étendant de 1859 à 1872), à la collection du baron de Lotzbeck (formée également de peintures du XIXe siècle allemandes et françaises, parmi lesquelles un joli Diaz : *Trois jeunes filles*, et de quelques tableaux anciens), à la galerie Schack, célèbre par ses Schwind, ses Lenbach, ses Bœcklin, ses Feuerbach, enfin à la Nouvelle Pinacothèque.

Signalons enfin l'apparition d'une nouvelle édition illustrée du *Catalogue du Musée de Bâle* (160 p., avec 24 planches et 1 plan; 1 franc). Rédigé de façon rigoureusement scientifique et précédé de l'histoire des collections, ce catalogue offre des notices très complètes sur chaque tableau, et l'on a plaisir à y trouver des reproductions très bien venues, en photogravure, des principales œuvres du musée : tableaux de Conrad Witz, Holbein, Tobias Stimmer, Nicolas Manuel Deutsch, Dirck van Sandwoort, Feuerbach, Gleyre, Stückelberg, Benjamin Vautier, Bœcklin, Sandreuter, Segantini, K. Stauffer; sculptures de J. Hoffmann, E. Zimmermann, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les Lettres de J.-K. Huysmans à l'abbé Mœller. — Louis Delattre : *Le Jeu des Petites Gens* (Aug. Bénard, Liège). — Victor Clairvaux : *La Barque amarrée* (Edition de la Belgique Artistique et Littéraire, Bruxelles). — Edmond de Bruyn : *Le Folklore du Droit immobilier* (Veuve Ferd. Larcier, Bruxelles). — Un livre sur l'exposition de la Toison d'Or à Bruges. — Memento.

La Revue *Durendal* poursuit la publication des **Lettres de J.-K. Huysmans** à M. l'abbé Mœller. Celui-ci les accompagne d'intéressants commentaires. Ainsi dans l'une de ces lettres il est question de la *Jeune Belgique*, cette vaillante petite revue à laquelle nous devons en grande partie notre rénovation littéraire. L'abbé Mœller avait exposé à l'auteur d'*A Rebours* les origines de cette revue. Il lui avait raconté comment, née à Louvain, en plein monde universitaire catholique, cette revue eût été naturellement d'une nuance catholique si elle eût été accueillie avec plus de faveur par le corps professoral. A quoi Huysmans répond : « Ce que vous me dites de la *Jeune Belgique*, qui aurait pu avoir une nuance catholique, en naissant, est affligeant. Hélas ! cela prouve une fois de plus la niaiserie des catholiques ! »

Contrairement à l'opinion de M. l'abbé Mœller et de Huysmans, nous estimons que l'hostilité des autorités académiques à Louvain fut plutôt favorable à notre renaissance littéraire. Grâce à ce mauvais gré, la *Jeune Belgique* devint une revue exclusivement littéraire, ouverte à tous les talents ou à toutes les promesses de talent, abstraction faite de toute considération étrangère à l'art et aux lettres. Les écrivains d'origine et de berceau flamands y fraternisèrent avec les débutants des contrées wallonnes, elle appartint aux libéraux comme aux catholiques. D'ailleurs elle fut fondée à Bruxelles, et non à Louvain, et

dès sa première année elle fit appel à tous les talents sans distinction d'écoles, de partis, de races ou de convictions; et elle résuma son programme en cette devise, à laquelle elle demeura fidèle jusqu'au bout : l'art pour l'art.

Dans une autre lettre de J.-K. Huysmans, il est question du satanisme dont il est longuement parlé, comme on sait, dans *Là-Bas*. L'abbé Docre, une des principales figures de ce roman, aurait bel et bien existé sous un autre nom. L'abbé Mœller ayant demandé à Huysmans quelques renseignements complémentaires sur la personnalité et les actes de ce mauvais prêtre, le romancier lui répond : « En ce qui concerne Docre, la question est plus que délicate, car il m'est difficile de n'en pas dire trop ou trop peu. Les documents que j'avais, je les ai donnés pour enquête et ils ont été reconnus exacts... La vérité, complète, n'aura lieu, je crois, que lorsqu'on aura délié du secret de la confession un prêtre belge qui *sait tout*... Il y a des femmes mêlées en cette affaire et c'est une des causes pour lesquelles je m'en désintéresse, prévoyant bien qu'il n'y aurait que des ennuis à en attendre. »

Il vient encore de paraître quelques livres recommandables. C'est d'abord **le Jeu des Petites Gens**, délicieusement édité par Aug. Bénard à Liège et illustré on ne peut plus sympathiquement par l'excellent peintre George Lemmen. Il s'agit de 64 historiettes accompagnées chacune en manière de moralité d'un dicton naïf que l'auteur prétend avoir retrouvé dans un petit livre imprimé il y a trois cents ans. *Le Jeu des Petites Gens* s'apparente donc aux œuvres du fameux humouriste et moraliste hollandais, le père Jacob Cats. Mais ces novelettes sont bien gauloises ou plutôt bien wallonnes et dans un prélude l'auteur les appelle lui-même « les plus folles, fantasques, éhontées et impossibles que jamais mauvaise plume ait crachées sur du papier » et avec un pittoresque verbal tout rabelaisien il les traite de « brides à veaux, pets de chats, noix grolières, pierres de cerises et sèches écaflotes ».

Quelques-unes de ces folastries et gaillardises se relèvent d'une gracieuse pointe de sentiment et de poésie ; c'est le cas, par exemple, pour *le Coq*, *l'Ecolier de Vilvorde* et *le Mariage au Poulailler;* d'autres, telles *le Ticket*, *le Souper* et *le Marchand de bière*, rappellent quelques boutades célèbres de l'esprit mystificateur bruxellois; d'aucunes représentent de petits chefs-d'œuvre d'ironie : *Les Nouvelles*, *Souvenirs d'Enfance*, *les Clefs et le Curedent;* enfin *le Genou serré*, *la Vieille au Berceau* et *la Bonne dame* pourraient être donnés comme des modèles d'anecdotes à la fois candides et grivoises.

La Barque Amarrée, de M. Victor Clairvaux, est un bon roman de mœurs qui nous initie à l'existence des pêcheurs de moules

zélandais. Hendrik Saudemont, le personnage principal, échappé à une tempête dont le récit soutiendrait la comparaison avec le meilleur Loti, devra néanmoins renoncer à son métier de marin, car la maladie l'a courbaturé, affaibli et vieilli. Il est devenu un objet de dédain et de pitié pour les jolies villageoises qui le regardaient autrefois avec complaisance. Pour comble de malheur, une belle enfant compatissante qu'il était sur le point d'épouser meurt à la veille de leur mariage. Mais les chagrins le rendent philosophe, il finit par se résigner et, forcé de demeurer au rivage comme une barque amarrée, il se consolera en s'acquittant avec conscience des fonctions paisibles de maître du port. Ce livre se recommande surtout par une observation sympathique des détails de la vie maritime. J'ai déjà fait allusion à la belle description qui ouvre le volume. A citer aussi le panorama d'Anvers se déroulant à la vue des pêcheurs remontant l'Escaut. On est sollicité à tout instant par de jolies tournures de phrases, très correctes, très françaises, quoique d'une saveur toute septentrionale. Et ce qui m'enchante surtout dans ce livre, c'est qu'il ne doit rien à la rhétorique et à la virtuosité. A côté de pages vigoureuses et corsées, il y en a aussi de fines et de délicates, par exemple celle où Helena avoue si discrètement son amour au galant rebuté. Nous ne sommes pas de ceux que scandalise un néologisme ou même un barbarisme, à condition toutefois que ces licences contribuent au piquant et à la verdeur du style; mais nous croyons devoir prémunir M. Clairvaux contre des expressions dont l'incorrection s'aggrave de platitude et d'inélégance, par exemple celle-ci : « On eut très difficile, ensuite, à le redresser » (p. 18).

M. Edmond de Bruyn, le fervent et très initié folkloriste à qui nous devons ce lyrique *Eloge de la ville d'Anvers*, dont nous nous régalâmes il y a une couple de mois, a publié aussi sous ce titre **le Folklore du Droit immobilier** une conférence tendant à poétiser et à idéaliser en quelque sorte la profession en apparence la plus terre à terre et la plus matérielle : celle des géomètres. Le morceau, très documenté révèle un érudit doublé d'un artiste. Il débute par une charmante page dans laquelle M. de Bruyn explique de la façon la plus ingénieuse pourquoi la confrérie des géomètres devait élire pour patron saint Etienne le lapidé, le premier martyr chrétien. La légende du saint lui apparaît comme un mythe de la propriété, le martyr même comme un dieu-therme chrétien. « Ce cadavre auréolé de pierres, dit-il, allongé sur la lande de Judée, je l'imagine et le salue comme un symbole de l'occupation, de l'orientation et de la délimitation du sol. Le martyr mesure le sol de ses membres en s'étendant pour mourir et l'oriente en se tournant vers le soleil dont il reçoit l'adieu ; il rend sacré et inaliénable le terrain qu'il s'approprie en agonisant dessus, en pourrissant dedans; sa sépulture ne sera

jamais déplacée ; dès lors, puisqu'un arbre tombe, puisqu'un ruisseau se détourne, puisqu'un tertre s'affaisse, le sarcophage, qui seul est fixe, est la limite incontestable, le poteau indicateur immobile, le point de repère sûr comme le nord d'une boussole. » Et plus loin l'auteur se réclame de Michelet pour justifier l'apparent jeu d'esprit auquel il paraît se livrer en consacrant le bornage, pour ne pas dire la géométrie, par une fable de la mort. Michelet n'a-t-il pas écrit : « La Borne la plus sacrée c'est un tombeau. Gardien de la terre, monument de l'homme, le tombeau contient un témoin muet, qui parlerait au besoin. »

Autre ouvrage d'érudition aimable : **In enom de Tentoonstelling van het Gulden Vlies te Brugge in 1907**. Il s'agit d'une brochure écrite en flamand par M. Médord Verkest, imprimée à Tongres chez Demarteau, et traitant de cette fameuse exposition de la Toison d'Or qui augmenta encore l'an dernier l'affluence des visiteurs à Bruges. M. Verkest fait d'abord l'historique de l'organisation de ladite exposition ; puis il consacre un chapitre aux hallebardiers ou gardes d'honneur espagnols qui accompagnèrent le trésor prêté par Alphonse III, trésor composé de tapisseries, de colliers et d'armures et assuré pour une somme de six millions et demi. Au dire de M. Verkest, ces gardes obtinrent presque autant de succès que le trésor même et plus d'une blonde brugeoise s'éprit de ces troublants colosses (ils doivent mesurer au moins 1 m. 75 cm.) au teint basané et aux yeux noirs brillants comme des escarboucles. Le chapitre suivant comporte une dissertation savante, mais très agréable à lire, sur les origines de l'ordre célèbre créé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. M. Verkest reproduit notamment un passage de la narration de H. Verly : « Et pourquoi cet ordre fut appelé Toison d'Or, je vais le dire tout à l'heure. Sachez que Monseigneur le Duc n'était point seulement un souverain puissant, généreux, vaillant, juste et sage, ainsi que la voix du peuple en a instruit la postérité en lui décernant le titre de « Bon » ; il était mêmement un prince galant, sachant priser mieux qu'aucun autre la toute douce saveur de la femme que le Seigneur Dieu a créée pour la consolation de l'homme durant son passage sur ce bas monde. Si bien que devant le mariage présentement célébré (celui avec Isabelle de Portugal) il avait eu déjà deux épouses et vingt-quatre maîtresses, dont les chroniqueurs avisés ont recueilli les noms pour l'édification des générations futures. De celles-ci la première en date et d'aucuns disent la plus délicieuse était Maria Van Crombrugge, dont les cheveux avaient la rubescente et auréale couleur de ceux de N. S. Jésus-Christ. Des tresses mignardement coupées sur ces vingt-quatre têtes chéries, le duc Philippe avait fait tresser un lac d'amour, au mitan duquel rutilait, parmi les noires, les brunes et les blondes, comme soleil emmi le firmament, la boucle soyeuse de Maria, sem-

blable à or parfilé. Ce dont le duc était content, parce qu'au fond de son cœur il avait gardé prédilection pour la belle fille qui lui avait quasiment enseigné l'amour. Mais les chevaliers, écuyers et pages ne laissaient mie de gouailler aux dépens de cette rousse toison qui tirait l'œil, d'échanger à ce propos calembredaines et non des moins salées, tantôt disant que brebis ainsy pelée d'or avait dû couster bon à son berger, tantôt demandant en quel quartier de la beste le tondeur avait tranché si riche laine. De par la croix-Dieu ! s'écria enfin des fins le duc Philippe, que ces turlutaines agaçaient merveilleusement, vous n'en serez mie les bons marchands, messires. De cette toison ferai tel joyau que les plus hardis de tous seront glorieux de montrer par le monde ! et c'est ainsi et non aultrement, n'en déplaise aux gratte-papier, bafouilleurs de grimoires et autres chercheurs de midi à quatorze heures, que naquit l'ordre magnifique et fameux de la Toison d'or. »

Un cinquième chapitre, très intéressant aussi, traite de la fondation de l'ordre, des premiers chevaliers, de leurs devoirs, de leur costume et de leurs insignes, de leurs assemblées ou chapitres, enfin des deux ramifications de l'Ordre. Au chapitre suivant l'auteur s'occupe spécialement de l'exposition et passe en revue les principaux objets qui y figurèrent : colliers, insignes, armes et armures, sceaux, jetons et monnaies, sculptures ou ciselures, eaux-fortes, miniatures, écussons et tableaux.

Memento. — La *Société Nouvelle* (numéro de juillet) : une belle étude de Stuart Merrill sur William Moris, un article très documenté et d'une excellente morale sur l'affaire Muri Bonmartini par Claude Milet, un article un peu incohérent et diffus de M. Christian Beck sur Jeanne d'Arc, mais contenant des lignes judicieuses sur l'idée de patrie; un bon article de M. Eugène Barnavol sur Jef Lambeaux et un autre de M. Ch. Van der Borren sur Rimsky Korsakoff; la suite du roman de mœurs journalistes, la *Vie des Frelons* de M. Charles Fénestrier, auquel les scandaleux procès du *Matin* ne prêtent que trop d'actualité.

La *Vie intellectuelle* (15 juillet) : la fin d'une noble étude de M. Hubert Kains sur Charles Van Lerberghe ; un amusant article de M. Oscar Grojean sur une parodie belge des *Contemplations;* une étude de M. Paul de Reul sur *The Duke of Gandia,* par Swinburne.

La *Revue de Belgique : François Coppée*, par M. Henri Schoen ; les fêtes de juillet 1855 à Bruxelles, par M. Charles Pergameni ; la fin d'une très intéressante étude de M. Varendonck sur l'Enfant révélateur du Passé.

La Belgique artistique et littéraire : Nous avons négligé de recommander l'article impartial et instructif du capitaine Jobbé sur le Congo Belge paru dans le numéro de juillet. Dans le numéro d'août : un très intéressant article de M. P. Hamelius sur la Genèse de l'*Ulenspiegel*, de De Coster ; une enquête de M. Sluys sur les bibliothèques publiques ;

Le Guide musical : Lettres de Richard Wagner à sa première femme, par Maurice Kufferath.

Durendal : les lettres de J.-K. Huysmans dont il est question plus haut ; *Jean,* de jolies pages maternelles, comme du Carrière, par Mme Hélène Canivet.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Jack London : *Before Adam,* 6 s.. Werner Laurie. — Victoria Cross : *Five Nights,* 6 s., John Long. — Edith Wharton : *Chez les Heureux du Monde,* 3.50, Plon-Nourrit.

S'il est vrai que l'explication des caractères et des talents repose sur la physiologie et sur la pathologie, certains auteurs de notre temps offriront au savant un sujet d'étude qui ne manquera pas de révélations piquantes. D'autant plus que l'information moderne ne laisse rien ignorer des opinions et des goûts, des faits et gestes de nos contemporains notoires. Et lorsqu'on en viendra à comparer la vie et l'œuvre d'un homme, certains rapprochements permettront de tirer des conclusions capitales et d'éclairer bien des points qui autrement seraient restés obscurs. Mais si les bases physiologiques et pathologiques du caractère et du talent ont une importance indiscutable, et prépondérante en certains cas, il ne faut pas négliger, cependant, la part des conditions extérieures qui influent sur le développement du talent et du caractère. Entre autres, l'éducation et le milieu exigent qu'on tienne un compte rigoureux de leur influence. De nos jours surtout, où les circonstances de la vie offrent de si multiples aspects, les individus se développent au milieu d'un conflit d'idées, d'un désordre de doctrines d'où il est délicat et infiniment difficile de démêler le solide et l'instable. Les découvertes scientifiques, qui trouvent immédiatement leur application aux nécessités de la vie pratique, se sont, depuis moins d'un siècle, succédé avec une si fantastique rapidité qu'elles laissent à peine à l'esprit le temps de la réflexion. A grands coups impitoyables, la science a détruit les antiques notions sur lesquelles reposaient les philosophies et les doctrines religieuses surannées ; elle poursuit ses recherches avec une telle insouciance des ruines accumulées, anxieuse seulement de parvenir à de plus hautes certitudes, elle nous propose si audacieusement des hypothèses vertigineuses que nous n'avons pas le temps de coordonner ses conceptions nouvelles et de nous habituer à son allure. Elle-même n'a plus le temps d'édifier solidement, et le savoir, toujours en route, campe sous la tente.

Tout naturellement les œuvres de l'imagination subissent le contrecoup de ce désarroi, et pour le conteur, pour le romancier, le champ de la fantaisie s'augmente du domaine illimité de la science. Le conflit des sexes, le petit drame individuel qui fait le fond de toute notre littérature classique, avec les Grecs, avec Shakespeare et les Elizabethains, avec Racine, Corneille et leur suite, avec les Romantiques,

cette lutte minuscule disparaît devant le grand drame de l'humanité, l'inquiétude de l'avenir de la race, les vastes luttes des castes et des classes, de la puissance irresponsable du capital et des forces parfois violentes de l'activité qui produit. Dans le genre de littérature qui se préoccupe de ces questions, les rêveries statiques des utopistes d'autrefois ont fait place aux hasardeuses esquisses dynamiques des romanciers scientifiques et des sociologues romanesques, aux perspicaces anticipations, aux prophétiques avertissements d'un Wells. C'est Wells qui, dans sa *Découverte de l'Avenir*, disserte, avec plus de profondeur qu'il n'en laisse paraître, sur la division des cerveaux en deux classes fondamentales : ceux que préoccupe l'avenir et ceux qui refusent obstinément de s'attacher à autre chose qu'au moment immédiat qu'ils vivent. Instruits de la non-existence du présent, les hommes s'en détachent de plus en plus et le passé ne les intéresse qu'en tant qu'il peut livrer ses secrets qui éclaireront l'avenir. Maintenant, le nombre s'accroît des romanciers qui s'efforcent de dépeindre des époques plus ou moins éloignées telles que leur permettent de les prévoir les données actuelles de la science et l'état de la civilisation. Nous avons même eu des reconstitutions préhistoriques, dont celles des J.-H. Rosny demeurent les plus remarquables. Il est aussi difficile d'imaginer ce que fut l'homme à l'aube des temps que ce qu'il deviendra dans les siècles futurs.

Dans son dernier livre qu'il appelle **Before Adam**, Mr Jack London, l'auteur de *The Call of the Wild*, raconte certaines phases de l'existence d'un de nos ancêtres humains, à la période reculée où le quadrumane cesse de nicher dans les arbres pour s'abriter dans les cavernes. Ces divers événements sont relatés par un homme de notre temps qui les revoit en rêve avec une singulière netteté, et avec la conviction absolue d'en avoir été le héros dans une existence antérieure. D'un bout à l'autre du récit, à tout instant, la personnalité du moderne civilisé intervient pour commenter, sinon expliquer, les faits et gestes de Big-Tooth, le primitif. Si nous admettons que des rêves puissent se suivre avec cet enchaînement et permettre une vision aussi lucide d'événements aussi lointains, si nous passons sur d'inévitables invraisemblances, ou improbabilités tout au moins, il nous faut convenir que cette œuvre nouvelle de Mr Jack London présente une originalité des plus rares. Quoi qu'il puisse nous arriver à l'état de veille, rien ne survient jamais d'aussi fantasque et d'aussi étrange qu'au cours des rêves. Il semble qu'il y ait une irréalité qui laisse au réveil, parfois, la sensation d'une réalité extraordinaire. Nous sommes témoins d'actes bizarres ou coutumiers, ou nous les accomplissons nous-mêmes, nous assistons à des scènes insolites ou familières, nous agissons, nous conversons, nous pensons, nous vivons d'une vie mystérieuse dont le souvenir, par bonheur sans doute, est

fugace à l'extrême. Images du passé, images de l'avenir, les rêves sont-ils des répétitions de scènes oubliées, des révélations d'incidents futurs ou seulement des fantasmagories incohérentes, apparaissant confusément sur le miroir brumeux de notre mémoire ? Mr Jack London veut que son héros ait, dans ses rêves, la vision précise d'une existence quasi-animale ; il lui permet de se reconnaître dans l'être primitif, dénué de toute intelligence et obéissant uniquement à l'instinct : c'est le droit du romancier d'échafauder toutes les fictions, et celle-ci, même si elle est en contradiction ou peu d'accord avec les données scientifiques actuelles, a le mérite, au moins, de l'originalité. Cette série de scènes sont habilement reliées entre elles par le commentaire du héros moderne et le livre est d'une lecture extrêmement captivante. Les savants et les philosophes pourront, peut-être, désapprouver entièrement la conclusion qu'impose l'œuvre, mais elle donne trop à penser, elle laisse une impression trop troublante, elle fait par trop appel à l'expérience personnelle pour qu'on la juge d'un haussement d'épaules. Seul le côté sexuel nous paraît faiblement traité, et, quand même on devrait dire : « Voilà bien le reproche qu'un Français devait faire ! », il est évident que les amours de Big-Tooth et de la Swift One ne durent pas avoir, à l'époque où l'auteur nous transporte, cet air sentimentalement idyllique qu'il leur prête. C'est le défaut des auteurs de langue anglaise de n'oser aborder courageusement ces problèmes fondamentaux qui naissent des relations des sexes. On les effleure à peine, on les indique vaguement, on en parle comme d'une chose qui n'est plus convenable dès qu'on la précise, on laisse à l'imagination le soin de compléter, si elle veut ou le peut, et il faut croire que les imaginations anglo-saxonnes sont singulièrement bien renseignées sur ce sujet, pour pouvoir suppléer à tout ce qu'on laisse à deviner. Que pour des œuvres de fiction, on s'abstienne d'insister trop brutalement sur les aspects physiologiques du problème de la vie humaine, c'est juste, encore que le talent consiste à savoir tout dire sans offusquer personne ; mais on s'abstient même de traiter de ces questions dans des ouvrages sérieux s'adressant à un public cultivé et que préoccupe à coup sûr la solution des problèmes de la conservation de l'espèce. Ainsi, par exemple, a-t-on regretté que Wells n'ait pas abordé, avec une franchise d'homme de science, les questions de reproduction de l'espèce et examiné en détail ce que deviendront, dans les hypothèses qu'il nous présente, les relations d'homme à femme, ce qu'il adviendra de l'union matrimoniale plus ou moins sacramentelle, plus ou moins durable, et aussi des sentiments sur lesquels elle repose et qui paraissent le produit factice d'idées erronées sur le fonds même de la question.

§

Au dix-neuvième siècle, aucun mouvement littéraire n'a corres-

pondu en Angleterre au mouvement réaliste français. Par déférence envers la respectabilité outrée de l'esprit public, les auteurs se sont bien gardés de décrire les mœurs telles qu'elles sont, encore qu'on pût deviner, sous leurs réticences, que la nature humaine est aussi faible en Angleterre que partout ailleurs. Du reste, de scandaleux procès de mœurs et de nombreuses instances de divorce dont les journaux donnent des comptes-rendus minutieux ont dévoilé des turpitudes ignominieuses et prouvé qu'aucun peuple n'a le monopole exclusif de la vertu, quoi qu'il en veuille laisser croire. Toutefois, cette hypocrisie, contre laquelle on s'accorde à déblatérer, n'est pas sans avoir son beau côté. En s'efforçant de cacher ses faiblesses, en célébrant avec ostentation l'austérité de ses mœurs et son impeccabilité morale, en poussant à un tel degré le culte du décorum, l'Anglais a réussi à imposer aux autres nations la conviction qu'il est un être foncièrement vertueux. Qu'on vitupère l'hypocrisie anglo-saxonne, qu'on se gausse de la pudibonderie d'Albion, il n'en reste pas moins, dans les esprits, cette idée que l'Anglais en général possède des qualités dont sont dénués les autres peuples. Mais il est facile de constater que ce n'est là qu'une apparence. Cette volonté de cacher ses hontes gêne certainement beaucoup les romanciers qui voudraient mettre un peu plus de vérité dans leurs peintures des mœurs anglaises actuelles. Dans la plupart des cas, ils éprouvent le besoin de justifier leurs timides audaces, et tout au long de leurs chapitres, ils intercalent de lourds plaidoyers au cours desquels ils invoquent toute sorte d'excuses et de prétextes, se réclament d'autorités nombreuses autant que superflues, et se préoccupent à l'excès de se disculper de toutes intentions irrespectueuses ou malsaines. Depuis quelques années, cependant, les romanciers s'accordent des libertés plus grandes et le public paraît s'en offusquer moins. Il accorde moins d'importance aux exigences tyranniques de la « conscience non-conformiste », et cet affranchissement de l'hypocrisie cléricale est heureusement favorisé par des circonstances politiques. Jusqu'où on ira dans cette voie, il est assez difficile de le prévoir ; il est seulement à souhaiter que l'étude de mœurs ne dégénère pas en élucubrations pornographiques. D'ailleurs les quelques volumes où sont traités des cas spéciaux d'adultère, où sont mis en scène des personnages plus ou moins coupables contre la morale sont accueillis par le public, ou une partie du public tout au moins, avec une faveur qu'on ne saurait mettre en doute. Outre les beaux romans de Thomas Hardy et de George Moore, et les nouvelles où Kipling dépeint la vie des Anglais des Indes, il est des ouvrages moins connus du public étranger et qui jouissent en Angleterre d'une popularité évidente. Un auteur qui s'est fait une spécialité de traiter du « problème sexuel », Victoria Cross, a pris une place importante parmi les romanciers

contemporains. Malgré les vitupérations ou le silence de la critique effarouchée, ses livres sont fort lus, et l'un d'eux, *Anna Lombard*, dont on vient de publier une édition populaire à bon marché, a eu un tirage de plus de deux cent cinquante mille exemplaires. La dizaine d'autres romans qui ont suivi n'ont pas eu le même succès, mais cependant ils ne cessent de se vendre ; ce qui prouve amplement que les audaces assez particulières de cet auteur ne répugnent pas au vertueux lecteur, ou à la chaste lectrice d'Outre-Manche. **Five Nights**, le plus récent roman de Victoria Cross, de qui on fait toujours suivre le nom de la mention « auteur d'*Anna Lombard* », présente les qualités et les défauts de ses prédécesseurs. Dans aucun de ces volumes, il ne s'agit purement d'une étude réaliste de mœurs. Les personnages ne sont pas de ceux qu'on peut rencontrer tous les jours. Par leur situation, leur profession, leur éducation ou leurs idées, l'auteur en fait des êtres hors du commun, de même que les circonstances dans lesquelles elle les place sont par trop arrangées, préparées, un peu trop extraordinaires pour représenter des cas nombreux, d'une portée générale. Il lui faut des décors exotiques, les Indes ou le Mexique, l'Egypte ou le Klondyke, et des héros de mentalité exceptionnelle sinon bizarre, de caractère étrange sinon anormal. On peut aussi lui reprocher de se répéter un peu trop, et de présenter des situations qui ne diffèrent que par la latitude ; le sujet de *Five Nights*, par exemple, rappelle singulièrement celui d'*Anna Lombard*. Un lecteur français, familier avec les œuvres de Goncourt, de Guy de Maupassant ou de Zola, ne prendrait sans doute qu'un très mince intérêt à ces histoires, mais quiconque les lit en anglais en garde une impression étonnée et quelque peu équivoque.

§

Une peinture de mœurs, du genre habituel, et présentée avec talent, est *The House of Mirth*, de Mrs Edith Wharton, que M. Charles du Bos a traduite sous le titre de **Chez les Heureux du Monde**. C'est un long, trop long récit, au cours duquel l'auteur nous initie à la vie de la société opulente de New-York. Basses intrigues mondaines, prétentions ridicules, folie de luxe, d'orgueil et d'envie, décors somptueux et factices, personnages odieux, écœurants, ou peu convaincants quand ils sont sympathiques, vilenies de toute sorte nous sont présentés dans ce tableau singulièrement complet de la haute vie américaine. La traduction est remarquablement soignée et permet de rendre entière justice au style et à la pensée de l'auteur.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

La police des mœurs sous le Directoire.

La moralité parisienne à la fin du XVIIIe siècle reste un sujet de controverse, quoiqu'elle ait fait l'objet de plusieurs ouvrages, parmi lesquels il en est un célèbre, *la Société française sous le Directoire*, des frères de Goncourt, et un autre assez connu, *Paris pendant la Révolution française*, du professeur Adolphe Schmidt, d'Iéna (Paul Viollet, trad. Paris, Champion, 4 vol. in-8, 1880-1894). L'ouvrage des Goncourt est l'un des meilleurs qu'on doive à ces écrivains inégaux, si l'on se place au point de vue littéraire ; amusant, pittoresque, écrit à l'aide des petits journaux, des pamphlets et des gravures de modes, il n'a point de valeur historique. L'ouvrage de M. Schmidt avait été précédé d'une remarquable publication de textes, faite par le même auteur sur les rapports de police du Département de la Seine de 1790 à 1800 : *Tableaux de la Révolution française* (Leipsig, 1870, 3 vol. in-8). M. Schmidt en a tiré des conclusions intéressantes, mais faussées par le mépris haineux de la France, qui s'est emparée de tous ses compatriotes après 1871.

M. Aulard, ayant publié depuis un volumineux recueil de documents sur *Paris pendant la réaction thermidorienne*, s'est formé, par les textes qu'il a choisis aux Archives, une opinion opposée à celle de Schmidt et des Goncourt. Je me permettrai de citer ce paragraphe tout entier : « Ce n'est peut-être pas aux époques où on se plaint le plus des mauvaises mœurs que les mœurs sont réellement plus mauvaises. Si on lit avec soin les témoignages vraiment contemporains, à savoir les journaux et les rapports de police, on s'aperçoit que les modes obscènes n'étaient adoptées que par quelques personnes excentriques, que les journaux, même royalistes, ont un style plus décent que sous la monarchie (1), que les rédacteurs de ces feuilles s'étonnent du moindre scandale, et que, si les mœurs sont légères au jardin d'Idalie, la prostitution diminue dans Paris. En prairial an VI, le commissaire du Directoire exécutif, Dupin (2), écrivait ; « Les mœurs ne « sont pas mauvaises ; il y a encore une pudeur publique, et, malgré les « censeurs sévères, on peut dire, en comparant les mœurs d'aujourd'hui « à celles de l'ancien régime, qu'il y a moins de cérémonial, mais au « moins autant d'honnêteté (3). Depuis quelque temps, la prostitution est « moins scandaleuse. La police travaille sérieusement à la réprimer. » Quand donc on parle de la « corruption du Directoire », comme je l'ai fait moi-même à une époque où j'accordais trop de confiance aux Mémoires, on généralise abusivement, et rien ne permet d'attribuer à tout le Directoire les mœurs de Barras, ou à toute la France les mœurs de quelques fournisseurs malhonnêtes. Peut-être même, s'il était possible de se permettre une affirmation en cette matière, pourrait-on se hasarder à dire que sous le Directoire, la morale publique était en voie de progrès (4). »

(1) C'est évidemment la monarchie de 1791 que désigne ici M. Aulard.

(2) Commissaire du pouvoir exécutif auprès de *l'administration centrale du département de la Seine*.

(3) *Honnêteté* semble pris ici dans le sens ancien de *civilité*. Cette phrase n'a donc rien de probant.

(4) *Histoire politique de la Révolution française*, p. 684.

Il convient d'observer ici que des sources contemporaines épuisées par M. Aulard, les unes ne sont pas moins suspectes que les autres. Les journaux ne font que renseigner sur l'état d'esprit du parti dont ils sont l'organe. Les rapports de police doivent être considérés à leur tour comme une sorte de journalisme officiel, quoique secret; on sait assez que, nantis et installés, les gouvernants ont besoin de s'assurer surtout des digestions heureuses : voilà l'utilité de la police et des journaux subventionnés. L'optimisme imperturbable, délirant, qui se voit aux rapports des citoyens Milly et Cousin, membres du bureau central en l'an VI, c'est un phénomène aussi universel que constant. M. Aulard ne le méconnaîtrait pas, s'il n'était pas lui-même journaliste ministériel.

Quoi qu'il en soit, et puisque cet éminent professeur cite un rapport de prairial an VI, je publie un rapport contradictoire du même mois émané de Picquenard, commissaire du pouvoir exécutif auprès du bureau central du canton de Paris, et partant mieux placé que Dupin pour l'observation (1). Ce Picquenard, qui rédigeait, au commencement de l'an VI, un journal nommé *le Pacificateur*, avait été nommé commissaire par arrêté du 12 germinal an VI (1er avril 1798), et j'avoue qu'il faut considérer sa nouveauté dans le poste pour apprécier l'ardeur de son zèle. On ignore d'ailleurs quel était ce citoyen. Il s'intitulait homme de lettres. Mais un *Piquenard* est mentionné comme inspecteur de police aux Halles en 1795. C'est peut-être le même.

M. Léopold Delisle avait signalé ce rapport dès 1882 dans ses *Mélanges de paléographie*. Il semble donc qu'il aurait dû figurer dans *Paris pendant la réaction thermidorienne*.

FERNAND CAUSSY.

Renvoyé au ministre de la police générale (à lui seul) *pour proposer, dans le plus bref délai possible, ses vues sur les moyens de rétablir dans Paris une bonne police tant sous le rapport des mœurs que sous celui de la situation publique 14 prairial an VI.*

MERLIN

LIBERTÉ ÉGALITÉ

PARIS

Paris, le 5 prairial *an 6 de la République française, une et indivisible.*

LE COMMISSAIRE du Pouvoir exécutif près le Bureau central du canton de Paris.

au citoyen Merlin, Président du Directoire exécutif.

Citoyen Président,

Paris jouit de la plus parfaite tranquillité, mais on ne peut se dis-

(1) Le bureau central avait parmi ses attributions celles qu'a de nos jours la Préfecture de police.

Voici ce qu'en disait Mathieu de Mirampal, député aux Cinq-Cents : « Le Bureau central est le véritable point d'observation pour cette grande commune : là seulement on peut la connaître, là seulement on peut savoir tout ce qui se passe. Les rapports de la surveillance, contrôlés les uns d'après les autres, apprennent à l'ad-

simuler qu'elle ne coûte bien cher à la République, puisqu'elle n'existe qu'aux dépens des mœurs. Il est impossible de se faire une idée de la dissolution et de la dépravation publiques. Les ouvriers fêtent actuellement quatre jours par décade, et des pères de famille consumés de besoins ne craignent plus de sacrifier le produit de leurs travaux décadaires pour se procurer ces plaisirs factices qu'offrent la foule des bals, jardins, cafés, tripots et cabarets qui infectent cette commune, plaisirs qui ne laissent dans l'âme des citoyens qu'un vide affreux, le dégoût du travail et la démoralisation la plus complète.

Le Palais dit Egalité, mais toujours Palais-Royal, est, depuis une quinzaine de jours surtout, le rendez-vous de ce que la plus audacieuse obscénité offre de plus révoltant. Les pédérastes s'y sont établis et vers dix heures du soir, ils exécutent publiquement, sous les auvents du cirque, les actes odieux de leurs infâmes turpitudes. Il faut tout vous dire, citoyen Président : on vient d'amener au Bureau central plusieurs enfants du sexe masculin dont le plus âgé avait à peine six ans, tous infectés du virus vénérien. Ces petits malheureux, dont on ne peut entendre les propos sans frémir d'horreur, sont amenés au Palais par leur mère pour servir d'instrument à la plus infâme comme à la plus horrible débauche. Les leçons de l'exécrable roman de *Justine* sont mises en pratique avec une audace qui n'eut jamais d'exemple, et les efforts de la garde sont presque impuissants contre cette tourbe pestiférée de scélérats de toute espèce. L'infortuné Bosserolle, père de famille et marchand limonadier au coin des rues Denis et des Prêcheurs, a une petite fille âgée de dix ans que des brigands débauchés lui avaient enlevée depuis quelques jours, elle vient de rentrer tellement frappée de la maladie vénérienne que les gens de l'art l'ont jugée incurable. Quelques efforts qu'aient fait les parents, ils n'ont encore pu découvrir le nom du monstre qui a mis leur enfant dans un semblable état.

La prostitution parmi les femmes est à son comble. Il n'est pas à la connaissance du plus ancien inspecteur de police d'avoir jamais vu une aussi grande quantité de filles publiques. La Petite Force, le Dépôt du Bureau central, tout en regorge, et les administrateurs se voient contraints d'en former un autre dépôt à Franciade. Les citoyens Cousin et Milly (1) ont été visiter hier le local avec un architecte. Il est très commun d'être (raccroché) (2) arrêté par des petites filles de sept à huit ans.

ministrateur attentif quelle est la véritable situation des esprits : là seulement peuvent se recueillir les traditions, les souvenirs, les données de l'expérience : un événement y est commenté par un autre ; des bruits publics rapprochés décèlent un plan : là, en un mot, paraît et se disperse le Paris réel ; partout ailleurs, ce n'est que Paris apparent, ce ne sont que des surfaces, ce ne sont que des traits épars. »

(1) Membres du bureau central.

(2) Raturé sur l'autographe.

Citoyen Président, les lois de police correctionnelle sont insuffisantes pour ces sortes de délits. Le *flagrant délit* n'est pas assez clairement exprimé, et l'embarras des tribunaux assure l'impunité des coupables. Il est temps, cependant, d'arrêter ce débordement affreux qui finirait par entraîner les institutions républicaines et la république elle-même. Les royalistes sourient à cette dépravation, ils sentent combien cet esprit de dissolution qui s'introduit dans toutes les classes de la société fait rétrograder l'esprit républicain et forme contraste avec les vertus civiques, soutiens de la République. D'un autre côté, on calomnie le gouvernement qui tolère de pareilles horreurs, et le perfide et intolérant catholicisme profite adroitement de ces circonstances pour s'apitoyer sur le sort de la *religion*, qui, étant persécutée, dit-il, ne peut plus mettre un frein salutaire à tous ces déportements.

Il faut vous dire encore que les vols et les assassinats, fruits cruels du défaut de mœurs, sont plus nombreux que jamais. Tous les jours on découvre les preuves de ces crimes.

Je provoque de tout mon pouvoir les mesures les plus propres à arrêter ce fléau destructeur, mais je vous l'avoue, citoyen Président, les moyens du Bureau central sont insuffisants. Ses officiers de paix en grande partie et la plupart de ses inspecteurs sont tellement corrompus que, loin d'arrêter le désordre, ils contribuent à l'augmenter. Ils mettent les filles, les jeux et les tripots à contribution et tolèrent leur infâme commerce de la manière la plus scandaleuse. L'administration est composée d'honnêtes gens, mais elle est sans vigueur, sans énergie, et ne connaît que sa routine. Ses agents lui font la loi et la conduisent comme un enfant. Les rapports les plus insignifiants lui sont faits et elle y croit avec une confiance aussi ridicule que funeste aux mœurs et à la tranquillité.

La position financière du Bureau central contribue encore à aggraver le mal. Il est dû aux agents intérieurs, extérieurs et employés, six mois passés d'appointements. Vous sentez, citoyen Président, qu'ils sont d'autant plus faciles à corrompre que leur dénument est grand. Venir à leur secours est non seulement une justice, mais encore une politique essentielle dans toutes les circonstances possibles.

Voici ce que j'ai cru urgent de vous faire savoir.

Salut et respect.

PICQUÉNARD.

Ci-joint une petite note (1) que je vous prie de faire vérifier adroitement par votre ministre de la police. Je n'ai aucuns moyens pécuniaires d'établir à mes frais une petite contre-police sur certains indi-

(1) Cette note ne s'est pas retrouvée.

vidus qu'il serait bon de surveiller sans cesse. J'ai donc recours à votre autorité pour y parvenir.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Abbé E. Dambrine : *Créteil (Seine) I ;* Vic et Amat. » »

Histoire

Youssouf Fehmi : *Les Turcs de Paris ;* Lequesne. 1 50

Comte de Pimodan : *Simples souvenirs, 1859-1907 ;* Plon. 3 50

P.-G. La Chesnais : *La Revolution russe et ses Résultats, 1904-1908* (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 6) ; « Mercure de France ». 0 75

Littérature

Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1907 ;* Fasquelle. 3 50

Maurice Magre : *La Conquête des Femmes ;* Fasquelle. 3 50

Musique

Lionel Dauriac : *Le Musicien Richard Wagner ;* Fischbacher. 3 50

Poésie

Jean-B. Dagher : *Morceaux choisis ;* Vic et Amat. » »

J.-B. Dagher : *Profils et paysages ;* Messein. » »

Albert Lecocq : *Vieux thèmes ;* Liège, Ed. de « Vers l'Horizon ». » »

Luc : *Voie Nouvelle ;* Messein. 3 50

Louis Michel : *La Science de Dieu ;* Messein. 3 50

Angelin Ruelle : *A la Fête de Neuilly ;* Messein. 3 »

Roman

Quilicus Albertini : *Graciosa ;* Biblioth. indépendante. 3 50

Rudyard Kipling : *Autres troupiers,* trad. par Albert Savine ; Stock. 3 50

Georges Normandy : *Mademoiselle Myriane, Gommeuse ;* Publications littéraires, ill. » 60

Léon Tolstoï : *Œuvres complètes. XIV. Les Confessions. Récits populaires,* trad. de J.-W. Bienstock ; Stock. 2 50

Théâtre

L. Michaud d'Humiac : *Le Roi Charmant ou la chevauchée lointaine ;* Bibliothèque génér. d'éd. 2 »

Voyages

Dr Octave Gavard : *Voyage aux Cités d'Or ;* Oudin. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Nietzsche et M. Jules de Gaultier. — A propos d'Alexandre Weill. — Calvin et Servet. — Une anecdote sur Emmanuel Arène. — Une « Société Française d'illustration ». — Publications du Mercure de France. — Le Sottisier universel.

Nietzsche et M. Jules de Gaultier.

Mon cher Vallette,

Une simple observation pour répondre à l'intéressant article de M. Jules de Gaultier publié dans le dernier *Mercure*. Si, comme le croit M. Jules de Gaultier, il n'y a pas contradiction entre les deux tendances manifestées par Nietzsche, le pouvoir d'impulsion, figuré par le surhumain, et le pouvoir d'arrêt, représenté par la culture, comment se fait-il que chaque fois que Nietzsche sort du domaine des idées générales pour passer à celui des

faits concrets, c'est-à-dire qu'il est amené à exposer son point de vue dans un fait d'histoire, d'art ou de sociologie, il prenne *toujours* parti pour le pouvoir d'arrêt et *jamais* pour le pouvoir d'impulsion ?

Si Nietzsche avait été conséquent avec lui-même, s'il avait eu la conception — ne fût-ce qu'implicitement, puisque M. Jules de Gaultier reconnaît qu'il ne l'a jamais exprimée analytiquement — du principe d'opposition auquel l'auteur du *Bovarysme* ramène toute vie et même toute existence phénoménale, si Nietzsche, dis-je, avait vraiment fait, consciemment ou inconsciemment, l'application de cette théorie du réel, nous le verrions, dans ses exemples concrets, favoriser tantôt l'une, tantôt l'autre des deux tendances.

Or, c'est le contraire qui a lieu. Comme je l'ai montré, Nietzsche, lorsqu'il s'agit de prendre position sur une question concrète, favorise invariablement l'attitude réactionnaire, celle de la « culture passive ».

Il n'y a qu'une exception, sa position à l'égard du christianisme. Encore n'est-ce qu'à moitié une exception, car s'il déprécie le christianisme actuel, c'est-à-dire parvenu dans sa période de culture passive et que la théorie du surhumain commande, en effet, d'attaquer, il déprécie tout autant le christianisme à sa formation, c'est-à-dire dans sa période de culture active et en développement de puissance.

Nietzsche demeure donc contradictoire, malgré l'ingénieuse argumentation de M. Jules de Gaultier, et si celui-ci, comme je le disais dans mon article, parvient à concilier ses deux tendances, c'est par des moyens qui n'appartiennent pas à Nietzsche et auxquels Nietzsche n'a jamais pensé. Chacun a donc le droit philosophique de l'attaquer dans la partie qui lui semble contradictoire de sa doctrine et, puisqu'il faut choisir, de sacrifier soit, comme l'a fait le Dr Ewald, le surhomme à la culture, soit, comme je l'ai fait, la culture au surhomme.

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

A propos d'Alexandre Weill.

22 août 1908.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France* publie, dans son fascicule du 16 août, une notice de M. Jean de Gourmont sur *Alexandre Weill, ou le prophète du faubourg Saint-Honoré*, dont j'ai conté la vie aux lecteurs des *Cahiers de la Quinzaine*.

A la fin de sa notice, M. Jean de Gourmont cite, comme un exemple des « prophéties » d'Alexandre Weill, un propos que jadis il aurait tenu, presque avec joie, pour annoncer la fin de la nation française.

Je vous serais très reconnaissant, monsieur le Directeur, si vous me permettiez d'ajouter que le témoin de ce propos est M. Edouard Drumont, qui l'a rapporté d'après ses souvenirs. Pour moi, qui n'ai jamais vu Alexandre Weill, mais qui ai lu ses livres, j'ai cité dans mon essai sur sa vie quelques lignes imprimées en tête de ses *Lettres de vengeance d'un Alsacien*, ce pamphlet tout tremblant d'émotion sacrée et de haine contre le vainqueur prussien qu'il lança au lendemain de la guerre. Elles permettent, disais-je, de saisir dans sa simplicité vraie le sentiment français d'Alexan-

dre Weill; il écrivait en 1871, comme protestation contre le traité de Francfort :

« Je suis peut-être le seul Alsacien qui sache encore écrire en allemand. « Mes anciens collaborateurs de *l'Erwina* ont tous disparu. Moi-même je « suis vieux et cassé. La dernière guerre, plus calamiteuse que toute autre « guerre, fait trembler la plume dans ma main, et rien que l'idée qu'après « avoir écrit ces lignes je ne pourrai plus visiter la tombe de mes parents « enterrés à Haguenau me brise le cœur et m'arrache des larmes... »

Vous estimerez assurément qu'il est équitable de mettre à son tour ce document sous les yeux de vos lecteurs.

Je vous en remercie à l'avance et vous prie d'agréer, etc.

ROBERT DREYFUS.

§

Calvin et Servet.

19 août 1908.

Monsieur le Directeur,

Tout d'abord, mon intention n'était pas de rien ajouter au petit cours d'Histoire de la Réforme dont j'ai fourni l'occasion à M. Dumur, toujours à propos de Michel Servet et Calvin, d'autant que je me sens en état d'infériorité manifeste. M. Dumur a l'esprit très subtil, le mien est peu ingénieux, et ce n'est pas sans peine, je l'avoue sans fausse honte, que je suis parvenue à saisir son opinion parmi les méandres de sa réponse.

Toutefois, comme la seule chose qui me paraisse ressortir de cette réponse, c'est que j'aurais commis sur la question Servet force confusions et, en définitive, parlé sur des matières que j'ignore, il me semble que je dois aux lecteurs du *Mercure* de remettre les choses au point.

M. Dumur se « voit obligé de relever les erreurs que j'ai cru bon d'ajouter à toutes celles répandues sur Calvin et Michel Servet ». Ce souci, assurément, part d'un bon naturel. Mais peut-être eût-il pu se l'éviter, car en fait d'inexactitudes à rectifier, je n'en vois point d'autres que celles qu'il commet lui-même en m'en attribuant que je n'ai point faites.

« En 1553, nous apprend M. Dumur, Calvin n'était nullement maître du Conseil, et les Libertins y avaient encore la majorité. » Mais M. Dumur n'ignore point que depuis le rappel de Calvin, en 1541, la partie n'en était pas moins perdue pour eux. De 1551 à 1552, s'ils avaient pu espérer encore avoir le dessus, au moment du procès de Servet, ils se sentaient vaincus. Les lecteurs du *Mercure* connaissent, à n'en pas douter, toutes les phases de la lutte des Libertins contre Calvin, et ils savent toutes les raisons pour lesquelles cette lutte était devenue impossible. La ruine des Libertins fut consommée en 1555, elle était bien près de l'être en octobre 1553. — M. Dumur convient lui-même que les Perrinistes, restés irréductibles, auraient voulu sauver Servet, *mais qu'ils ne l'osèrent pas*. Auraient-ils eu cette crainte s'ils s'étaient sentis les plus forts ? « Avoir peur », n'est-ce pas être « terrorrisé » ? Et qu'ai-je dit, si ce n'est cela ?

Et malgré tout, sur vingt membres, cinq eurent le courage de voter contre la mort — plus que courage, héroïsme ! — quand on songe à quelles représailles ils s'exposaient, quand on se rappelle le procès d'Amy Perrin et de François Favre — bien avant 1553 ! — celui de Pierre Ameaux, d'Henri de la Mar, pour ne citer que ceux-là, l'emprisonnement et décapi-

tation de Gruet en *1547*, plus tard le supplice de Daniel Berthelier, tous les adversaires du Calvinisme traqués, calomniés, dépossédés, torturés, et enfin la potence dressée dans les rues de Genève, « *pour celui qui aura mal parlé de M. Calvin !* »

N'importe, M. Dumur persiste à ergoter sur ce fait que Calvin n'a pas *donné l'ordre* de condamner Servet. Vraiment, c'est vouloir jouer sur les mots, et j'avoue que je ne suis pas de taille. M. Dumur ne sait-il pas qu'il est des ordres tacites ? et que ce sont ceux-là auxquels on peut le moins se dérober ?

« Calvin dirigeait si peu les débats qu'il n'y a assisté que trois fois. » Ai-je dit qu'il y assista davantage ? Une fois eût suffi, il me semble, pour leur donner l'impulsion. Et n'eût-il pas été présent en personne qu'il les aurait quand même dirigés par l'entremise de ce Colladon, juriste à sa solde, dont on retrouve le nom sur les procès-verbaux : — « Un tel, mis à la torture, *sur la recommandation de M. Colladon.* »

Mais nous savons d'ailleurs, par le propre témoignage de Calvin, que lui-même interrogeait Servet et s'ingéniait à le faire tomber dans des pièges. Ce fut Calvin qui dressa trente-neuf chefs d'accusation, choisis par lui dans l'œuvre de Servet. Et si nous conservions le moindre doute à cet égard, il suffirait de lire les suppliques que de sa prison l'infortuné adressait au Conseil, où revient sans cesse le nom de Calvin, où il conjure, en quelque sorte, ses juges de le défendre contre son ennemi, pour savoir, sans hésitation possible, qui doit être fait responsable de sa condamnation.

Au surplus, que dit M. Dumur au paragraphe suivant ? que c'est bien Calvin, en effet, et « *avec lui tout le protestantisme* », qui en est l'auteur ? Et cette affirmation rend pour le moins oiseux tout ce qu'il a dit précédemment.

Mais, ajoute M. Dumur, « *les débats n'eurent pas lieu en latin* ». Qui donc a prétendu le contraire ? pas moi, assurément. Ceci eût été de ma part plus que de la confusion, — de la sottise. J'ai dit que les *œuvres de Servet* étaient en latin, ce qui est bien différent. Et j'ajoute, puisque M. Dumur m'en fournit l'occasion, que ce fut Colladon qui en traduisait les passages, et qu'il fallut bien s'en rapporter à cet interprète suspect. L'accusé n'avait pu obtenir d'avocat. On fit lecture d'écrits d'Œcolampade et de Melanchton touchant la doctrine de Servet, malgré ses protestations. Ainsi le Conseil, terrorisé, fut « trompé aussi, ce qui est pis ».

Ici M. Dumur déclare que « ce qu'il faut bien comprendre, c'est que Servet, convaincu d'hérésie, eût été condamné par n'importe quel tribunal, catholique ou protestant ».

Qu'il s'exposât à être condamné par un tribunal catholique, je ne m'en étonnerais, ni ne m'en scandaliserais nullement, et j'ai déjà dit pourquoi. Il l'avait été à Vienne (sur la dénonciation de Calvin, d'ailleurs). Mais la question n'est pas là, il me semble. Il ne s'agit point de savoir ce qui s'est passé ou ce qui se serait passé à Vienne, Schaffouse, Bâle, et autres lieux. Pour l'instant, nous sommes à Genève. C'est le Calvinisme qui est en cause. Je demande à M. Dumur de ne pas déplacer les questions, du moins avec un aussi pauvre adversaire que moi, que l'on met aussitôt en déroute quand on les transporte sur un terrain qui n'est pas le leur.

Selon M. Dumur, les procès d'opinion seraient un reste de catholicisme.

Beaucoup de gens, dont je suis, auront de la peine à s'en laisser convaincre. Je crois, au contraire, qu'intolérance, fanatisme, despotisme, seront de tous les temps et de toutes les confessions. Leurs manifestations varient avec les siècles, et voilà tout. Si l'on ne brûle plus ses adversaires, politiques ou religieux, jamais on ne me persuadera que c'est au protestantisme qu'en revient l'honneur. J'ajoute que, de toutes les intolérances, l'intolérance protestante est celle qui m'a paru la plus féroce. Du moins le catholicisme n'a-t-il jamais fait cette chose monstrueuse d'établir un tribunal de mœurs. Aujourd'hui les descendants de Calvin ne feraient plus monter Servet au bûcher. Mais on l'eût disqualifié, destitué, déshonoré au besoin, et sur certificat d'aliénistes enfermé dans quelque maison de fous.

A mon avis, ce n'est pas un bien grand progrès.

Enfin M. Dumur aborde une autre de mes « confusions ». « La révolution protestante n'aurait pas été faite, comme je semble le croire, sur la question de la liberté de pensée; mais, à l'origine, sur l'établissement de l'enseignement direct des deux Testaments. Pas autre chose. »

Ici je puis rassurer M. Dumur. S'il lui a *semblé* que je *semblais* ignorer les débuts de la Réforme, ce n'est vraiment pas ma faute, et c'est tout à fait subjectif de sa part. Je connais l'histoire de ces débuts, et c'est un avantage que je partage avec le moindre élève d'enseignement primaire qui a retenu les leçons de son maître. Mais je m'étais laissé dire que le protestantisme, parti de ce point, visait plus haut et plus loin, et qu'il contenait en germe le principe de la liberté de penser.

Quant à moi, je me convaincs une fois de plus que la seule liberté de penser que nous aient apportée les protestants est la liberté de penser comme eux.

Recevez, monsieur le Directeur, etc.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

§

Une anecdote sur Emmanuel Arène.

Paris, le 20 août 1908.

Mon cher Directeur,

Emmanuel Arène est mort. Vous avez certainement lu comme moi toutes les belles choses qu'ont dites les journaux. Voici ma note dans ce concert.

C'était peu après les affaires de Panama. Un soir, Emmanuel Arène se trouvait dans une loge au Vaudeville, parlant haut avec des amis pendant qu'on jouait. Impatienté par le bruit, un monsieur à l'orchestre fait : Chut! Emmanuel Arène parle toujours. Le monsieur refait : Chut ! plus fort, en se tournant nettement vers la loge. A l'entr'acte, Emmanuel Arène vient vers lui.

— C'est vous, Monsieur, qui avez fait : chut ! tout à l'heure, quand je parlais ?

— Oui, Monsieur.

— Vous ignorez sans doute qui je suis, Monsieur. Je suis M. Emmanuel Arène, député.

— Et moi, Monsieur, je suis M***, commissaire de police.

On n'a jamais su ce que tout l'esprit d'Emmanuel Arène lui avait fait trouver comme réponse.

Croyez bien, je vous prie... MAURICE BOISSARD.

§

Une Société Française d'Illustration vient d'être fondée. Son comité, présidé par M. Paul Leclercq, est composé de Mme la comtesse Mathieu de Noailles et de MM. Paul Adam, René Boylesve, Dauchez, Maxime Dethomas, G. Desvallières, Pierre Louys, E. Moreau-Nélaton, Prinet, Henri de Régnier, Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, André Saglio, commissaire du gouvernement aux expositions des Beaux-Arts, Charles Saglio, directeur de *la Vie Parisienne*, Olivier Sainsère, conseiller d'Etat, et B. Grasset, secrétaire du Comité, 7, rue Corneille.

Cette Société se propose de favoriser le développement artistique de l'illustration, qui fut autrefois l'une des branches les plus intéressantes de l'esprit français. Elle organisera une exposition annuelle à laquelle seront conviés certains artistes étrangers.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA RÉVOLUTION RUSSE ET SES RÉSULTATS, 1904-1908, par P.-G. La Chesnais (Collection *les Hommes et les Idées*, nº 6). Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

Les ébénistes et les tapissiers qui, au dix-septième siècle, reproduisaient indéfiniment, sur les consoles et les fauteuils à pied de biche, le même bouquet de roses ou la même guirlande de fleurs, faisaient du style Louis XV sans s'en douter, etc. — GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie Française : *La Seine et les Quais*, 1901. P. 61.

M. A. de Claparède, président du congrès, s'excuse de prendre encore la parole, mais il est un mot qui doit être prononcé ici ce soir :

« Ce mot, c'est le merci de tout le congrès à nos autorités cantonales et municipales. Un seul mot, mais Delille a dit qu'

un seul mot vaut un long poème,

quand c'est le cœur qui l'a dicté. » (*Applaudissements*). — *Journal de Genève*, 7 août.

Le nombre total des enfants examinés a été de 31, dont 13 filles et 15 garçons. — H. DE PARVILLE, *Journal des Débats*, 6 août.

Narcisse d'Hardivilliers, deuxième fils de sept enfants et le cadet de trois sœurs nées avant lui, etc. — *Le Journal*, 13 août.

Du côté des soldats et des autorités, les blessés sont nombreux... Citons :

Le général Virvaire, qui au cours des bagarres a été atteint d'une balle de révolver au talon de la botte ;

Le lieutenant-colonel du 27e dragons a été éraflé par une balle au défaut de l'épaule ;

Le cavalier Stefain, qui a eu le casque traversé, etc., — *Le Temps*, 1er août.

Semblable à ces cadrans solaires que la vétusté a frappés de paralysie, il persiste à indiquer l'heure du plein midi, alors que depuis longtemps le crépuscule est passé et que l'ombre monte. — LUCIEN VICTOR-MEUNIER : *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 4 août.

L'auto traversa le pont des Arts. — HENRI DUVERNOIS : *Popote*, p. 159.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VIe

P.-G. LA CHESNAIS

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, Collection « Les Hommes et les Idées ». Vol. in-16..... 0.75

LÉON BLOY

Celle qui pleure, (Notre-Dame de la Salette) avec une héliogravure. Vol. in-8..... 3.50

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly, Dictionnaire de Pensées, Traits, Portraits et Jugements tirés de son œuvre critique. Préface par Octave Uzanne. Vol. in-18..... 3.50

R. GASTON CHARLES

La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Etude d'art et de psychologie. Vol. in-18..... 3.50

LUCIEN NÉPOTY

Le Premier Glaive, drame en 3 actes, en vers. Vol. in-18. 1 »

STANISLAS MEUNIER

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, Collection « Les Hommes et les Idées ». Vol. in-16.. 0.75

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes (Aurore. La Caravane des Heures. Angoisse. Visions. Dans la nuit. Sur la Colline). Traduction française. Préface de Pierre Quillard. Vol. in-18..... 3.50

H.-G. WELLS

La Burlesque équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry.-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18..... 3.50

JEAN DE GOURMONT

La Toison d'or, roman. Vol. in-18..... 3.50

MAURICE RENARD

Le Docteur Lerne, sous-dieu, roman. Vol. in-18... 3.50

CYRANO DE BERGERAC

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice par Rémy de Gourmont. Vol. in-18..... 3.50

NOVALIS

Henri d'Ofterdingen, traduit et annoté par Georges Polti et Paul Morisse. Préface de Henri Albert. Avec un portrait d'après le tableau de Hader. Vol. in-18..... 3.50

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

VIIIe ANNÉE — 1908

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient :

1° Des articles originaux;

2° Des revues générales;

3° Des analyses et comptes rendus;

4° Une revue des périodiques français et étrangers; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des sociétés philosophiques et scientifiques;

5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui interesse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes;

6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

Prix de l'Abonnement..	France.....	20 fr.	»
	Union postale.....	25 fr.	»

Prix du Numéro : des années 1900-1903..... 3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 5

Prix de la Collection	1re année	1900-01,	1 vol.	in-8° raisin de	800 pages..		16 f
	2e —	1902	1	—	—	—	16 f
	3e —	1903	1	—	—	—	16 f
	4e —	1904	2	—	—	—	25 f

Pendant les trois premières années la *REVUE DE PHILOSOPHIE* ne paraissait que tous les deux mois.

Secrétaire de la Rédaction : T. de VISAN

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

POÈMES ET PROSE DE

JEAN MORÉAS

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, STUART MERRILL

LE SUBLIME COMIQUE

PAR

ÉMILE GODEFROY

SENLIS, GONESSE ET ROISSY-EN-FRANCE

PAR

PAUL FORT

LES AVENTURES DE BÉCOT ET DE FALOURDIN

ROMAN PAR

PAUL LECLERCQ

CINQ DESSINS INÉDITS PAR ANDRÉ ROUVEYRE

POÈMES ET PROSE DES

ALBERT SAINT-PAUL, LEGRAND-CHABRIER, MAURICE POTTECHER

GIOVANNI PASCOLI (F.-T. MARINETTI, *trad.*)

L'ALBUM LYRIQUE ET SENTIMENTAL

PAR

ÉMILE COTTINET

DIANE A LA CHASSE. — DESSIN PAR MARIE LAURENCIN

POÈMES ET PROSES DE

TOUNY-LERYS, FRITZ R. VANDERPIJL

GUILLAUME APOLLINAIRE : *Étude sur* ANDRÉ SALMON

TOME XIV — **JUIN-JUILLET-AOUT 1908**

" Vers et Prose ", recueil trimestriel de littérature, 15, rue Racine, Paris. — *bonnement pour Un An* (Quatre volumes, de 128 à 200 pages) : France : 10 fr., ranger : 12 fr. — *Abt pour Deux Ans* (Huit volumes) : France : 17 fr., Etranger : fr. — *Abt pour Trois Ans* (Douze volumes) : France : 23 fr., Etranger : 27 fr.— *dition sur Hollande*, tirage très restreint, *Un An* : 50 fr.; *sur Japon* : 100 fr.— *ur Hollande*, *Deux Ans* : 85 fr.; *sur Japon* : 160 fr. — *Sur Hollande*, *Trois ns* : 100 fr., *sur Japon* : 200 fr. — Les abonnements de " luxe " pour *Deux Ans* uvent partir du Tome I ou du Tome V, et pour *Trois Ans*, du Tome I. — *Toutes les mandes doivent être adressées à l'administrateur, au siège de la revue.*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Exposition Franco-Britannique

A LONDRES

Billets d'aller et retour, avec réduction de 40 et 50 0/0, suivant la distance, émis au départ de toutes les gares du réseau P.-L.-M., à destination de **Paris.**

Validités diverses

Pour tous renseignements, s'adresser aux gares, bureaux de ville de la Compagnie ou Agences de voyages.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

GRANDES VACANCES 1908

Billets de Famille à prix réduits

Ces billets sont délivrés du 25 Juin au 1er Octobre, en toutes classes et pour toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, distantes d'au moins 125 kilomètres (Co kilom. pour certaines relations) du point de départ, et sont valables sans supplément jusqu'au 5 Novembre inclus.

Pour les trois premières personnes, le prix est celui des billets aller et retour ordinaires ; pour la quatrième personne il est accordé une réduction de 50 o/o et pour la cinquième et suivantes une réduction de 75 o/o sur le prix des billets simples applicables au trajet d'aller et de retour.

Ces billets de famille sont établis par l'itinéraire à la convenance du public et comportent la faculté d'arrêt à toutes les gares situées sur le parcours.

Enfin, le chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ. En outre, une ou plusieurs personnes de la famille peuvent obtenir une carte d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à 1/2 place entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Pour les relations entre les réseaux d'Orléans et du Midi, ceux-ci délivrent également, pendant la période des vacances, des billets collectifs de famille à prix réduits et comportant des avantages très appréciables.

CHEMIN DE FER DU NORD

EXPOSITION FRANCO-ANGLAISE DE LONDRES

MAI à OCTOBRE 1908

SERVICES RAPIDES entre le réseau du Nord et de l'Angleterre

1° Tous les **vendredis** et **samedis** soirs, la gare de Paris-Nord délivre pour LONDRES les billets suivants, *valables 14 jours :*

1re classe 72 fr. 85 — 2e classe 46 fr. 85 — 3e classe 37 fr. 50 (aller et retour compris).

Ces billets sont valables à l'aller dans les trains partant de Paris-Nord à 9 h. 10 soir via Calais-Douvres, 8 h. 25 matin et 2 h. 30 soir via Boulogne-Folkestone.

Arrivée à Londres à 5 h. 40 matin. 3 h. 35 et 10 h. 45 soir.

Retour dans un délai de 14 jours à partir de la date d'émission des billets :

Départ de Londres à 9 h. soir via Douvres-Calais, 10 h. matin et 2 h. 20 soir via Folkestone-Boulogne.

Arrivée à Paris à 5 h. 50 matin, 5 h 44 et 11 h. 25 soir.

Ces billets sont valables exclusivement dans les trains désignés ci-dessus et donnent droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages.

2° Tous les **samedis** et **dimanches** soirs, la gare de Paris-Nord délivre les billets suivants valables *une journée* :

1re classe 56 fr 25 — 2e classe 34 fr. 35 — 3e classe 25 fr. (aller et retour compris).

Aller : Départ de Paris-Nord à 9 h 10 soir via Calais-Douvres. Arrivée à Londres à 5 h 40 matin. Nuits des samedis aux dimanches, et des dimanches aux lundis.

Retour : 1re, 2e et 3e classes, départ de Londres à 9 h. soir, via Douvres-Calais ; arrivée à Paris-Nord à 5 h. 50 matin. Nuits des dimanches aux lundis et des lundis aux mardis.

1re et 2e classes seulement, départ de Londres à 10 h matin, via Folkestone-Boulogne. Arrivée à Paris-Nord à 6 h. 16 soir, les lundis et mardis.

Les excursionnistes n'auront pas droit à l'enregistrement des bagages.

Ces billets ne pourront être utilisés que dans les trains indiqués, et ne pourront être prolongés.

(*Pour plus amples détails, consulter les affiches*)

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

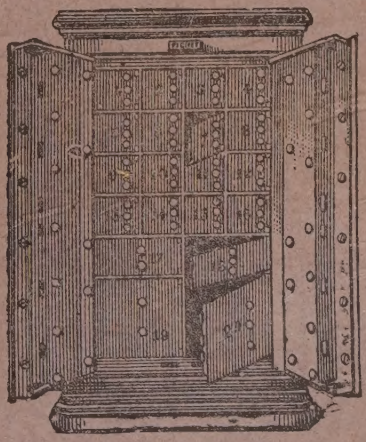
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITE ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.